

LAMENNAIS  
ET  
DAVID RICHARD

DOCUMENTS INÉDITS

PUBLIÉS PAR

A. ROUSSEL & A. M. P. INGOLD

*Avec deux portraits*



PARIS

Librairies DOUNIOL & RETAUX

P. TÉQUI, Successeur

1909

PQ

2330

• L23

Z492

1909

SMRS

*Hommage respectueux*

*H. Goussier*

LAMENNAIS

ET

DAVID RICHARD

*(médecin aliéniste)*

*T. J. Rousseau*

*(Influence)*



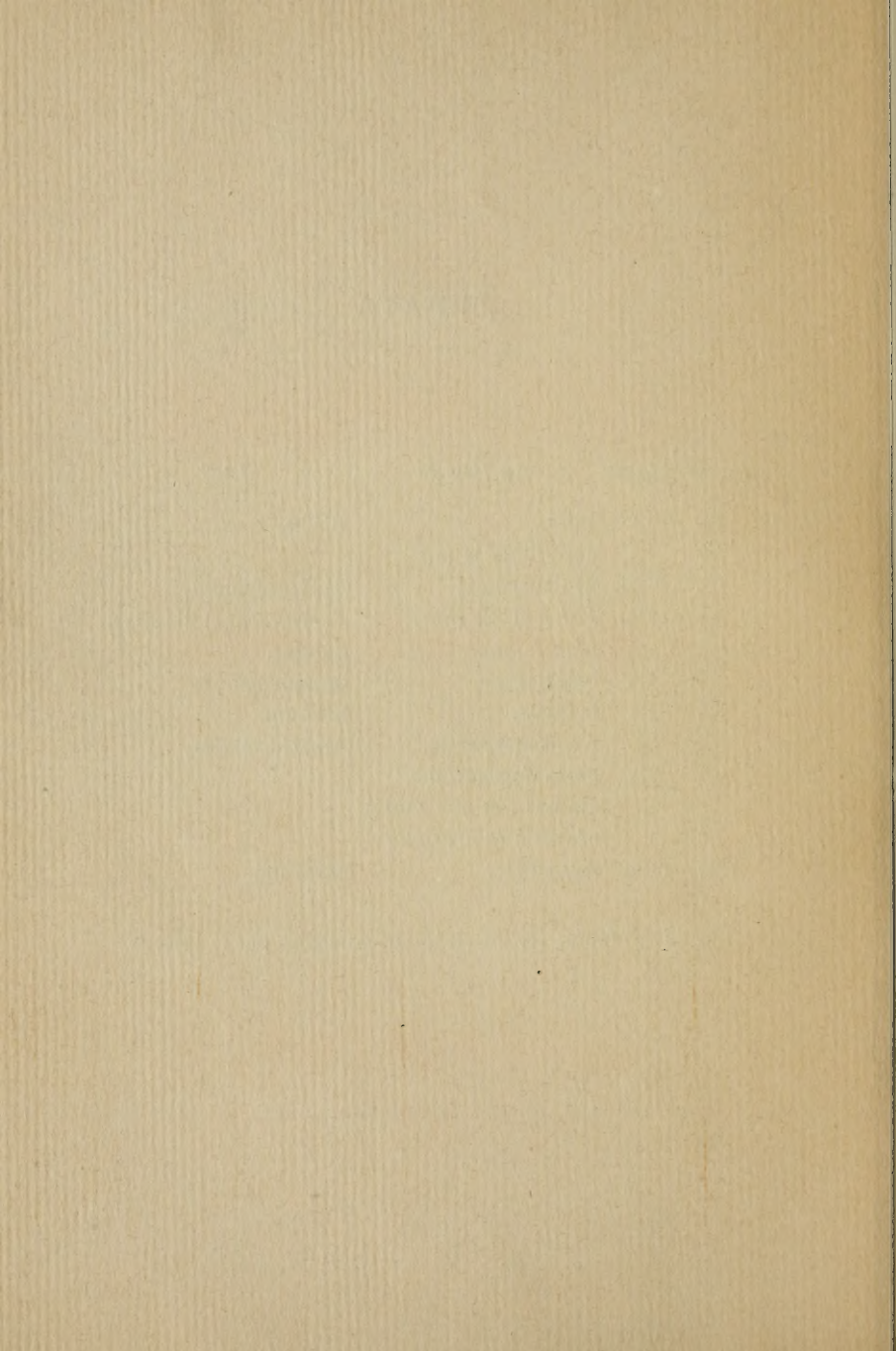



## ERRATA *(corrigées)*

---

<i>Pages</i>	<i>Lignes</i>	<i>Au lieu de</i>	<i>Lire</i>
14.	4.	Boré,	Blaize.
23.		supprimer la note.	
28.	note.	génieusement,	généreusement.
47.	16.	<i>Felix</i> et ille <i>dies</i> ,	<i>Fortunatus</i> et ille <i>deos</i> .
55.	21.	faire donner,	donner.
67.	20.	importance,	impatience.
87.	18.	le cœur,	le cours.
88.	5.	Armscharpands,	Amschaspands.
103.	20.	après <i>dogmatique</i> , ajouter : <i>et que tout se</i> <i>réduit à la pratique</i>	
121.	note.	rechauffée,	rechauffé.

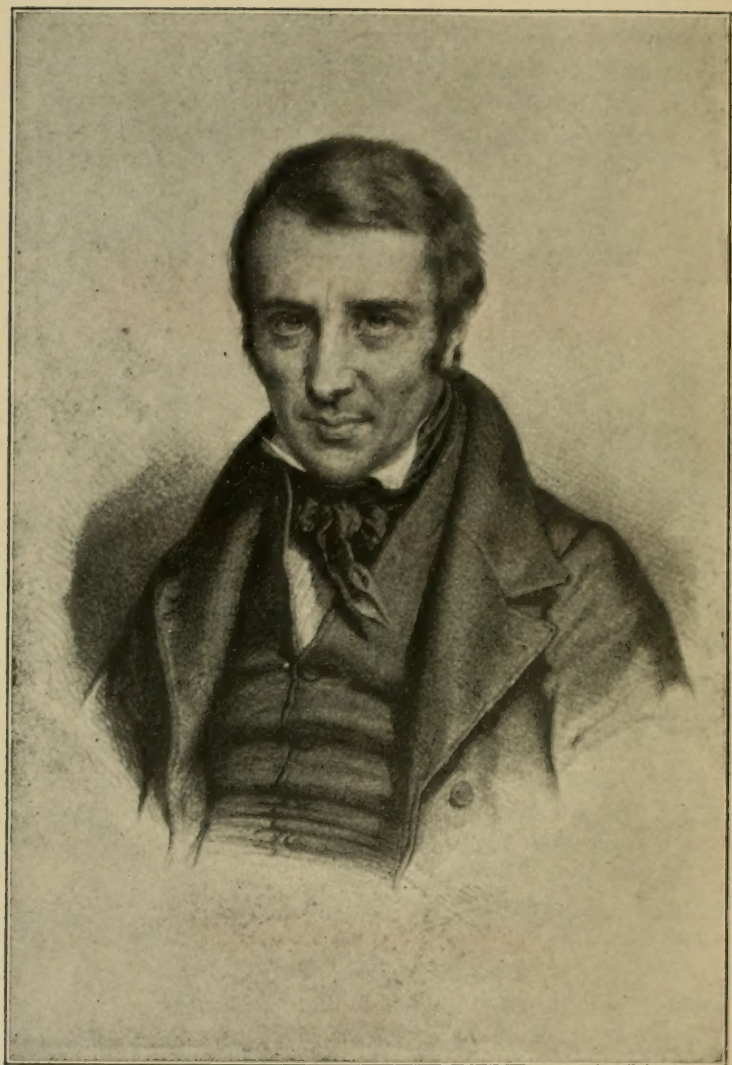
Les autres fautes seront aisément corrigées par le lecteur.





Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa





LAMENNAIS

en 1839.



LAMENNAIS  
ET  
DAVID RICHARD

DOCUMENTS INÉDITS

PUBLIÉS PAR

A. ROUSSEL & A. M. P. INGOLD

*Avec deux portraits*



PARIS  
Librairies DOUNIOL & RETAUX  
P. TÉQUI, Successeur  
1909



## AVANT-PROPOS.

---

Dans la *Revue des questions historiques* de l'année 1908 l'un des deux éditeurs de cette correspondance a commencé la publication <sup>1)</sup> de nombreuses lettres adressées à F. Lamennais, lettres que le second avait eu la bonne fortune de trouver chez un bouquiniste parisien, A. Voisin. Les deux s'associent pour publier ici les lettres d'un des correspondants du grand écrivain qui a vécu et est mort en Alsace, et dont le souvenir mérite d'être gardé par la postérité <sup>2)</sup>.

Ce correspondant, David Richard, a été en effet un homme éminent, que tous ceux qui l'ont connu, n'ont jamais cru pouvoir assez louer. On verra, dans les lettres que nous allons publier, combien Lamennais l'estimait et l'aimait. Un de

1) A. ROUSSEL, *Lamennais d'après ses correspondants inconnus*. — Trois articles ont déjà paru.

2) Les lettres de David Richard à Lamennais viennent de la source que nous venons d'indiquer et font partie de la collection de M. Roussel; celles de Lamennais à Richard ont été communiquées par le petit-fils de celui-ci, M. François Richard, à M. A. M. P. Ingold. — L'annotation est commune aux deux éditeurs de cette correspondance sauf quelques notes, plus personnelles, qui seront signées.



ses biographes <sup>1)</sup> dit à ce propos avec raison  
« qu'il faut que l'influence exercée par la per-  
« sonnalité de Richard ait été bien grande, pour  
« lui avoir valu, de prime abord, à lui jeune  
« homme obscur, l'affection et la familiarité d'un  
« écrivain illustre, redouté de Rome, adulé par  
« un parti nombreux, et exerçant, du fond de sa  
« retraite de La Chesnaie, une considérable in-  
« fluence sur la marche des idées ». Et pour citer  
un témoignage d'un tout autre genre, voici ce  
que Georges Sand écrivait un jour à Richard :  
« Je te crois capable de tout ce qu'il y a de  
« grand, de beau et de bon. Je ne suis pas in-  
« quiète des vertus que tu pratiqueras, du bien  
« que tu feras aux autres, mais je voudrais que  
« tu en prisses ta part et qu'à tant de mérite et  
« de dévouement se joignit un peu de bonheur » <sup>2)</sup>.  
Et dans les *Mémoires de sa vie* elle trace de son  
ami ce portrait, bien caractéristique sous cette  
plume : « ... David Richard, type noble et doux,  
« âme pure entre toutes ! Tu appartiens à l'estime  
« d'un groupe moins restreint que celui où ton  
« humilité vraiment chrétienne s'est toujours ca-  
« chée. La charité t'a pour ainsi détachée de toi-

<sup>1)</sup> L. SPACH, archiviste du département du Bas-Rhin, *Œuvres choisies*, V, p. 232. La biographie de D. Richard avait paru d'abord dans les *Annales de la Société littéraire de Strasbourg*. — L. Spach, qui était un ami de D. Richard, eut à sa mort communication de tous ses papiers.

<sup>2)</sup> Lettre du 22 juin 1841, publiée par M. Campaux, *Annales de l'Est*, 1847, p. 304.

« même, et tes patientes études, les élans généreux  
« de ton cœur t'ont jeté dans une vie d'apôtre  
« où le mien t'a suivi avec une constante véné-  
« ration. C'est qu'il est rare que les âmes portées  
« à ce sentiment-là ne deviennent pas dignes de  
« l'inspirer à leur tour. Cet humble axiome résume  
« toute la vie de David Richard. Doué d'une  
« tendresse suave et d'une foi fervente, il voit  
« dans ses amis, et en tête de ses premiers amis  
« fut l'illustre Lamennais, non pas des soutiens et  
« des appuis pour sa faiblesse, mais des aliments  
« naturels pour les forces de son dévouement » <sup>1)</sup>.

Mais nous ne voulons pas refaire la biographie de D. Richard, « un des plus beaux caractères qui aient honoré l'humanité », comme a dit encore un autre écrivain <sup>2)</sup>. Aussi bien a-t-elle déjà tenté plusieurs bonnes plumes <sup>3)</sup>, quoiqu'on puisse désirer une étude plus complète : le sujet en vaudrait la peine, comme ce qu'on vient de lire le fait deviner. Notre but plus simple est seule-

1) Tome IV, ch. 5. — Voir encore t. IX.

2) *Ami des sciences* de 1862, art. de M. Zurcher.

3) En tête il faut citer les articles de MM. Spach et Campaux dont il a déjà été question. Cfr. encore un article de P. Janet, *Revue des deux mondes*, 1857, p. 776 ; le *Magasin pittoresque*, 1862, p. 113 article de M<sup>me</sup> Swanton-Belloc ; le *Correspondant* du 25 septembre 1881, article de J. Lacoïnta, d'après les *Convertiten-Bilder aus dem 19. Jahrhundert* du D<sup>r</sup> Rosenthal. Voir encore les *Fragments du journal et de la correspondance d'Albert Richard* (fils de David) publiés dans la *Revue catholique d'Alsace* en 1882-85, et STARK, *Geschichte der unterelssäs. Irrenanstalt Stefansfeld*, Strasbourg, 1886.

ment, nous l'avons déjà dit, de publier la correspondance inédite de Lamennais avec David Richard.

\*  
\*       \*  
\*

Si nous ne nous abusons l'un et l'autre, cette correspondance ne manquera pas d'intéresser le lecteur. Il y constatera ce fait étrange, bien rare, certes, s'il n'est unique, d'un converti qui rentre dans le giron de l'Eglise, au moment même où son convertisseur en sort, ou plutôt en est sorti, et cela non pas à l'insu, mais au su l'un de l'autre.

Dans sa lettre du 30 août 1838, (sans parler de celle du 13 décembre 1834), Richard est encore loin du catholicisme. La religion véritable pour lui, c'est, non pas le protestantisme de Genève qu'il avait répudié depuis longtemps, comme insuffisant, mais celui du pasteur Adolphe Monod dont il venait de faire la connaissance à Bordeaux où il résidait alors.

Il ne tarda pas de revenir sur une première impression et il s'aperçut, non sans douleur, qu'il ne touchait pas encore le but. Lamennais d'ailleurs était loin de l'encourager dans cette voie. Richard continua d'étudier les premiers ouvrages de son illustre ami, surtout l'*Essai sur l'indifférence* qui avait déterminé, après Dieu, ce que l'on pourrait appeler sa vocation catholique.



Il n'ignorait pas la désertion lamentable de l'auteur, mais loin de le suivre dans l'apostasie, il se reprit à étudier de plus près encore le catholicisme. Comme il avait l'âme droite, Dieu bénit ses efforts et ouvrit son cœur aux impressions de cette grâce que le malheureux prêtre avait délibérément chassée du sien.

Richard fit son abjuration. C'est alors qu'il écrivit cette lettre admirable du 5 novembre 1848 qui contrastait si heureusement avec celle du 30 août 1838, et que le lecteur, du reste, trouvera, comme celle-ci, en son lieu. Il se félicitait d'avoir trouvé la paix et il invitait Lamennais à rentrer dans cette même Eglise qu'il avait eu le malheur de renier.

Dans sa réponse datée du 9, Lamennais tout en déclarant au néophyte qu'il n'était pas *surpris* qu'il eût quitté le calvinisme, *pure négation*, et que le parti qu'il venait de prendre était *certainement assez justifié* par ses convictions présentes, ajoutait que, pour lui, il avait trouvé la paix et la vérité ailleurs, qu'il restait *disciple du Christ, non pas de l'Eglise*, et qu'il se séparait entièrement du *dogmatisme* de celle-ci pour se tenir dans l'*enseignement* de l'autre. Il l'assurait que son amitié pour lui demeurerait entière et demandait que leurs relations n'eussent jamais à souffrir de cette divergence des idées.

On ne voit nulle part que Lamennais ait essayé d'ébranler les nouvelles convictions reli-

gieuses de son ami, tandis que celui-ci semble avoir profité de toutes les occasions pour le ramener à ses anciennes croyances, témoin encore cette lettre, si touchante, si parfaitement belle du 1<sup>er</sup> novembre 1853, où il lui parle de la résignation chrétienne de M<sup>me</sup> Richard, au cours d'une longue et douloureuse maladie dont elle relevait alors. Il dit que ce *spectacle* lui avait été un *grand enseignement* et qu'il espérait de la bonté de Dieu, de l'infinie miséricorde de JÉSUS-CHRIST, de ne pas l'oublier, lorsque serait venue l'heure du *passage terrible*, ou mieux, quand sonnerait celle de la *nouvelle naissance* que lui, Lamennais avait *si admirablement peinte* dans ses ouvrages.

C'était une invite à l'obstiné vieillard qui n'avait plus que le souffle et devait mourir trois mois plus tard, avec les apparences de l'impénitence finale.

David Richard, dans cette correspondance, laisse deviner une nature éminemment loyale. S'il ne fût pas un grand esprit, dans la force du mot, il fut mieux que cela : une grande âme, et nous ne doutons pas que le lecteur, après avoir pris connaissance des pages qui suivent, ne ratifie ce jugement.

---

## PARIS. LA CHESNAIE. (1834-35).

C'est en 1834 que les relations de Lamennais avec David Richard <sup>1)</sup> paraissent avoir commencé. Ce dernier se trouvait à Paris <sup>2)</sup> depuis 1830 avec un de ses compatriotes et amis d'enfance, Charles Didier <sup>3)</sup>. Il y suivait les cours de la Sorbonne et du Jardin des Plantes, et ne tardait pas à se trouver lié avec l'élite des personnalités intellectuelles de la capitale à ce moment. Nommons Royer-Collard, Dupuytren, Cruveilhier, Milne-Edwards, et surtout Geoffroy Saint-Hilaire avec la famille duquel il devait contracter la plus étroite amitié <sup>4)</sup>. C'était chez le

1) Il était né à Genève le 1<sup>er</sup> septembre 1806 d'une famille de réfugiés calvinistes. Sa mère, lyonnaise, était catholique.

2) Après un assez long séjour en Italie où il avait fait ses études médicales.

3) Charles Didier dont il est question dans cette lettre et dont le nom se rencontre souvent dans la correspondance de Lamennais à partir de cette époque, était né à Genève en 1803, d'une famille d'origine française. Il s'adonna à la politique et à la littérature, collabora à un grand nombre de journaux, voyagea beaucoup, publia, en dehors de volumes de voyages, une brochure intitulée *Une visite à M. le duc de Bordeaux (1849)* qui eut une heure de célébrité. Il eut avec Lamennais, outre ses relations d'amitié, des rapports d'affaires qui finirent par les brouiller. Il perdit la vue et se suicida en 1864. (Cfr. A. DE MONTET, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois*, I, p. 238).

4) Plus tard il devait encore entrer en relations avec Carnot, Lermnier, Fortoul, P. Leroux, Infantin, Reynaud, etc., etc.



réfugié belge de Potter <sup>1)</sup> que Didier d'abord, puis Richard rencontrèrent Lamennais <sup>2)</sup>. Puis dans le courant de cette même année 1834, D. Richard alla le rejoindre à La Chênaie <sup>3)</sup>. Revenu à Paris, il y recevait à la fin d'octobre une lettre <sup>4)</sup> du grand écrivain qui réclamait de ses nouvelles, et lui répondait aussitôt :

Paris, 28 octobre 1834.

Pardonnez-moi, cher et vénérable ami, pardonnez-moi de ne vous avoir pas écrit plus tôt et d'avoir par là éveillé en vous les inquiétudes que votre bonté me manifeste. Je ne suis de retour à Paris que depuis le 15 de ce mois, et sans une lettre de Didier que j'ai trouvée à Caen et qui m'annonçait son départ prochain pour l'Espagne, je serais probablement encore sur les chemins de la Normandie. Plusieurs fois dans ma course pédestre j'ai été fortement tenté de vous adresser quelques lignes, mais, ne voulant pas fatiguer inutilement votre solitude, j'ai remis ce plaisir à mon arrivée ici. Le voyage de Didier, et son désir que je l'attendisse pour vous écrire ensemble, m'ont fait différer de nouveau. Il est parti

1) Sur de Potter, cfr. la *Biographie nationale de Belgique*, V, 620; et TERLINDEN, *Guillaume I<sup>er</sup> et l'Eglise catholique en Belgique*, t. II. — Les lettres de de Potter à Lamennais sont seulement mentionnées dans les recueils de Forgues et Faugère.

2) SPACH, op. cit., p. 248; d'après le *Journal* de David Richard, qu'il a eu entre les mains.

3) « Un jeune médecin très instruit est venu me voir de Paris ». Lettre de Lamennais à Montalembert du 25 août 1834. (FORGUES, p. 327). Cfr. ibid, 369, 379; et *Lamennais inconnu*, p. 346.

4) Lettre du 22 octobre 1834, publiée par Campaux, loc. cit., p. 145.

hier au soir sans avoir trouvé un moment pour causer avec vous et me chargeant de vous en exprimer ses regrets et de vous promettre une lettre datée du haut des Pyrénées. Entre nous je vous dirai le motif de son voyage. Il s'en va étudier l'état politique et moral de la Péninsule dans l'intérêt du journal *Le bon sens* qu'on est décidé à faire grand journal et que nous voudrions amener graduellement à représenter avec dignité le bon côté du parti démocratique. J'espère que lorsque vous aurez achevé votre grand ouvrage et que vous voudrez redescendre dans l'arène des combats quotidiens et des applications pratiques de vos principes de liberté, vous pourrez trouver en nous une tribune et un auxiliaire qui ne seront pas tout à fait indignes de vous. Antipathique comme vous aux écoles exclusives je me promets bien pour mon compte de ne rien écrire dans ce journal qui ne s'accorde avec la plus grande liberté de l'esprit humain et ne soit empreint de vénération pour les idées religieuses immortelles dans l'homme. Je ne me dissimule pas que la vérité nous est pénible à trouver; mais je vois là non un sujet de découragement, mais un motif puissant pour éviter l'enflure et l'intolérance. — A propos d'intolérance sachez que Didier et moi avons résolu de continuer notre association et de nous tolérer réciproquement. La mère de Didier qui a toujours béni notre amitié est venue dernièrement à Paris, et elle s'est tellement attristée en apprenant la possibilité de notre séparation que nous avons fait de nouvelles réflexions et nous sommes déterminés à ne pas briser un lien de plus de quinze ans d'existence. En vérité il nous serait difficile à Didier et à moi de rencontrer en d'autres personnes plus de circonstances favorables à l'amitié. Notre patrie, notre éducation, nos souffrances, nos joies ont été com-

munes ; tous nos souvenirs sont amis ; il serait désolant que nos caractères ne pussent l'être. Nous qui prêchons l'association, il serait presque honteux que nous ne puissions maintenir la nôtre. Mon excellent ami, votre grand cœur, votre haute intelligence vous mettent au-dessus de toutes ces fluctuations, de tous ces froissements qui accusent notre faiblesse, mais vous les comprenez et vous ne vous lasserez point de m'en entendre parler si longuement. Un temps fut où je croyais que la plupart des choses qui resserrent les amitiés sont des sympathies instinctives. Je vois aujourd'hui que l'intelligence a une grande part à réclamer, et que ses lois conduisent à l'association tout autant que l'amour et les lois de l'amour.

Le départ de Didier et la présence de plusieurs personnes de sa famille m'ont jusqu'à présent empêché de me remettre à l'étude, mais je vais secouer mon oisiveté et recommencer à travailler. Mon voyage en Normandie dans lequel j'ai vu beaucoup d'hommes et de choses m'a fait du bien et m'a en partie récréé dans le sens profond du mot. J'ai visité le Mont-Saint-Michel dont les bâtiments viennent d'être incendiés. Cette pyramide habitée qui s'élève au milieu d'une mer de sable ou d'eau est un de mes souvenirs les plus vifs. Peu de jours se sont écoulés et la réalité n'est déjà plus d'accord avec l'image que j'en conserve.

Après le Mont-Saint-Michel, ce qui m'a le plus frappé, c'est la rade de Cherbourg, le phare de Gatteville et les mines de houille de Litry, à cinq ou six lieues de Bayeux. Au phare je me suis élevé à près de trois cents pieds au-dessus de la mer ; je me suis enfoncé sous terre dans les mines à quatre cents pieds. J'ai re-



connu par expérience qu'on pouvait vivre à l'aise dans des trous que je croyais horribles comme l'enfer.

Chaque fois que, dans mes courses, j'ai trouvé une église, j'y suis entré comme dans le monument historique le plus éloquent. Je me suis enquis de l'état actuel de l'esprit religieux, et je puis vous dire que mon enquête n'a nullement été favorable au clergé. Mais c'est la faute des hommes, car dans quelques localités où les curés se trouvaient éclairés et bons, l'on ne tarissait pas sur leur éloge. A Bayeux, dans l'église principale, j'ai employé une heure et demie à écouter le catéchisme qu'un jeune prêtre faisait à une centaine de jeunes filles ; j'ai été profondément affligé de cette leçon, tant je l'ai trouvée ridicule et sotte. Je ne vous citerai en preuve que la définition du chrétien : *Le chrétien est celui qui fait le signe de la croix ; celui qui ne fait pas le signe de la croix n'est pas chrétien*<sup>1)</sup>. Ah ! mon vénérable ami, je ne sais si j'interprète mal le passé et le présent, mais il me semble que le catholicisme que vous défendez et auquel je sympathise, ressemble bien peu à celui qui se prêche à Rome. C'est un idéal auquel l'humanité s'acheminera sur vos pas ; mais pour y arriver, j'ai bien peur qu'il ne faille marcher sur des ruines.

Geoffroy-Saint-Hilaire vous aime toujours beaucoup et me le répète chaque fois que je le vois. Il continue ses communications sur la *genèse des choses*, mais je n'ai rien lu de lui depuis mon retour. M. de Potter est bien réelle-

1) La leçon de catéchisme qui scandalisa Richard a peut-être une explication naturelle. Notre héros, qui ne voyait dans l'église où il entra qu'un *monument historique*, négligea sans doute de prendre de l'eau bénite et de faire son signe de croix. C'est à son adresse, bien vraisemblablement, que le vicaire donna du chrétien la définition qui lui déplut si fort.

ment à Paris avec une petite fille de plus dans sa famille. C'est un cadeau que sa femme lui a fait pendant son séjour en Belgique. Je l'ai vu ; nous avons beaucoup parlé de vous et de sa dernière brochure. Sans lui rien dire de précis je lui ai laissé entendre que je pensais qu'il eut mieux fait de ne pas publier des fragments de vos lettres privées. Il devait vous écrire de suite et je suis étonné que vous vous plaigniez de son silence.

Vous avez probablement reçu maintenant un paquet de livres que j'ai expédié pour Dinan dès les premiers jours de mon arrivée. Je voulais y joindre la *Revue encyclopédique*, mais on m'a dit qu'elle vous avait été envoyée. Si elle ne vous est pas parvenue, dites-le moi pour que je vous la mande. Elle renferme un article sur la philosophie catholique. Le dernier volume de Tallemant tardera peu à paraître, le second de Bequerel de même. Si cela vous arrange j'attendrai de les avoir pour vous envoyer le *Diderot*, si non dites-moi un mot et vous aurez de suite ce dernier.

Je considère, mon excellent ami, le séjour que j'ai fait à la Chênaie comme un de mes bonheurs en cette vie ; prolongez ma jouissance en me donnant de vos nouvelles aussi souvent que vos travaux vous le permettront.

Vous me donnez licence de vous nommer mon père : eh bien, je vous dis, mon père, aimez votre fils comme il vous aime.

D. RICHARD.

Je n'ai rien à vous dire sur l'état des esprits dans ce moment-ci. La fin de l'automne est, à Paris, le printemps de l'intelligence : on revient de la campagne, on fait des projets, on ourdit des intrigues ; une nouvelle vie, plus ou moins belle, commence, mais on ne sait pas

encore trop la direction qu'elle prendra. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'on agiotera cet hiver non moins que cet été. L'agiot est un dieu de toute saison.

Un M. Cortes, honnête homme, qui est l'éditeur de l'*Italie pittoresque*, recueil auquel Didier a donné plusieurs articles, est venu me trouver ce matin. Il a su que je vous connaissais, et comme d'autre part il sait que vous avez voyagé en Italie, il veut que je vous propose de lui donner quelque fragment sur ce pays. J'ai promis de vous présenter sa pétition et je le fais. Voyez si vous n'auriez point quelque *souvenir* à lui confier. Une page de vous serait pour lui une bonne fortune. J'ai dit.

Remerciez MM. Eugène <sup>1)</sup> et Elie <sup>2)</sup> de leur bon souvenir. J'aurais un plaisir extrême à revoir le premier, et ce m'est une douce pensée de savoir que l'excellent M. Elie demeure près de vous. Vous avez l'âme tendre et expansive, et je crois qu'il sait vous aimer comme il faut qu'on vous aime.

Le même Eugène Boré, allant à Paris, remettait en propres mains à Richard la réponse de Lamennais. C'est aussi pour éviter le *cabinet noir* 3)

1) Eugène Boré est le fidèle disciple de Lamennais que l'on sait. Il devait mourir Supérieur général des Lazaristes.

2) Elie de Kertanguy devint quelques mois plus tard le neveu de Lamennais par son mariage avec Mlle Marie Blaize, la fille de sa sœur.

3) Lamennais, à cette époque, se plaignait beaucoup des méfaits du *Cabinet noir* à son endroit. A l'entendre, la poste n'en était pas à son coup d'essai. C'est ainsi qu'il écrivait à son ami Vuarin, curé de Genève, le 25 février 1828 :

« Vous avez raison, mon cher et respectable ami, de vous méfier de la délicatesse de Messieurs de la poste. Votre billet, quoiqu'on me l'ait envoyé de Paris sous enveloppe avec d'autres

où, nous apprend Lamennais dans cette lettre <sup>1)</sup> on ouvrait « toutes ses lettres, celles qu'il recevait et celles qu'il écrivait » que Richard attendit le retour de Bore à La Chênaie pour envoyer à Lamennais la longue, mais bien curieuse à tous égards, réponse que voici :

Paris 3 h. du matin 13 décembre 1834.

Faut-il, mon cher ami, que je vous aime comme je vous aime et que je vous écrive si rarement ? Oui, M. Blaize fût parti quinze jours plus tard que j'eusse attendu une quinzaine encore. L'idée qu'on ouvre toutes vos lettres me serre le cœur, me comprime la pensée, me glace la main. Les misérables espions ! Ils ne respectent rien ; ils souillent tout ; ils font redouter à l'amitié de devenir délatrice ; ils empêchent le fils de dire la vérité à son père ! C'est un genre de persécution bien infâme. Pour ne pas mentir, pour éviter l'inquiétude, le tourment, on se tait, mais avec une âme comme la vôtre, le silence est une privation sans égale. J'écris ces lignes en pleurant de douleur à la fois et de tendresse. Ah ! mon vénérable ami, vous m'avez fait beaucoup de mal, mais c'est un mal que je chéris : vous m'avez rendu la vie difficile, et le monde insipide. Partout je trouve des idées étroites, des sentiments vulgaires, de la science orgueilleuse,

lettres, a été ouvert, et toutes les lettres que je reçois sont également ouvertes. C'est une habitude de l'ancien ministère (celui de M. de Villèle) très religieusement conservée par celui-ci (le ministère Martignac)... Le dévot M. de Vaulchier est le ministre de ces infamies. Je serai bien aise qu'il trouve ici une expression de ma reconnaissance. S'il est poli, il m'en accusera réception ».

1) Lettre publiée par Campaux, loc. cit., p. 146.



de l'art mesquin ; rien n'approche de cet idéal de cœur et d'âme que j'ai rencontré en vous. Pour moi, Paris est tué par La Chênaie. Chaque jour je le sens davantage ; je ne puis vivre un peu complètement que dans la solitude. Avec vous je vivrais tout entier. Aussi rêvé-je sans cesse au projet d'aller partager votre Eden, étudier avec vous les lois de Dieu. Quand je le pourrai, n'est-ce pas, mon ami, que vous ne serez pas pour moi l'Ange à l'épée flamboyante ?

Ah ! que j'étais heureux avec vous, quand votre pensée, votre cœur, tout votre être se dilatait et prenait son vol ; quand votre œil noir <sup>1)</sup> et profond n'exprimait pas cette inquiétude navrante, ce martyre de l'âme qui m'a plus d'une fois, en vous voyant, fait pleurer intérieurement ! Que vous étiez grand, sublime, quand vous me relisiez vos anciens écrits, et que secouant l'orgueil du génie devant un enfant, vous me montriez du doigt sur le courant de vos sentiments et de vos pensées l'erreur ou la colère qui avait échappé à votre impétueuse sincérité ! Que vous étiez simple et aimable, quand

1) Quelle était la couleur des yeux de Lamennais ? Problème heureusement d'importance secondaire, car il est assez malaisé à résoudre. Ils étaient noirs, suivant M. Richard, ainsi qu'il vient de nous le dire ; gris, d'après Maurice de Guérin qui écrivait de la Chênaie à ses parents le 14 décembre 1832 : « Le grand homme est petit, grêle, pâle, yeux gris, etc. ». Lorsque vous irez à Saint-Malo, patrie de Lamennais, ne manquez pas de visiter, à l'hôtel de ville, la salle des Grands Hommes, vous y verrez, non loin du bon abbé Trublet, une copie plus ou moins fidèle du portrait officiel de Lamennais par Paulin Guérin ; les yeux sont bleus, l'œil bleu du Celte. Maintenant, cher lecteur,

Devine, si tu peux et choisis si tu l'oses.

Si j'osais opter, je me prononcerais en faveur des yeux gris. Maurice de Guérin devait avoir bien vu. (A. R.)

sur les bords de votre étang, vous me racontiez les mœurs et l'histoire énergiques de Saint-Malo, et que vous paraissiez si fier d'être né Malouin ; quand vous chantiez dans le bois de Coëtquen <sup>1)</sup> la romance de Duguesclin :

Filez, femmes de la Bretagne,  
Filez vos quenouilles de lin,  
Pour rendre à la France, à l'Espagne  
Messire Bertrand Duguesclin !

Je me le rappelle bien, j'avais envie de vous sauter au cou. Tenez, mon ami, j'ai la mémoire musicale bien faible, mais pour ce refrain, elle est forte, je ne sais comment. Je crois bien souvent entendre, en dedans de

1) Le bois (on dit un peu ambitieusement dans le pays, la forêt) de Coëtquen, doit son nom de *Bois-Blanc* aux hêtres et aux bouleaux qui le composent en majeure partie. Situé dans le voisinage immédiat de la Chênaie, c'était, pour les habitants de celle-ci, un lieu de promenade tout indiqué. Maurice de Guérin s'est complu à le décrire dans son journal : « 19 mars 1833. Promenade dans la forêt de Coëtquen. Rencontre d'un site assez remarquable pour sa sauvagerie : le chemin descend par une pente subite dans un petit ravin où coule un petit ruisseau sur un fond d'ardoise, qui donne à ses eaux une couleur noirâtre, désagréable d'abord, mais qui cesse de l'être quand on a observé son harmonie avec les troncs noirs des vieux chênes, la sombre verdure des lierres, et son contraste avec les jambes blanches et lisses des bouleaux. Un grand vent [du] nord roulait sur la forêt et lui faisait pousser de profonds mugissements. Les arbres se débattaient sous les bouffées de vent comme des furieux. Nous voyions à travers les branches les nuages qui volaient rapidement par masses noires et bizarres, et semblaient effleurer la cime des arbres. Ce grand voile sombre et flottant laissait parfois des défauts par où se glissait un rayon de soleil qui descendait comme un éclair dans le sein de la forêt. Ces passages subits de lumière donnaient à ces profondeurs si majestueuses dans l'ombre quelque chose de hagard et d'étrange, comme un rire sur les lèvres d'un mort ».

On était en pleine période romantique ; cela se sent assez.

moi, comme un écho des inflexions tendres et délicates de votre voix, au moment où vous le chantiez. Que vous étiez intelligent (sic<sup>1)</sup>) et généreux quand vous daigniez causer science avec moi, quand vous paraissiez avoir appris quelque chose de moi, pour me verser, comme en échange, des trésors, de savoir et d'expérience. Kléber dit en Egypte à Bonaparte, dans un moment d'enthousiasme : « Général, vous êtes grand comme le monde ! » Dans plusieurs cas, j'aurais pu m'écrier, en vous voyant, en vous entendant : « Homme, vous êtes plus grand que le monde ! » Oui, mon ami, je vous ai bien compris, et jusqu'à vos petites impatiences, fruit d'une organisation mobile, vous savez tout tourner à votre gloire. Je ne sais si je vous aime plus que je vous admire, mais ce que je sais, c'est que votre rencontre est le plus grand événement de ma vie.

[ Il n'y a que deux hommes qui m'aient profondément remué. C'est Rousseau et vous. Quand je lus Rousseau pour la première fois, j'avais dix-neuf ans, des malheurs, un père rigide, une mère insensée, et je me trouvais seul à la campagne. Quelle impression il me produisit ! Impossible de la peindre ; mais ce fut alors que j'ouvris les yeux sur le monde et l'homme, que je vis tout ce que la vie a de rude, la volupté d'ignoble, l'avarice de repoussant, la servitude de dégradant, la nature de ravissant. On dit que les *Confessions* sont un mauvais livre et qu'elles ont corrompu bien des gens. Je ne sais en vérité comment ces gens étaient faits. Pour moi, elles furent une source de résolutions vertueuses et de projets d'études. Je demeurai plus de trois ans sous

1) Sans doute : indulgent. A 3 heures du matin on n'a qu'un œil d'ouvert. Blaise attendait : Richard ne se sera pas relui.

l'influence de Rousseau, et j'ose dire que je ne fus pas trop mauvais pendant ce temps. Cependant aujourd'hui, et depuis que je vous connais, je comprends qu'alors mon peu de vertu était raide, susceptible. Nature faible et pauvre, je n'avais pu rester moi et la nature tempétueuse de Rousseau me subjuguant, m'absorbant, m'avait imposé jusqu'à son orgueil et ses soupçons. Mais je n'étais pas fait pour un stoïcisme sans grâce ni tendresse, pour le culte solitaire qui fait de soi le centre du monde. Je vous ai connu après plusieurs années d'oscillations entre mon être réel et mon être artificiel : vous avez été pour moi un second Rousseau, mais un Rousseau bien autrement parfait. ]

Certainement, vous avez dans le caractère et le talent plusieurs rapports avec Rousseau ; il y en a aussi dans vos destinées et dans celles de vos ouvrages. Mais vous êtes bien en progrès sur lui. Il a formulé d'avance les pensées du siècle qui l'a suivi ; il a fait la philosophie de l'orgueil personnel dans un temps où tout était abjection. Il a proclamé les droits de l'homme, il a vanté l'isolement, les ravissements de l'individualité, une nature avec un Dieu lointain. Vous, vous formulez la pensée du siècle où nous entrons ; vous faites la philosophie de l'amour humain, de la communication des êtres, de l'association, de la nature vive, des devoirs, de Dieu <sup>1)</sup>.

1) Le parallèle entre Rousseau et Lamennais ne manque pas de piquant, ni d'exactitude. Rousseau, le partisan outré de l'individualisme, Lamennais son adversaire également exagéré ; l'un accordant tout à la raison individuelle, l'autre lui refusant tout. En réalité, Lamennais, dont le style rappelle celui de Rousseau, avait plus d'un rapport avec lui, aussi bien du côté du *caractère* que de celui du *talent*, comme le lui dit ici Richard à lui-même.



Je trouve votre mission magnifique, sublime, et je sens que je suis appelé moi aussi à travailler avec vous. Je ne sais si je me fais illusion, mais depuis que je vous connais, il me semble que je m'améliore ; je ressens des infinies tendresses pour les faibles, pour les ignorants, pour les gens de bon vouloir ; il me bout dans le cerveau des colères plus énergiques contre la force brutale, contre la science orgueilleuse, contre la méchanceté calculée. J'ai soif d'amour et faim d'intelligence. Oh ! n'est-ce pas ? nous travaillerons ensemble. Mais permettez-moi de continuer à vous ouvrir tous les recoins de ma pensée.

Votre bannière est belle, votre Dieu est bien le vrai Dieu, votre science est bien immense. Pour cela je suis à vous, tout à vous. Cependant il est un monde où je vous suis difficilement ; je m'en attriste et je pleure et je prie, mais le voile reste sur mes yeux. En vérité, j'y mets tant de bonne volonté que je suis quelquefois près de m'oublier pour ne voir, n'entendre que vous. Je m'arrête toutefois, ne voulant pas brusquer ma nature, ni l'anéantir en la faisant vôtre. Dites-moi, mon ami, ce que Dieu veut qu'on croit, ne l'écrit-il pas sur les tablettes de notre cœur ? La vérité une fois présentée, ne devons-nous pas la reconnaître aussitôt, l'embrasser comme une sœur ? Comment donc se fait-il que la foi à la divinité du Christ se soit éteinte ? Comment se fait-il que les plus chauds catholiques soient aujourd'hui tremblotants dans leurs croyances, persécuteurs dans leur charité, mesquins et ignorants dans leur science ? Ah ! si la forme actuelle du catholicisme est une chose morte, une dépouille inerte, du moins la vérité immortelle aurait dû être reconnue, quand elle a pris son vol pour s'en éloigner.

Tout semble nous prouver qu'il y a une harmonie préétablie entre la nature humaine et le monde extérieur, entre cette même nature et le vrai, et le juste, et le beau, et le bon. Puisque, dès que nous sommes nés, nous croyons à l'existence du monde extérieur, qu'on nous montre le vrai, nous le croirons; le juste, nous le suivrons; le beau, nous l'admirerons; le bon, nous l'aimerons.

Je crains que ce qui retarde l'avènement du règne de la justice et de l'amour c'est qu'on mêle à des choses éternelles, immuables, des interprétations passagères, des formes périssables. Si l'esprit humain est subtil dans ses faiblesses, il veut être irrésistiblement conquis. Si vos raisons prêtent le flanc à sa critique, il niera leur vérité à cause d'un peu d'erreur. Il ne boira pas la coupe du bien et du vrai, à cause d'un peu de mal, d'un peu de faux qui sera sur ses bords. Mon ami, je vous parle ainsi presque malgré moi. Je me suis couché après minuit, et voilà que je me suis réveillé au milieu de la nuit avec la volonté de vous entretenir longtemps, de vous, de moi, et du vrai que nous poursuivons tous deux.

Il me semble que, dans le grand et bel ouvrage auquel vous travaillez <sup>1)</sup>, il y a un *merveilleux* auquel il

1) Le *grand et bel ouvrage* dont parle Richard par anticipation parut plus tard (1840), sous le titre d'*Esquisse d'une philosophie*. Non seulement le *merveilleux* chrétien s'en trouvait banni, mais le christianisme lui-même. Pour ce *merveilleux*, voyez la lettre suivante. Les dogmes que son jeune ami déclare maintenant *usés*, sans doute, à ce moment même, Lamennais les jugeait assez démodés, en attendant d'y renoncer définitivement. C'est précisément lorsqu'il les répudiera que Richard, par un revirement complet, les adoptera passionnément pour en faire l'âme de sa vie de croyant. N'est-ce pas le cas de redire la parole de l'Apôtre au sujet des jugements de Dieu et de ses voies : *Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles via ejus?* (Rom. XI, 33).

faudrait renoncer. Il a nourri le catholicisme dans sa jeunesse. A une foi vierge et vigoureuse, on pouvait, on devait présenter des symboles, des formules précises et individuelles. Mais aujourd'hui le monde est vieux religieusement ; il lui faut faire la vérité aussi prouvable que possible ; il faut réduire la foi à son moindre domaine. La cause première de chaque être, comme du monde, est du domaine de la foi. Toutes les successions de mouvements, toutes les lois sont du domaine de la science. Je songe que dans deux ans vous donnerez votre livre au monde : on l'admirera, on le vantera, on le persécutera, on le soutiendra. Mais n'y aura-t-il là qu'un succès littéraire, ou suivra-t-on vos principes ? Y aura-t-il un amour-propre satisfait, ou un monde conquis ? C'est là la question. Eh bien, je crains que le merveilleux que vous admettez par rapport au Christ ne retarde ou n'empêche son règne nouveau. Christ homme serait plus sublime, ce me semble que Christ Dieu. Avez-vous songé souvent au grand nombre de Pharisiens et de Scribes qui sont dans le monde ? S'ils voulaient vous sacrifier pour la vérité, reculerez-vous ? Je ne crois pas, si vous étiez certain de l'utilité de votre sacrifice. Outre la divinité du Christ, il me semble que renoncer au dogme du péché originel, tel que l'Eglise catholique l'entend, que renoncer à la colère de Dieu contre les hommes, à cette personne de Dieu qui s'incarne et s'immole, à l'Eucharistie enfin, ce serait abandonner des choses usées, mortes, qui ont eu leur signification dans un temps, mais qui de nos jours ne peuvent plus avoir la même. Si le monde s'explique bien sans le péché originel spécial, si la rédemption se rapporte au retour de l'homme vers les lois de la nature méconnues ou transgressées, si enfin cette rédemption n'a rien racheté

et que les discordes aient continué immenses au milieu du monde, pourquoi tant tenir à cette idée qui répugne le plus aux esprits ? Pourquoi rendre la foi difficile, quand elle pourrait être innégable (sic) et facile ?

Je sonde mes dispositions, mon ami, et me demande si ma répugnance pour le merveilleux dont nous parlons ne tiendrait pas à une incapacité innée. Mais je ne le crois pas. Il me semble au contraire et tout le monde me le dit, me le reproche même, que je suis très porté à saisir et contempler le merveilleux en tout. Seulement, je n'établis pas des degrés dans ces merveilles. L'intelligence divine incarnée dans le Christ, ne me paraît pas plus extraordinaire que cette même intelligence incarnée dans tous les autres hommes, incarnée (sic) dans le gland qui deviendra un chêne. Tous les êtres, tous les phénomènes offrent toujours un mystère initial, profond, impénétrable.

Pourquoi donc votre philosophie serait-elle historique plus que naturelle ? <sup>1)</sup> Le contraire est nécessaire. Qu'a besoin l'homme d'être érudit pour être religieux ? Si nous ne l'étions qu'à ce titre, nous ne le serions jamais. Quelle est, en effet, mesquine notre science du passé ! Sans doute le passé se résume dans le présent et se mesure par lui. Mais ce que vous voulez persuader aux hommes, il faut le leur montrer autour d'eux, en eux, partout. L'histoire, les sciences multipliés, tout cela est pour les érudits, les philosophes. Mais le monde est peuple, et le peuple ce sont les simples, les ignorants, les pauvres d'esprit. Que la science de Dieu, que la science du monde se fasse donc simple et visible pour

1) Il s'agit toujours de l'*Esquisse*.



tous. Que l'objet le plus petit, une feuille de saule, un puceron révèlent Dieu autant et plus même que l'océan, que le soleil ! Que la mère qui se sacrifie à son enfant donne le mot de la crucifixion (sic) du Christ. Resserons tellement l'homme dans la divinité, qu'un réseau divin l'étreigne de toutes parts, et qu'il arrive à comprendre par cet enlacement universel la vraie *communion*, la vraie *fraternité*, le vrai *catholicisme*. S'il n'y a qu'un Dieu, le catholicisme est vrai, car Dieu n'a pas deux poids ni deux mesures <sup>1)</sup>. Il ne reste donc plus pour le prouver, ce catholicisme, qu'à trouver des moyens convenables. L'histoire et la tradition en sont un, mais il est exposé à trop de controverses. Il faut une chose sur laquelle les hommes ne puissent pas être en désaccord, et qui s'observe aujourd'hui comme hier et demain. La nature et ses lois immuables dans leur essence, l'homme et ce qu'il y a aussi d'immuable, d'universel dans ses tendances, voilà les plus incontestables des arguments. Insistez, mon excellent ami, insistez sur cette face des choses. Toute l'histoire de l'humanité, tout se résume dans l'histoire d'un seul homme. Plusieurs fois j'ai essayé ce genre de preuves. Personne n'y est rebelle, même les plus encroûtés. Quand je cite l'histoire, on me nie les faits, on conteste toujours et alors, comme dit Dante, mon désir *vuel volar senz'ali*.

J'avais un immense besoin, mon vénérable ami, de vous entretenir de vous, de moi, de vos travaux. J'ai bien bavardé. Que pensez-vous de mon bavardage ? Me jugez-vous sensé ou non ? Je n'ose rien prévoir. J'at-

*[C'est moi-même, qu'elle par l'écriture.]*

tends en toute conjoncture, j'attends de vos chères nouvelles.

A vous pour la vie.

D. R.

P. S. Je vous envoie les *Œuvres inédites de Diderot*, 4 vol. ; le 2<sup>e</sup> vol. de Becquerel et 2 brochures économiques de M. de Sismondi. Je vous prie de me dire votre avis sur ces derniers et de vouloir bien me les renvoyer à la première occasion qui se présentera. On n'a rien publié de Tallemant des Réaux.

Didier est à Madrid où probablement il restera deux mois. Il ne reviendra guère qu'à la fin de l'hiver. Il pense que peut-être Mina pourrait bien se faire un Napoléon, si les circonstances le favorisent. Didier a été attaqué par des voleurs entre Barcelone et Saragosse. On lui a pris sa montre et cent francs ; il a sauvé le reste de ses effets et sa peau. Il trouve l'Espagne en grand désordre. Chaque fois qu'il m'écrit, il me recommande de vous assurer de son affection.

Vous serez bien aimable de me dire où en est votre travail auquel je m'intéresse comme à ma propre vie. Je viens de faire un long article sur *Napoléon et la phrénologie*. Il paraîtra dans le *Journal de phrénologie* probablement vers le 1<sup>er</sup> janvier. Je tâcherai de vous l'envoyer.

J'ai su par M. Boré <sup>1)</sup> que vous avez été malade, que vous avez eu une perte de connaissance. Cher ami, ne travaillez pas trop. Ne vous faites pas apporter vos

1) Eugène Boré dont il est ici question écrivait de Paris à Lamennais, le 25 novembre 1834, c'est-à-dire un peu plus de quinze jours avant la présente lettre : « J'ai vu M. Richard dont la santé est très bonne et je lui ai remis l'argent que vous lui deviez. Il m'a dit que M. Didier venait de partir pour l'Espagne ». *Lamennais intime*, p. 301.

lettres après le dîner, comme quand j'étais auprès de vous. Cela cause une émotion qui ne peut être que nuisible.

Vous m'avez promis un exemplaire de votre *Essai sur l'Indifférence*, édition in-12. J'y tiens beaucoup. Gratifiez-m'en.

Mille choses aimables à MM. de Kertanguy et David <sup>1)</sup>. Recevez les tendres amitiés de Lerminier et de Geoffroy.

Continuez à m'aimer, car votre affection m'est bien nécessaire. Adieu ! adieu !

Dites-moi ce que je puis vous écrire par la poste.

A cette longue lettre que Lamennais trouvait avec raison « bonne et touchante », le grand écrivain répondait le 24 décembre suivant <sup>2)</sup>, mais assez courtement : son état de santé lui interdisait à ce moment toute application. Richard écrivait de nouveau le 20 janvier de l'année suivante, reprenant encore la défense de J.-J. Rousseau, et, après plusieurs observations curieuses, citait une lettre d'Edgar Quinet qui était leur ami commun.

Voici cette lettre :

Paris, 20 janvier 1835.

Depuis que j'ai reçu votre excellente lettre du 24 décembre dernier, je me suis trouvé, mon cher ami, dans

1) David est le nom d'un jeune pensionnaire de La Chênaie qui revient plusieurs fois dans la correspondance de Lamennais, à cette époque.

2) Campaux, op. cit., p. 147. — Spach donne aussi quelques passages de cette lettre, mais la date faussement du 21 janvier.

des situations d'esprit peu gaies et peu calmes. C'est pourquoi je ne vous ai pas écrit plus tôt, quelque désir que j'en eusse. Avec une nature aussi impressionnante, aussi sympathique que la vôtre, il est certains ménagements à garder, et je n'eusse pas voulu faire descendre votre pensée des hautes spéculations divines et humaines où elle se plonge pour l'émouvoir, la rapetisser par la peinture d'un spleen individuel, par le récit de mesquines et éphémères agitations. Votre souvenir, ô mon ami, est pour moi trop lié à mon idéal de grandeur morale et intellectuelle, à l'idée de Dieu en un mot, pour que je ne vous entretienne pas avec tout le recueillement, tout l'amour, toute la raison dont je puis être doué. Maintenant donc que je me retrouve à moi-même, je vous dirai que je vous ai écrit le 1<sup>er</sup> janvier mais que j'ai jeté ma lettre au feu parce qu'elle était d'une tristesse qui vous eut fait mal. Ces angoisses sont fécondes pour l'âme, mais il faut savoir les enfermer en soi. Les répandre c'est jeter aux vents les semences qui ne peuvent germer que dans le sein de la terre, c'est tarir volontairement des sources de suprêmes instructions.

Mon spleen tenait à un dérangement organique et j'ai dû garder la chambre plusieurs jours. Quoique je fusse peu apte à l'étude, j'ai lu alors la première partie de l'*Essai* que vous avez bien voulu me faire remettre et dont je vous remercie infiniment. En voyant la manière dont vous malmenez mon compatriote Rousseau <sup>1)</sup>,

1) Lamennais partagea longtemps la profonde antipathie de son oncle des Saudrais pour Rousseau. M. des Saudrais écrivit même, contre l'auteur du *Contrat social* et ses émules du XVIII<sup>e</sup> siècle, un livre intitulé *Les Philosophes*. Il admettait,



j'ai pensé plusieurs fois que vous devez être peu flatté du rapprochement que j'aperçois entre vous et lui. Je ne renonce pas encore à mon sentiment et quoique je trouve fondés les reproches d'orgueil et d'inconséquence que vous lui faites si éloquemment, je ne saurais m'empêcher de vous accuser d'une sévérité trop rigoureuse, trop systématique pour le malheureux Jean-Jacques. Vous paraissez attribuer à une intention de mentir, de tromper, de soutenir à tout prix les paradoxes les plus absurdes, ce qui ne fut probablement chez lui qu'erreur personnelle, préjugé de l'exaspération, imperfection de son intelligence. Je ne sais si mon antique prédilection ne me rend point partial, mais il me semble que si vous écriviez aujourd'hui le premier volume de l'*Essai*, vous rudoyereriez moins cette individualité malade, qui, de si bas, sut s'élever si haut par l'unique puissance du sentiment de la liberté humaine sérieusement et j'oserais dire aussi religieusement exprimé. La publication du *Journal phrénologique* dont je vous adresse le numéro de janvier m'a empêché de lire davantage de l'*Essai* que la première et le commencement de la seconde

comme un fait avéré, son suicide et le tenait en profond mépris, ainsi que tous les Encyclopédistes, en général.

Dans une longue note du premier volume de l'*Essai*, page 280 et suivantes de l'édition de 1835, l'auteur s'exprimait ainsi sur le philosophe de Genève : « Tout le monde sait que Rousseau était réellement fou d'orgueil. A l'en croire, on aurait dû lui élever des statues (*Lettre à M. de Beaumont*). Et dans le livre même à il révèle, avec un cynisme effronté, les nombreuses turpitudes d'une vie déshonorante, appelant tous les hommes au tribunal du souverain juge, il défie qu'aucun d'eux ose dire : *Je fus meilleur que cet homme là* (*Conf.* liv. I.) Ce mot, placé en tête du livre où la Providence semble avoir forcé Rousseau de consigner sa honte, et de se flétrir de sa propre main, est le sublime de l'orgueil ».

partie. Ah! mon ami, quelle verve, quelle énergie, quelle profondeur! J'avais lu bien des parties de votre livre il y a quelques années, mais en le reprenant je l'ai trouvé complètement neuf et je me suis convaincu que je ne l'avais pas bien compris, ni bien senti. Je vais le continuer : j'y trouve toutes sortes de jouissances : mes instincts d'artiste, le sérieux de mon caractère, mon espèce de manie raisonnante y rencontrent leur pleine satisfaction.

Vous recevrez le *Journal phrénologique* en même temps que cette lettre. Ayez la patience de le lire avec l'attention que vous savez si bien donner à ce qui est important. Quelques nausées, quelque dissentiment qu'exciteront en vous et la forme et le fond, veuillez lire tous ces articles et m'en communiquer votre impression. Je vous recommande surtout celui de Broussais<sup>1)</sup> et le mien qui traitent en plusieurs endroits des mêmes sujets, mais à des points de vue différens. J'ai écrit mon article avec conscience et sérieux, j'ai cherché à montrer le vrai champ de la Phrénologie, et à la sortir du cloaque où plusieurs matérialistes voudraient la retenir. Vous retrouverez plusieurs idées qui sont les vôtres, dites-moi si je vous ai gâté. Vous en retrouverez que je crois

1) Broussais (1772-1832) était compatriote de Lamennais. L'ouvrage auquel fait allusion Richard est vraisemblablement son *Traité de l'irritation et de la folie*. Athée déterminé, s'il refusait à l'homme une âme immortelle, en revanche il dotait génieusement les animaux de *vénération* à l'égard les uns des autres, d'*espérance*, on ne sait trop en qui, et d'*idéaliété* par là-même. Ces théories, depuis longtemps, n'ont plus qu'une valeur archéologique.<sup>2)</sup>

On sait que David Richard était déjà, ou allait devenir, un médecin aliéniste d'une très grande valeur.

neuves ; jugez-les comme si elles étaient de vous : je ne puis faire un plus grand appel à votre impartialité. Vous trouverez votre nom dans mon article : pardonnez-moi de vous avoir mis en si profane compagnie ; je ne vous ai pas du moins placé dans une société de médiocrités. Vous seul auriez pu convertir ces grands pécheurs.

Je me trouve dans ce moment-ci en guerre avec la majorité de la Société phrénologique. Un docteur Mège<sup>1)</sup>, de l'Académie royale de médecine et médecin du prince Talleyrand, ayant lu un mémoire assez plat sur la phrénologie, obtint les applaudissements de la société composée ce jour-là presque uniquement de ses amis. Enflé par ce succès, il demanda que l'on voulut reconnaître dans son travail l'expression des principes des membres de la Société phrénologique de Paris. Je demandai la parole, démontrai l'existence de plusieurs erreurs dans ce qu'on venait de lire, et cherchai à prouver qu'une société savante ne saurait proclamer ses principes collectivement, sans entraver les progrès de la science et les développements de la vérité. Ce fut en vain : la *votomanie* l'emporta et une douzaine de membres contre 3 déclara que la vérité avait parlé par la bouche du Dr Mège. Non content de ce succès celui-ci a fait imprimer son travail sous le titre de *Manifeste des principes de la Société phrénologique de Paris, adopté* etc. . . et l'a envoyé à la cour et à la ville, et à moi-même. J'ai protesté contre cette publication qui semble rendre chaque membre responsable des sottises de M. Mège ; j'ai fait valoir le principe de la perfectibilité de chaque science et de la liberté humaine en fait de raison ; j'ai rappelé les obstacles que toutes les sociétés savantes

1) Mège s'était distingué en 1813 lors du typhus qui désolait le nord de la France. Il jouissait d'une grande considération.

ont toujours apporté aux découvertes du génie lorsqu'elles ont voulu s'enchaîner dans des formules incomplètes. On ne m'a pas laissé achever et la question est toujours pendante. Mais comme ma cause est juste, je suis résolu à ne pas me laisser étouffer sous l'éteignoir de l'ignorance, et si l'on ne déclare pas officiellement que les opinions sont individuelles et que chacun répond de ses œuvres, je compte faire un travail sur *La liberté en matière de science*. Il est dur de perdre son temps à ces luttes mesquines; toutefois il ne faut pas abandonner les principes qu'on juge vrais, car alors le chaos augmenterait encore, et l'on finirait par ne plus se reconnaître. Pardon de tous ces cancans sur une société dont le nom n'était peut-être jamais venu jusqu'à vos oreilles.

Je voudrais, mon cher ami, rapprocher le moment où je pourrai vous embrasser. Je crains d'être retenu à Paris plus longtemps que je ne le désire. Arrivé au moment où je dois vivre de mon travail, j'ai besoin d'organiser quelque chose qui puisse cheminer de loin comme de près. Peut-être me faudra-t-il aller à Genève, voir ma famille et régler les affaires de ma mère malade. Une seule chose est certaine, c'est que je vous considère comme un ami, un père, et que le jour qui me réunira à vous sera un jour de fête pour moi.

Que je me confesse auprès de vous d'une liberté que j'ai prise, en me fondant sur votre tendresse et votre amitié. Vous savez qu'en vous quittant j'ai suivi à pied les côtes de la Normandie. Un soir je m'égarai sur les falaises qui avoisinent le cap de la Hague et pour ne pas me précipiter dans la mer je dus m'enfoncer dans les terres. Par une nuit obscure et brumeuse j'errai plus de deux heures sans trouver ni maison, ni visage humain.

Enfin m'étant résolu à ne marcher que dans une seule direction, malgré les haies et les mares, j'arrivai à une chaumière. Je frappai longtemps à la porte, et après bien des difficultés j'entrai. Que trouvai-je ? Une vieille femme veuve depuis 11 ans, d'une pauvreté navrante, et qui était entourée de quatre enfants complètement sourds-muets. Je voulus coucher chez elle, et pris d'elle et de ses voisins tous les renseignements possibles sur ces malheureux. Chacun loua l'honnêteté de cette famille que la misère force à mendier. De retour à Paris j'ai fait beaucoup de démarches pour réparer cette grande négligence sociale. J'ai obtenu enfin une bourse pour l'aîné des fils Duval (c'est le nom de la famille) et la promesse de deux autres bourses pour les deux autres fils. Une fille qui a 18 ans est trop âgée pour être reçue dans l'Institution des sourds-muets. Mais ce n'est pas tout d'obtenir des bourses, il faut que ces pauvres enfans aient un trousseau pour être reçus, il faut payer leur voyage. Il faudra environ 1000 fr. J'ai ouvert une souscription dont j'ai distribué des listes à mes amis, et, pour allécher la charité, j'ai pris la liberté de placer votre nom en tête pour 20 fr. Grondez-moi, si j'en ai mal fait ; mais pardonnez-moi en faveur de mes bonnes intentions. Depuis 3 jours seulement, j'ai déjà recueilli environ 100 fr. MM. Boré et Blaize se sont uni grandement à cette justice sociale qui assure le développement de trois âmes jusqu'à ce jour emprisonnées et qui promet une existence honorable à des êtres qui eussent croupi dans l'ignorance et la mendicité<sup>1)</sup>.

1) L'histoire de la veuve Duval et de ses quatre enfants sourds-muets nous montre l'âme de Richard dans toute sa noblesse ; ce seul trait suffit pour peindre cet homme de bien.



J'ai su par M. Eugène et vos neveux que vous avez sur le chantier une préface pour des troisièmes *Mélanges*. Je m'en réjouis pour moi et pour tous. Vos écrits donnent toujours aux esprits engourdis une secousse qui les ranime <sup>1)</sup>. J'attends donc votre nouvel écrit avec une vive impatience et souhaite ardemment que votre santé ne soit plus un obstacle à vos travaux. Combien je voudrais être près de vous, mon cher et excellent ami : il me semble que je vous donnerais des soins avec tant d'affection que je vous forcerais à vous bien porter.

Quinet est à Bourg-en-Bresse occupé à un poème dont il ne me dit pas le sujet. J'ai reçu une lettre de lui en date du 13 décembre. Je vous transcris ce qu'il me dit de vous : « Dites bien à M. de Lamennais que  
« le jour où je l'ai connu a été un des meilleurs de ma  
« vie. Que de fois mes pensées retournent vers ces  
« longues soirées où nous étions réunis auprès de lui !  
« Nos temps sont misérables, les choses petites, et les  
« esprits aussi. Mais puisqu'il y a encore de tels hommes,  
« il faut bien croire à un grand lendemain. Veuillez,  
« je vous supplie, lui rappeler mes sentimens dévoués,  
« — il a réveillé en moi cette religion de l'admiration  
« que l'on ne sent guère que dans la première jeunesse  
« et que j'avais peur de ne plus jamais retrouver ». Je vous cite ses paroles parce qu'elles serviront et pour lui et pour moi. Je ne sais quand cet excellent Quinet viendra à Paris. Il est l'homme du monde sur lequel on

1) Lamennais, à ce moment même, venait d'envoyer à Eugène Boré et à son neveu Ange Blaize le manuscrit de cette fameuse préface des *Troisièmes Mélanges*, avec mission d'en surveiller l'impression et d'en corriger *soigneusement* les épreuves. *Lamennais intime*, p. 326.

peut le moins faire de conjectures. Pour lui ce serait une excellente devise que celle de *Partout et nulle part*. Quinet est une des âmes les plus pures que je connaisse. Je lui sais un gré infini de vous aimer comme il vous aime <sup>1)</sup>.

Didier est toujours à Madrid, mais va bientôt s'acheminer du côté de Cadix. Chaque fois qu'il m'écrit il me parle avec effusion de vous et de l'affection qu'il vous porte. Il n'est pas très content des Espagnols : ils sont rodomonts sans grandeur, licencieux sans liberté ; ils ont tous les vices qu'engendre la soumission à une mauvaise et mesquine monarchie absolue. Dans ses lettres privées et autres notre ami broie presque toujours du noir. Je souhaite pour l'honneur de l'espèce humaine que les regrets de Paris soient pour quelque chose dans cette influence de l'Espagne sur lui. Il me dit ne pouvoir parler que *rente et budget*. Comme vous connaissez Didier, cela doit peu lui sourire, il faut en convenir.

Vous avez reçu sans doute *La loi de soi pour soi* de Geoffroy Saint-Hilaire. C'est là une grande idée *a priori* ; je ne l'ai pas encore étudiée ni même lue dans son ouvrage <sup>2)</sup>. Je vous dirai entre nous que Geoffroy s'imagine que sa loi rend compte de tout ce qui est, et que par

1) Les lignes consacrées à Quinet et le passage de la lettre de celui-ci sont loin de manquer d'intérêt. On y voit, une fois de plus, la puissance de séduction vraiment irrésistible exercée alors par Lamennais sur la jeunesse.

Le poème de Quinet dont il s'agit est peut-être le *Napoléon*, qui parut en 1836.

2) C'est surtout dans sa *Philosophie anatomique* que Geoffroy Saint-Hilaire, père, développe son fameux axiome. Lui aussi estimait avec Laplace que Dieu était *une hypothèse dont il n'avait pas besoin*. Comme s'il pouvait y avoir une loi sans législateur, suivant la réflexion de Richard !

son moyen on arrivera à se passer de Dieu comme rouage inutile. J'ai eu beau lui demander qui a fixé *la loi de soi pour soi*, il en revient toujours à me demander à son tour : *Qui est-ce qui a fait Dieu ?* Je vous confie ces ambitions scientifiques comme une nouvelle preuve de l'anarchie qui existe au sein de l'Institut : l'homme le plus religieux, le plus doué de causalité et de comparaison en vient à réduire le moteur universel à n'être qu'une loi. Il ne songe pas que dire *loi* c'est présupposer un législateur.

Le *merveilleux* dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre est l'incompréhensible. C'est l'aperception de l'ordre infini des choses. Pour le philosophe comme Wromsky, ce merveilleux ne saurait exister pour le savant, puisqu'il a la science absolue. On m'a raconté des choses étonnantes de l'intelligence de ce Wromsky <sup>1)</sup>. On me le peint comme le Satan de Milton. L'avez-vous connu ? Qu'en pensez-vous ?

Je ne me fatiguerais jamais à vous écrire si tant de verbiage ne devait pas fatiguer vos yeux. Pardonnez-moi ma prolixité et aimez-moi toujours comme un tendre ami et un fils dévoué.

D. Richard.

Mille choses aimables à MM. Elie et David.

Cette longue lettre en croisa une de Lamennais du 23 janvier <sup>2)</sup>. Trois jours après il écrivait

<sup>1)</sup> Wromsky était un savant Polonais (1725-1853) qui se posait en rival de Lagrange et de Laplace dont il combattait les théories. L'obscurité de son style passait pour de la profondeur. Comme philosophe, il se réclamait de Kant.

<sup>2)</sup> Campaux, p. 148, et en partie dans Spach, p. 250.

de nouveau <sup>1)</sup> à D. Richard, le félicitant de son article du *Journal de phrénologie* qu'il trouvait « fort remarquable, plein de vues excellentes et neuves », et concédant qu'en attaquant Rousseau il avait pu « céder à l'entraînement de la controverse ». La lettre était pleine de tendresse pour son jeune ami, lequel à son tour lui redisait, le 30 du même mois, toute son affection pour lui.

Faisons nôtres à ce propos, avant de reproduire cette belle lettre, quelques réflexions de M. Campaux que l'on trouvera fort justes : « Je ne sache pas... », dit le distingué professeur de l'université de Nancy, « je ne sache pas, que dans aucune autre partie de sa correspondance, Lamennais se soit livré et exprimé davantage que dans ces lettres où il pense tout haut, comme il le dit lui-même, devant D. Richard, et où il lui expose, au courant de la plume, ses idées, ses sentiments, ses impressions de rafraîchissement et de rassérénement à l'aspect de la nature, de tristesse, d'amertume et d'indignation à la vue du spectacle de la misère humaine et des crimes de la politique ». Et il ajoute : « A l'encontre du Lamennais des grands jours, nous trouvons ici un Lamennais quotidien, familier, intime, bon enfant, si je puis dire, de plein-pied avec la réalité la plus humaine, heureux enfin d'aimer et d'être aimé, et le disant en toute simplicité <sup>2)</sup> ».

1) Campaux, p. 150, et Spach, 251.

2) Op. cit., p. 135.

Voici la lettre qui nous a amené à citer cette remarque de M. Campaux :

Paris, 30 janvier 1835.

L'un de vos neveux m'a remis les brochures de M. de Sismondi et l'excellente lettre dont vous avez bien voulu me gratifier. Croyez, ami bien cher, que les jours où je reçois quelques lignes de vous sont pour moi des jours fastes, surtout quand je puis croire qu'elles n'ont point été écrites dans la tristesse et le découragement. Je voudrais vous créer une atmosphère physique en harmonie avec la grande délicatesse de votre organisation ; mais après la flanelle et les doubles fenêtres que pouvons-nous ? Rien au physique, beaucoup pour le moral. Nous pouvons vous entourer d'une atmosphère d'affection, de tendresse. Oh ! celle-là, cher ami, ne vous manque pas, et si pour la sentir, il ne faut qu'être profondément persuadé, soyez-le, je vous en conjure. Je voudrais vous rendre par beaucoup d'amour tout le bien que vous me faites. Votre souvenir, vos paroles, me sont un baume à mes blessures, un frein aux élancements de mon sot orgueil, une leçon continuelle de tolérance sans faiblesse, de franchise sans dureté, d'activité sans ardelionisme. Je ne retombe que trop souvent dans les défauts et les vices que votre influence combat dans ma pauvre nature ; mais je sens toutefois non sans joie que je commence à me dominer davantage et à ressentir plus souvent ce calme fécond que vous m'avez signalé comme une anticipation des cieux. Pardon, mon père, de vous entretenir si longtemps sur ma vie personnelle. Ou je me trompe ou vous ne me le reprocherez pas. Ce n'est pas égoïsme qui me fait vous parler ainsi, c'est le plaisir que



j'éprouve à vous dire tout le bien et le charme que votre amitié verse sur mon être.

J'attends avec une grande impatience vos troisièmes *Mélanges* et la préface dont vous me faites mention. Je vous serai obligé de me faire remettre le plus tôt possible l'exemplaire que votre bienveillance me destine. Je me suis réservé au *Bon sens* l'office agréable d'en rendre compte, et comme il n'entre pas dans les habitudes de mon intelligence de parler d'un livre sans l'avoir lu, je voudrais n'être point, par cela même, contraint à rester en arrière des autres journaux. Sans doute, mon cher ami, vous aurez en moi un bien pauvre et indigne interprète de vos pensées, mais j'aurai du moins, pour suppléer à ce qui me manque, beaucoup de sincérité dans mes opinions, et beaucoup de vénération pour votre personne. Si vous désirez que j'insiste sur quelque point particulier qui vous semble devoir m'échapper, veuillez me le dire et j'agirai en conséquence. Je ne connais pas d'homme qui ait plus que vous l'amour et l'instinct du vrai et du bon : aussi, bien que je ne pense pas que vous ne puissiez vous tromper, suis-je toujours d'une extrême circonspection à vous supposer dans l'erreur. Après vous avoir écrit ces quelques lignes je me propose d'aller trouver M. Eugène et de lui demander si je ne pourrais point lire vos prochaines *Mélanges en feuilles*, car je pense que c'est lui qui revoit les épreuves.

Vous avez dû recevoir il y a quelques jours un bien long bavardage. Je comprends qu'il doit choquer et vos délicatesses d'intelligence et vos délicatesses d'artiste ; mais que vous dirai-je ? mon ami, je ne puis me résoudre à recopier les lettres que je vous écris. Mon néant comme écrivain m'est si évident que je ne vous oserais jamais rien adresser si je voulais y trop réfléchir. Pour ne pas

perdre le plaisir de converser avec vous, j'aime mieux m'étourdir et vous envoyer telles quelles mes étourderies et mes irréflections. O mon ami, quand serons-nous réunis ? Il est douloureux de voir prendre une forme permanente à des pensées et à des sentiments qui méritent à peine l'existence fugitive d'une causerie que le vent emporte.

Vous avez reçu sans doute aussi le *Journal phrénologique*. Votre opinion sur ce numéro me sera précieuse, car je crois qu'il renferme en germe une très grande partie des points divers sous lesquels cette science peut être considérée. Les observations que vous me faites dans votre dernière lettre se modifieront, je pense, quelque peu par la lecture de mon article sur *Napoléon*. Il faut vous dire, mon cher ami, qu'on m'en fait de grands compliments. Le Dr Ratier <sup>1)</sup>, dont nous avons parlé ensemble, si je ne me trompe, m'a écrit pour me féliciter. Sa lettre renferme cette phrase : « Dans votre article, Monsieur, j'ai reconnu le caractère de l'émancipation intellectuelle. Etes-vous émancipé ? ». Pour mon compte je ne sais pas si je suis émancipé, mais il me semble que je penche toujours plus à croire à une inégalité providentielle des intelligences sans laquelle je ne saurais concevoir de société. Monsieur Jacotot <sup>2)</sup> dit : *Qui veut*

1) Le Dr Ratier s'était acquis une certaine notoriété par ses publications et sa collaboration à de nombreuses revues médicales. Il était né en 1797.

2) Jacotot (1770-1840) est le créateur de la méthode de l'*Enseignement universel*, plus connu sous le nom de *Méthode Jacotot*. A l'axiome cité par Richard, il ajoutait celui-ci qui du reste n'en est que le corollaire : « L'homme peut s'instruire sans le secours d'un maître ». Et comme le paradoxe ne lui déplaisait pas, il ajoutait, dans le même ordre d'idées, que l'on peut enseigner ce que l'on ignore. Tout cela en vertu du principe : vouloir, c'est pouvoir.

*peut*. Cela est vrai des générations successives, cela l'est-il également des individus? j'en doute. D'ailleurs il semble que les hommes sont providentiellement inégaux en volonté comme ils le sont en intelligence. Tout le monde ne peut pas également vouloir. Ces dissemblances et ces inégalités humaines ne me semble pas mener au despotisme, car une inégalité d'un jour ne peut pas engendrer une soumission de toute la vie. Mais pour bien m'expliquer il faudrait que j'eusse ma main dans la vôtre. Vous entreverrez du moins ce que j'expose, ou plutôt que j'indique, si mal. Il reste un fait, c'est que l'émancipation intellectuelle tend les bras à ma phrénologie. J'aimerais mieux que ces compliments me vinssent de vous, mon ami, car vous, vous sondez les choses. Tout ce qu'on m'a dit de flatteur sur mon article vient de ce que je l'ai écrit avec conviction, et de ce que j'ai été dur quelquefois pour ceux que je combattais. Combien peu il y a d'hommes qui séparent le bon grain de l'ivraie et qui ne vous fassent pas des félicitations dont on se mord les lèvres et dont on rougit d'une pudeur interne!

Je n'ai pas encore vu Geoffroy depuis votre lettre. Il sera ravi du palais de Michel-Ange que lui a bâti une hirondelle trop modeste. Il m'a donné ses *Etudes d'un naturaliste* qu'il a dû vous envoyer. Je ne les ai pas lues encore parce que j'ai été malade ces huit derniers jours. Je vais m'y mettre et probablement j'en rendrai compte selon ses désirs. Que pensez-vous de la *loi de soi pour soi*?

Point de nouvelles particulières de Madrid depuis 10 jours. On vous dit mille choses aimables. Complimens de Lerminier. A la *Revue encyclopédique* on prépare un travail sur la Trinité dont on veut donner une autre explication que la vôtre. Je ne sais pas comment on l'en-

tend. Mais le numéro ne tardera pas à paraître et vous le recevrez. Remerciez vos anges gardiens de leur bon souvenir. A vous tout entier et à toujours.

Sans parler d'expliquer le mystère de la Trinité, insondable comme tous les mystères, Lamennais ne sut jamais bien l'exposer. C'est ainsi qu'il supposait que l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils comme d'un double principe et non d'un principe unique, ainsi que le lui reprochait Rohrbacher, dans une lettre du 10 avril de cette même année, qui a été reproduite ailleurs <sup>1)</sup>. Le 28 février 1835, Lamennais écrivait à Boré : « La notion générale de Dieu renferme celle des trois personnes de la Trinité; autrement, elles ne seraient pas toutes essentiellement Dieu, d'une part, et, de l'autre, Dieu pourrait être sans le Fils et le Saint-Esprit » <sup>2)</sup>.

Lamennais répondit à D. Richard par la lettre suivante qui n'a pas encore été publiée :

La Chênaie, 3 février 1835.

Deux mots seulement, mon bien cher ami, en réponse à votre bonne et tendre lettre du 30 janvier. Je ne tarderai pas à causer avec vous plus à loisir, mais je suis forcé d'être court aujourd'hui pour que ma lettre parte ce soir de Dinan, et que vous puissiez avoir les épreuves que vous me demandez avant la publication

1) *Lamennais, d'après des documents inédits*. 2<sup>e</sup> édit. II vol. p. 200.

2) Cfr. *Lamennais intime*, 353.

du livre qui doit avoir lieu vers le 10 de ce mois. Je vous remercie mille fois de vouloir bien vous charger d'en rendre compte. Dites ce que vous pouvez (pensez ?) sans ménagement aucun. Ce ne sont pas des louanges que je désire. Nous cherchons l'un et l'autre le vrai par-dessus tout, et c'est en s'éclairant mutuellement qu'on y arrive ou que l'on en approche. Ne craignez donc en aucune manière de me contredire quand votre pensée différera de la mienne. Au reste, comme je me borne en résumant les controverses auxquelles j'ai pris part à poser nettement les questions sans les résoudre, il se présentera, je crois, bien peu d'occasions de dissentiments entre nous. Insistez sur la nécessité pour les catholiques de résoudre clairement les problèmes que je pose, car de leur solution dépend le système entier. Il y a au fond de cela une question d'existence, rien de moins. J'ai voulu simplement amener les esprits à y réfléchir. Vous me direz ce que vous pensez de la voie que j'ai prise et qui m'a semblé propre à préparer des discussions plus approfondies.

J'attache aussi quelque importance à ma définition de la souveraineté, que je distingue essentiellement du pouvoir. Cela me paraît jeter une nouvelle lumière sur un objet fort délicat qu'on a terriblement embrouillé. Mais pour en revenir aux épreuves, veuillez dire de ma part soit à Eugène soit à mon neveu Ange de vous les faire remettre, ou au moins les feuilles, à mesure du tirage. Vous pouvez avoir de la sorte quelques jours d'avance sur le public.

Je n'ai point reçu l'ouvrage de Geoffroy. Quand je l'aurai lu, je vous dirai exactement ce que je pense de la loi de soi pour soi. Je verrai aussi avec grand plaisir l'article de la *Revue encyclopédique*. Quant au vôtre, les



compliments qu'on vous en a faits ne sont que justes, vous pouvez m'en croire. L'égalité native des facultés dans chaque homme me paraît comme à vous complètement insoutenable. Les faits la démentent. Tous les cerveaux sont-ils également bien organisés? Et les races donc? Je ne comprends pas que des gens sensés donnent dans de pareilles rêveries.

Je ne saurais vous exprimer combien votre tendre affection et toutes les preuves que j'en reçois chaque jour me font de bien de toute manière. Croyez du moins que mon cœur vous rend avec bonheur ce qu'il reçoit du vôtre. Oh! oui, il faudrait nous réunir; j'y pense constamment. Si mes affaires s'améliorent un peu, cela deviendra plus facile. Adieu, mon bien bon et bien cher; à vous tout entier et pour jamais.

F. M.

Elie me gronderait si je vous écrivais sans vous parler de son amitié.

De la fin de cette année 1835, non plus que des deux suivantes, 1836 et 1837, nous n'avons trouvé de lettres du jeune correspondant de Lamennais.

Par contre, toute une série de lettres inédites <sup>1)</sup> du grand écrivain sont conservées dans la famille de D. Richard : elles ont toutes, comme on va le voir, une importance réelle pour l'histoire de ses idées et de ses travaux.

1) Sauf deux ou trois fragments qu'on indiquera.

La Chênaie, 12 février 1835.

Il me serait bien difficile de ne pas vous écrire, mon cher ami, et c'est une privation que je ne m'imposerais certainement point. C'en est déjà une assez grande que d'être loin de vous et de ne pouvoir jouir de cette communication habituelle de pensée et de sentiment qui est si douce et si utile en même temps <sup>1)</sup>. C'est pourquoi je vous remercie de toute mon âme de l'espérance que vous me donnez de vous voir le plus tôt qu'il vous sera possible ; et quoique le possible soit quelque chose d'assez vague et que je ne le vénère pas à beaucoup près autant que Hegel, mon imagination y trouve cependant une ressource pour charmer l'attente.

J'ai reçu dernièrement une lettre fort aimable et très intéressante de Geoffroy S. Hilaire, et au premier jour de beau temps mon neveu m'apportera de Trémigon les *Etudes progressives* <sup>2)</sup> que j'ai un vif désir de lire. Les réflexions que vous faites sur la loi de soi pour soi me semblent d'une justesse parfaite. Là où tout est rigoureusement un, on ne peut admettre de circonstances extérieures pour expliquer la variété, sans détruire par là même l'hypothèse fondamentale de l'unité première et absolue. A propos de Geoffroy, loin d'être contrarié de ce que vous me mandez au sujet de la lettre où je vous parlais de lui, je suis enchanté qu'il ait bien voulu attacher quelque prix à cette faible expression de mes sentiments pour lui. Je l'aime personnellement, à cause surtout de

1) Ce commencement de lettre a été cité par M. Campaux, loc. cit., p. 135.

2) Les *Etudes progressives d'un naturaliste* venaient de paraître ou étaient sur le point de paraître, Geoffroy Saint-Hilaire était partisan du transformisme.

sa bonté, et j'admire ses beaux et immenses travaux destinés, je crois, à imprimer une direction nouvelle à la science.

Je vous remercie beaucoup de la pensée que vous avez eue de m'annoncer dans le *Bon sens*<sup>1)</sup>, au moment même de la publication. J'en écrivis sur-le-champ à mon libraire, M. Daubrée, en l'engageant à se concerter avec vous pour cela ; mais je crains, d'après une lettre postérieure de lui, que la mienne ne soit pas arrivée à temps.

Vous voudriez que, me renfermant dans les spéculations philosophiques, je laissasse le monde politique aller comme il peut, sans m'en mêler. Ce serait certainement le moyen de vivre plus tranquille. Je ne saurais

1) Le journal le *Bon sens* avait pris pour devise : Tout pour et par le peuple, maxime que devait adopter plus tard Napoléon III, on sait assez dans quel sens. Il fut dirigé par Cauchois-Lemaire et Louis Blanc. C'était un journal d'opposition, sympathique dès lors à Lamennais qui, après avoir combattu l'empire et la restauration, s'était déclaré, dès le premier jour, l'adversaire irréductible de la monarchie de juillet à laquelle il appliquait l'épithète de gouvernement juste-milieu. Il n'en savait pas de plus flétrissante. En parlant des légitimistes, Lamennais écrivait au marquis de Coriolis, le 19 février 1835, huit jours par conséquent après la lettre qu'on vient de lire :

« Ils s'imaginent que le juste-milieu sera tué par le principe de la monarchie légitime, tandis qu'il succombera sous le principe démocratique, le seul, aujourd'hui, qui ait de la vie dans presque toute l'Europe ». Forgues, I, p. 421.

Ce même jour, 19 février, Boré écrivait à son maître : « Monsieur Richard a déjà fait insérer deux extraits de l'ouvrage (les troisièmes *Mélanges*) dans le *Bon sens*. Il travaille à son article, mais comme il veut donner à ses lecteurs une idée générale de toute votre vie littéraire, il se prépare à ce travail par la lecture de tous vos ouvrages précédents. La dernière fois que je l'ai vu, il me faisait remarquer que votre distinction, si juste et si lumineuse, de la souveraineté et du pouvoir se trouve déjà formulée dans le Contrat social ». *Lamennais intime* p. 348. Cfr. lettre de Lamennais du 3 février.

cependant être sur ce point du même avis que vous. Je crois que nous appartenons à deux ordres à la fois, un ordre de pensée et un ordre d'action, que nous avons des devoirs pratiques envers l'humanité et que rien ne saurait nous dispenser de les remplir. Si <sup>1)</sup> l'on ne travaillait pas sans cesse à tirer les hommes de leur engourdissement, qui n'est au fond que l'égoïsme, la société retomberait bientôt sous un despotisme qui, non seulement arrêterait tout progrès même scientifique, mais qui ramènerait la plus déplorable et la plus honteuse barbarie. Autour d'un antre semé d'ossements séjour de la bête royale, on verrait errer quelques rares animaux attendant leur tour d'être dévorés et se tenant fort honorés de l'être, car la dégradation humaine peut aller jusque-là.

Vous leur fîtes, Seigneur,

En les croquant beaucoup d'honneur.

Mais <sup>2)</sup> quand je n'aurais pas la conviction profonde de ce devoir, il me serait encore impossible de surmonter l'indignation que je ressens à la vue des grandes violations du droit, des iniquités de la force, des injustices de toute espèce qui sont devenues la pratique ordinaire et insolemment avouée de tous les pouvoirs. Il me serait impossible de me taire lorsque partout tant de maux pèsent sur le pauvre peuple et qu'autour de moi je n'entends que des plaintes douloureuses, des cris de détresse et comme un triste et long gémissement de l'humanité souffrante. Il est bon de rechercher les lois de la création, mais la première est celle de l'amour. L'amour est le feu sacré qu'on ne doit jamais laisser s'éteindre.

1) La phrase qu'on va lire a été reproduite par Spach, loc. cit. p. 251.

2) Le paragraphe suivant, en effet bien remarquable, est cité en entier par Spach et Campaux.

Quant à ce que vous me dites de ma position à l'égard de l'autorité catholique, je sens fort bien, mon cher ami, qu'elle doit avoir quelque chose d'obscur pour le public. Toutefois le moment de l'expliquer ne me paraît pas encore venu <sup>1)</sup>. Outre la répugnance très vive que j'éprouve à occuper de moi la foule indifférente et maligne, ce serait entamer une nouvelle querelle, et à quoi bon ? Il faudrait raconter des faits, produire des pièces, prouver que je n'ai rien fait que je n'eusse déclaré que je ferais. Tout cela pourra être nécessaire un jour, mais ne me semble pas nécessaire maintenant. D'ailleurs à partir de l'époque où je signai l'acte en question, pour du moins sauver la paix, *la seule chose*, disais-je, *qui reste désormais à sauver* <sup>2)</sup>, j'ai dû faire beaucoup de réflexions, entrer dans une nouvelle série d'idées qui mûrissent peu à peu dans mon esprit, mais qui n'y sont pas mûres encore. Ainsi ne précipitons rien, et gardons le temps de notre côté : c'est une grande puissance. Il faut savoir s'oublier soi-même pour mieux servir les autres. Si vous avez lu ma préface attentivement, vous jugerez peut-être qu'elle était une préparation nécessaire à des discussions plus

1) Ces explications, Lamennais devait les donner plus tard dans l'habile pamphlet intitulé *Affaires de Rome*.

2) Par la déclaration qu'il avait signée, pour avoir la paix, la seule chose qui lui restât à sauver, suivant son expression, Lamennais confirmait ce qu'il avait dit au pape, dans sa fameuse lettre du 4 août 1835 et où on lisait, entre autres choses : « Par toute sorte de motifs, mais spécialement par ce qu'il n'appartient qu'au chef de l'Eglise de juger de ce qui peut lui être bon et utile, j'ai pris la résolution de rester à l'avenir, dans mes écrits et dans mes actes, totalement étranger aux affaires qui la touchent ».

Il ajoutait, dans son entourage avec une amère ironie : « Je signerais, s'il le faut, que le pape est Dieu le Père, pourvu qu'on me laisse en paix ».



libres et plus approfondies sur des matières d'une haute importance philosophique et théologique. J'ai écrit d'assez longs morceaux sur ce sujet et d'autres qui s'y rapportent. Ce sont des études pour mon ouvrage de philosophie si je l'achève. J'ai aussi, pas plus tard qu'hier, achevé une espèce de *compendium* de mes idées de physiologie. Elles se sont beaucoup développées depuis que nous nous sommes vus, et en s'enchaînant, elles ont pris une forme plus nette, plus scientifique et qui me satisfait davantage. Du reste je suis fort distrait de mon travail par d'autres travaux tout différents qui m'obligent à passer presque tout mon temps avec des ouvriers qui plantent, qui minent, qui transportent des terres, et s'il y a plus d'attrait dans le *rerum cognoscere causas*, j'ai pour me consoler le

—Felix et ille ~~diis~~ qui novit agrestes !

Adieu, cher ami : je n'ai pas besoin de vous dire combien Elie et David sont heureux de votre souvenir. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Les dernières lignes de la lettre précédente ont trait aux embellissements apportés à sa Thébaïde par le solitaire de la Chesnaie, surtout aux nombreuses plantations qui font aujourd'hui l'admiration des visiteurs <sup>1)</sup>, et dont il n'eut pas le temps de jouir lui-même : *Sic vos, non vobis*. Le 28 février, Lamennais écrivait de nouveau à un jeune ami une lettre qu'il confiait à son neveu, pour éviter la poste et le cabinet noir.

1) Cfr. *Lamennais intime*, p. 353 et suivantes.

La Chênaie, 28 février 1835.

Je ne veux pas, mon cher ami, que mon neveu pour qui vous avez tant de bontés et qui le sent vivement retourne à Paris sans vous porter quelques lignes de moi. Je dois à votre obligeance les extraits que le *Bon sens* a donnés de mon dernier livre dont la préface, par les questions qu'elle soulève à partir de leur base théologique, n'est pas, je crois, sans importance, quoique, ainsi que je m'y attendais, cette importance soit peu comprise. Tout ce qui touche aux fondemens des choses échappe aujourd'hui aux esprits préoccupés des superficies, et c'est pourquoi le travail bien qu'immense semble frappé de stérilité. Je pourrais ce me semble creuser plus bas et parler plus nettement, mais je doute que l'intelligence y soit suffisamment préparée et je ne veux pas me charger des conséquences. Combien j'aimerais à causer avec vous de tout cela.

J'ai lu l'ouvrage de Geoffroy, et je vous prie de le remercier de ma part du plaisir qu'il m'a procuré. Je l'en remercierais directement moi-même si je ne me faisais conscience d'enlever quelques instants à ses belles et utiles méditations. La suite qu'il promet devra être d'un grand intérêt. Je n'entre point ici dans l'examen de la question qu'il traite parce que cette discussion m'entraînerait trop loin. C'est encore une des choses dont nous causerons. En toute hypothèse la direction philosophique et unitaire qu'il imprime à la science est un noble effort et qui honorera grandement son génie dans la postérité. L'utilité de cette direction est ce qui me frappe surtout.

L'*Adresse aux constitutionnels* est une franche déclaration de guerre aux peuples et à l'avenir, l'aveu naïf d'une volonté fixe de revenir au pur despotisme. Je suis

étonné que le *Bon sens* ait été si mou en parlant de ce manifeste qui est tout une révélation. Au reste les événements suivent leur cours naturel ; le dé est maintenant pour les rois et leur succès est infalible jusqu'à ce qu'ils aient atteint une certaine limite *indépassable*, pour faire le mot, et où commencera la réaction. Cette fois elle sera, si je ne me trompe, presque universelle en Europe : moment solennel, moment terrible, qu'on souhaite et qu'on craint tout à la fois pour l'humanité.

Souvenirs bien entendu à tous nos amis, particulièrement à notre cher Didier. Elle et David vous disent mille et mille choses affectueuses. Tout à vous, bien cher, et de tout cœur.

La prophétie lugubre qui termine cette lettre devait se réaliser, en partie, en 1848. Lamennais l'annonçait en termes identiques à M. de Coriolis dans la lettre précédemment citée du 19 février. « La République y (en Europe) devient de plus en plus l'unique gouvernement possible ; elle s'établirait demain, par la seule force des choses, sans les grandes destructions qui restent encore à opérer, et qui seront le résultat de la lutte terrible et universelle qui se prépare, quelles que puissent être, d'ailleurs, les alternatives du combat. Les puissances absolues, poussées par une nécessité invincible à des excès toujours croissants, ne tarderont pas à réveiller les peuples endormis dans une torpeur momentanée ; alors on entendra un beau

tapage. Que Dieu nous soit en aide à cette époque qui n'est pas loin » <sup>1)</sup>).

Du mois suivant, trois nouvelles lettres de Lammennais à Richard, les trois inédites, sauf de courts fragments.

La Chênaie, 9 mars 1835.

J'ai reçu, mon cher ami, une bien bonne lettre de Didier qui me dit de vous adresser ma réponse. La voilà. Il me fait espérer que je le reverrai ici à son retour, ce qui me fera une grande joie. Elle serait complète si vous vous y trouviez avec lui. Ne l'attendez cependant pas pour venir et mettez-vous en route dès que vous serez libre, car le temps me paraît bien long loin de vous. J'ai fort travaillé cet hiver, à cause de l'obligation où j'ai été de diriger un assez grand nombre d'ouvriers, ce qui m'intéresse bien autant, à quelques égards, que la philosophie et la politique. Au reste tout en vaquant à ces fonctions du dehors, mon esprit n'était pas oisif, et beaucoup d'idées s'y sont arrangées dont nous causerons dans les beaux jours qui ne sont pas désormais très loin de nous, Dieu merci. Déjà les abricotiers fleurissent et les pêcheurs se préparent à en faire autant. Quelques arbustes laissent entrevoir le vert tendre de leurs premières feuilles. Les petits oiseaux s'essaient à chanter quand le soleil luit et que l'air est calme. La vie se réveille partout. Et l'humanité aussi reverdira et une nouvelle vie fermentera en elle, et tout émue d'amour et d'une vague espérance elle chantera son hymne de l'avenir. Qu'il nous sera

1) FORGUES, II, 422.

doux de causer de tout cela près des eaux tranquilles,  
sous les frais ombrages qui les bordent !

Adieu, cher ami, je vous embrasse tendrement.

La Chênaie, 21 mars 1835.

Croyez donc bien, très bon et très cher ami, qu'il est impossible que vous me disiez jamais rien, je ne dis pas qui me choque, mais dont mon cœur ne vous sache gré, parce qu'il est impossible que vous ne disiez jamais rien qui ne parte du vôtre dont la tendre affection m'est si douce et si précieuse. Quand vous me grondez un peu, c'est à cause de moi. C'est pour que la malveillance ne pût trouver même le prétexte d'un reproche contre celui que vous aimez, et qu'y a-t-il là qui ne dut, s'il était possible, rendre encore plus vive l'amitié si vraie, si entière et si profonde qui m'unit à vous pour jamais ? Continuez donc en m'écrivant de penser tout haut, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir <sup>1)</sup>. Je sais que vous avez raison à un certain degré, et que je me laisse quelquefois trop emporter au sentiment amer des choses présentes, je sais qu'il y aurait à cet égard une mesure à garder, mais je ne le vois pas clairement. Je ne sais comment défendre l'humanité souffrante sans attaquer ses oppresseurs. Comment flétrir les actes iniques des hommes qui gouvernent, sans que la flétrissure ne rejaillisse sur ceux-ci ? Et puis que sera aux yeux des peuples cette justice qu'on leur prêche, si elle ne se montre pas sympathique, si elle n'est animée d'un accent de pitié pour leurs maux, d'indignation contre les tyran-

1) Ce commencement est cité dans Campaux, p. 137. — Lamennais était sans doute sincère en écrivant ainsi à son jeune ami.



nies dont ils sont les victimes, si l'amour enfin ne jette un de ces cris qui partent des entrailles à l'aspect du sort que partout le crime puissant fait à la faiblesse et à l'innocence? Je redoute, je l'avoue, les conséquences d'une sorte de quiétisme philosophique et politique auquel notre siècle me paraît enclin et dont Pellico me semble être la plus pure et la plus suave expression. Mais j'entre là dans un sujet qui m'entraînerait en ce moment trop loin; nous en recauserons<sup>1)</sup>.

Oui, mon ami, je connais bien cet état d'affaissement que vous me dépeigniez, cette angoisse de l'âme qui cherche dans le vide le souffle intérieur qui lui manque. Il y a là quelque chose de l'agonie du Christ : *Tristis est anima mea usque ad mortem*.

Je ne suis pas fâché au surplus que votre article ait été retardé. Je vous prie même de ne point le faire paraître jusqu'à ce que nous nous soyons vus, et vous m'avez causé une grande joie en me faisant espérer que ce sera vers la mi-avril.

Vous ne vous êtes pas mépris sur le fond de ma pensée, mais à raison même de la gravité des conséquences qu'elle entraîne, des résultats pratiques immenses qu'elle peut avoir dans l'état actuel du genre humain, elle demande à être mûrie, considérée sous toutes ses faces avant de la présenter aux hommes, et d'autant

1) Tout en reconnaissant le bien fondé des observations de Richard, le solitaire de la Chesnaie ne cessera pas de poursuivre ses adversaires des plus amers sarcasmes. Son éloquence de pamphlétaire acquerra son plein épanouissement dans le livre des *Amschaspands et Darvands* qui n'est autre qu'une violente diatribe contre Louis-Philippe et ses ministres, Guizot surtout. Plus que jamais il semblera s'appliquer à mériter l'épithète flétrissante de *malfaiteur littéraire* que celui-ci lui décocha un jour.

plus que seule, assurément, elle n'est pas complète et qu'elle se lie à d'autres questions d'une haute et souveraine importance parmi lesquelles il en est plusieurs dont la solution ne m'est pas suffisamment claire encore, et dont il me tarde de vous entretenir. Ne précipitons rien. Qu'est-ce qu'un peu de temps de plus ou de moins lorsqu'il s'agit peut-être de tout un vaste avenir ? Laissons les esprits s'y préparer. N'est-ce pas déjà beaucoup d'avoir fixé leur attention sur les points décisifs dans lesquels viennent se résumer les controverses de dix-huit siècles ? Il faudra qu'on réponde, si l'on a quelque chose à répondre, et c'est le but que je me suis proposé, ne tenant aucune opinion pour elle-même et cherchant en tout uniquement le vrai. Le discours que vous avez entendu montre assez à quel excès de misère intellectuelle on est réduit. Il est tel que j'en souffre réellement en moi-même. La simple faculté de comprendre semble altérée dans sa racine ; autrement on se tairait plutôt que de parler contre soi, que de dire des choses qui ne peuvent que repousser et le bon sens et tous les instincts impérissables de l'homme. Il est évident que nous approchons rapidement d'une crise religieuse. On ne saurait rester en l'état présent. A propos de cela j'ai lu l'article de M. Leroux dans la *Revue encyclopédique* qu'il a eu la complaisance de me faire adresser. Veuillez quand vous le verrez l'en remercier de ma part. Je réserve pour nos promenades nos observations sur un article remarquable dont j'attends du reste la suite qu'il faut connaître pour apprécier l'ensemble des idées de l'auteur. Toujours est-il du nombre de ceux qui cherchent la vérité avec droiture, et c'est pour moi ce à quoi je tiens le plus et que j'estime le plus.

Je reviens, mon ami, à votre voyage. N'allez pas,

je vous en conjure, changer d'avis. Nous ne serons, à aucune époque, plus libres et plus tranquilles, et la campagne commence à être agréable alors, le premier vert a je ne sais quel charme qui manque à l'été même. Rien de ravissant comme de voir tout renaître et de sentir en soi cette puissance de vie qui se réveille au sein de la nature et semble vous associer à son immortelle jeunesse. Vous trouverez une nouvelle terrasse sans ombre encore, mais faite exprès pour jouir du soleil du printemps. J'espère dans le même temps revoir M. Marion à qui j'ai mandé l'intérêt que vous prenez à sa santé et qui me charge de vous en remercier. Il est, grâce à Dieu, maintenant en pleine convalescence mais ne sort pas encore de chez lui. David vous rend grâces de son souvenir. Elie est dans sa famille pour affaires. Il sera de retour dans trois semaines au plus. Adieu, très cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

Cette *controverse de dix-huit siècles* comme il dit dans cette lettre, Lamennais allait la reprendre à sa façon. On devine aisément, sans qu'il soit besoin de plus d'explications, (il refusait d'ailleurs d'en donner) qu'il s'agit du Christianisme qu'il s'apprêtait à saper par sa base en niant avec la divinité de JÉSUS-CHRIST la possibilité même d'un ordre surnaturel, et, par conséquent, de la révélation. Il étalera ces blasphèmes avec toute leur laideur dans l'*Esquisse*. Jusque-là, il évitera d'effrayer ses amis par des négations qu'il estimait prématurées.

Au sujet de l'article de Richard, voici ce qu'écrivait Boré à son maître, dans une longue lettre du 14 mars :

« M. Richard m'a parlé de l'article qu'il prépare pour le *Bon sens* et qu'il n'a pas encore terminé. Je crains beaucoup qu'il ne vous y prête des idées que vous n'avez pas et qu'il ne vous juge avec son esprit de protestant de Genève, dont à son insu il ne s'est pas entièrement défait, malgré sa douceur et sa bonté, lorsqu'il veut juger le catholicisme. Il discutera la question de la hiérarchie. J'aurais mieux aimé pour vous qu'il s'abstint de toucher à cela, parce qu'il ne connaît point assez toutes vos idées » <sup>1)</sup>.

C'est vraisemblablement sous l'impression de cette lettre qu'il venait de recevoir que Lamennais écrivit à Richard les lignes précédentes.

Lamennais répondit à Boré le même jour qu'à David Richard qu'il définissait « un homme si excellent, un ami si tendre et si dévoué et d'un si grand mérite ».

Dans la même lettre, Lamennais disait encore, en parlant de la première conférence que Lacordaire venait de ~~faire~~ donner à Notre-Dame et que Boré n'avait pas goûtée non plus : « La conférence de Lacordaire lui a fait (à Richard) la même impression qu'à toi. Il m'écrit que, s'il avait été disposé à se faire catholique, ce discours eût changé sa résolution ». Il ajoutait : « Je ne m'en étonne pas, non seulement à cause de tout ce qui manque à Lacordaire du côté de la science véri-

1) *Lamennais intime*, p. 362 et suiv.

table, de la justesse et de la profondeur d'esprit, mais aussi parce qu'on a rendu impossible aujourd'hui la défense de la cause qu'il a entrepris de soutenir ».

Et c'est du catholicisme qu'il parlait, de cette religion à laquelle il avait jusque-là consacré son génie et ses veilles, qu'il emploiera désormais à la combattre !

Lamennais disait encore plus loin des écrivains religieux dont il venait de désertir les rangs : « Ce serait à ceux-ci de résoudre les problèmes que j'ai posés. S'ils en venaient à bout, ils auraient, à mon avis, plus fait pour le catholicisme qu'aucun homme ne fit jamais. Mais s'ils le tentaient seulement avec une intelligence suffisante, ils s'apercevraient bientôt que, derrière les questions que j'énonce, il en est d'autres plus générales d'où les premières dépendent et qui ne leur sembleraient peut-être pas extrêmement faciles à traiter » <sup>1)</sup>. L'auteur de ces lignes amères était définitivement perdu pour l'Eglise.

Pour des motifs que nous ignorons, David Richard différa son voyage à La Chesnaie : il dut se borner provisoirement à continuer de correspondre par lettres avec son illustre ami qui lui mandait de nouveau, huit jours plus tard <sup>2)</sup> :

1) *Lamennais intime*, p. 362 et suiv.

2) Il devait encore lui écrire le 10 avril suivant. (Campaux, p. 152 et Spach, p. 252). M. Campaux a aussi publié deux courts passages de la lettre qu'on va lire. (P. 139).



La Chesnaie, 29 mars 1835.

Il serait superflu de vous dire, très cher ami, combien toutes vos lettres m'intéressent et me font plaisir. Les deux pages qui terminent la dernière m'ont extrêmement touché. Vous sentez vivement la nature que si peu d'hommes sentent à un certain degré, au moins. Le savant en recherche les lois et reste froid à sa beauté qui transporte l'artiste, et au-delà des impressions qu'en reçoit celui-ci, il en est encore de bien autrement profondes qui émeuvent dans ce qu'elles ont de plus intense les puissances de l'âme, frappée d'admiration, enivrée d'amour à la vue de tant d'harmonies ravissantes. L'aride science de nos jours, sans éclat, sans parfum, sans poésie d'aucune sorte, a désenchanté l'univers. Cette fleur brillante et gracieuse qui balance mollement son élégante tige au bord des eaux, qu'est-ce pour elle ? Un peu d'oxygène, d'hydrogène et de carbone. Oh ! que j'aime bien mieux l'ignorance antique qui la rattachait à la vie, au sentiment, à la pensée même par les rêves d'une aimable imagination ! Ceux qui tuent pour connaître, ne connaîtront jamais que la mort.

Savez-vous, mon ami, qu'après m'avoir fait espérer de vous revoir vers la mi-avril, me renvoyer à deux mois n'est pas bien du tout ? Je serais si heureux de reprendre nos douces conversations, nous aurions à nous entretenir d'objets si importants sur lesquels on ne peut suffisamment s'expliquer par lettre, que le temps me paraît bien long jusque-là. Je ne vois rien qui n'ait été dit, rien qui ne se trouve partout, dans la conférence de M. Lacordaire) et cela pouvait suffire autrefois, à raison de la sorte d'accord qui existait entre ce genre de considérations et les idées généralement reçues. Mais

aujourd'hui que le problème s'est immensément agrandi et qu'il est posé d'une toute autre manière, ce qui paraissait une argumentation solide n'est plus guère qu'une déclamation. Elle peut encore produire sur un auditoire favorablement disposé l'impression organique pour ainsi dire que les hommes assemblés reçoivent toujours d'une parole animée, véhémence et pleine de chaleur : mais le calme revenu, il ne reste aucune conviction durable, l'état des esprits n'a point été changé. La raison, à qui l'on a momentanément imposé silence, ramène ses questions et ses doutes. On a, pendant une heure, assisté à un spectacle entraînant ; rentré chez soi on y retrouve les affaires dont on s'inquiétait tout aussi difficiles et embrouillées qu'auparavant. Je ne sais s'il est bien sage de présenter le catholicisme comme exigeant de l'homme le sacrifice absolu de ce qui constitue l'humanité. Quand on s'y résignerait, ce sacrifice serait-il possible ? N'implique-t-il pas au contraire une radicale contradiction ? Un être, même le voulant, peut-il cesser d'être ce qu'il est, se dépouiller de sa nature, se soustraire à l'immuable empire de ses lois ? Je soupçonne fort que ceux qui disent hardiment des choses semblables, ne s'entendent pas eux-mêmes. Guidés par un certain instinct logique, ils tirent d'un principe absolu des conséquences absolues, sans examiner ce principe en soi. On ne se figure pas combien d'erreurs cette manière de procéder a mises dans le monde. Au reste il est bon que tout soit dit pour que tout soit enfin jugé.

Vous résolvez parfaitement la contradiction prétendue que me reproche M. Leroux. J'aurais une infinité d'observations à faire sur son article ; mais elles viendront mieux quand la suite aura paru, et je les réserve, comme je vous l'ai dit, pour nos longues causeries de ce printemps.


Je ne doute nullement qu'on ne fût très aise de me susciter de nouveaux embarras et des déplaisirs nouveaux. Cependant, si l'on est prudent, on y regardera à plus d'une fois. J'ai posé des problèmes et je ne les ai point résolus. Tout ce que peuvent dire de mes sentiments paternels les bons amis qui ne me trouvent pas encore assez persécuté comme cela repose sur de pures conjectures ; car je ne me suis en aucune façon expliqué là-dessus avec eux, et il y a même longtemps que n'avons de relations ensemble. Après tout, ou il y a des réponses satisfaisantes à donner aux questions que j'ai tâché d'exposer clairement, ou il n'y en a pas. S'il n'y en a pas, est-ce ma faute à moi, et les questions existeraient-elles moins, quand je me serais tu ? S'il y en a, qu'on les produise, et j'aurai certainement, en les provoquant, rendu au catholicisme un des plus grands services qu'on pût lui rendre. Quant aux explications que je présente de la conduite du Pape, elles offrent, je l'avoue, quelque chose d'un peu rude dans leur franchise. Cependant plus j'y pense, plus je reste convaincu d'avoir dit tout ce qu'il est possible de dire pour le justifier et je défie sans crainte qui voudra le tenter, de faire de ses actes une apologie pour le fonds autre que la mienne. Ce n'est peut-être pas le motif qui doit le plus me faire espérer qu'on me la pardonne.

A quelle époque Didier reviendra-t-il d'Espagne ? A moins que quelque affaire ne le rappelle à Madrid, je présume qu'il rentrera en France par Perpignan, après avoir visité le littoral de Cadix à Barcelone. Ne manquez pas de me rappeler à son souvenir dans toutes vos lettres. Je vous embrasse, cher ami, bien tendrement.

F. M.

Cette lettre, en ce qui concerne la conférence de Lacordaire et les réflexions qu'elle provoque de la part de Lamennais n'est que la reproduction de celle qu'il écrivait à Boré et que nous avons citée plus haut.

Lorsqu'il parlait du même sujet à des correspondants divers, Lamennais le faisait habituellement en termes identiques, comme s'il se fût copié lui-même. Cela venait en partie de ce qu'il avait ses phrases toutes faites dans la tête, avant de les coucher sur le papier. C'était, chez le grand écrivain, un procédé familier de composition.



## BORDEAUX.

(1836-1839).

Un an s'était écoulé depuis la lettre de Lamennais à Richard du 29 mars 1835. Celui-ci, dans l'intervalle, avait enfin dégagé sa parole et fait le voyage de La Chesnaie où il se trouvait en février 1836<sup>1)</sup>, comme nous l'apprenons d'une lettre de Féli à M<sup>re</sup> de Trémereuc, datée du 6 de ce mois. On y lit en effet :

1) L'un des anciens disciples de La Chesnaie, Godin, écrivait à son Maître à la date du 25 novembre 1835 : « ...Veuillez avoir la bonté de dire à M. Richard que j'ai appris la nouvelle de sa maladie et de son rétablissement avec une grande peine et un grand plaisir ». Ces lignes semblent prouver, que, dès cette époque, David Richard était près de son ami et que c'est durant sa villégiature en Bretagne qu'il fit cette maladie.

« Il passa à La Chesnaie, dit M. Campaux (loc. cit. p. 136) une partie de l'été et l'automne tout entier. Le temps s'y écoulait pour lui de la façon la plus attachante en promenades et en conversations pleines d'intérêt avec le maître, et en lectures sérieuses comme le *Diagme générateur du catholicisme* de l'abbé Garbet, les traités de philosophie de Malebranche et la *Somma* de S. Thomas d'Aquin qu'il lut toute entière en quelque mois, concurremment avec la *Divine comédie* de Dante, où il retrouvait presque toutes les solutions données par le grand théologien sur les questions les plus ardues ».



« Nous sommes quatre à la maison : le jeune Kertanguy qui ne m'a point quitté depuis sept à huit ans, un de ses petits-neveux dont il fait l'éducation <sup>1)</sup> et un de mes amis, médecin, avec lequel je revins de Paris l'an dernier <sup>2)</sup> ». Ce médecin, c'était Richard.

Celui-ci dut rentrer à Paris, au commencement d'avril <sup>3)</sup>, et recevait une première lettre de Lamennais le 18 avril <sup>4)</sup>, et huit jours après la suivante :

A. M. David Richard, rue du Regard, 6, à Paris.

Le 29 avril 1836, (rép. le 4 mai).

Je reçus hier, mon cher ami, une lettre de M<sup>me</sup> D. <sup>5)</sup> qui m'annonce qu'ayant été prise de douleurs très vives

1) Sans doute le petit David dont il est plus d'une fois question dans cette correspondance.

2) FORGUES, II, 460.

3) Dès le 13 en effet Boré mandait à son Maître : « C'est avec grand plaisir que j'ai revu M. Richard parce que j'ai pu savoir des nouvelles détaillées sur votre santé et sur vos occupations ». (*Lamennais intime*, p. 406).

4) Lettre publiée par M. Campaux, loc. cit., p. 154.

5) Il s'agit de M<sup>me</sup> de Vaux à qui Lamennais écrivait le 6 avril : «... Vous jugez bien que dès que vous n'êtes point effrayée de la pauvre hospitalité que je puis vous offrir, je serai très empressé de profiter des jours que vous voudrez bien m'accorder. Ce sera donc pour le mois de mai, si rien d'ici là ne dérange votre projet ».

Nouvelle lettre du 1<sup>er</sup> mai :

« Je suis extrêmement peiné d'apprendre votre nouvelle indisposition... Ne songez pas, quant au présent, au voyage de deux cents lieues que vous vouliez bien entreprendre pour me procurer le bonheur de passer quelques jours avec vous ».

Au fond Lamennais tenait peu à cette visite, à cause du qu'en dira-t-on.

pour lesquelles les médecins lui ordonnent le repos, son voyage à la Ch. sera au moins retardé. Si donc M. S. a toujours l'intention de venir animer pendant quelques jours ce solitaire coin du monde, je pense que le mois de mai serait le moment le plus favorable. La campagne commencera à être agréable dans quinze jours, et comme je suis complètement seul, nous causerons tout à l'aise.

J'ai peu de chose à vous mander d'ici. Nos mariages <sup>1)</sup> se sont faits le 21, et les deux familles paraissent très contentes. Elles sont venues me voir de Trémigon où elles retournèrent après avoir passé ici deux heures. Pour moi je passe presque tout mon temps avec les ouvriers. J'ai envie d'être hors de ces tracas, mais il faut bien finir ce que j'ai commencé. On a vidé le puits. Il ne contenait que les eaux pluviales, on n'y a pas trouvé trace de source. Je serai obligé de le faire recombler. Ainsi la dépense considérable que l'on a faite pour le creuser sera entièrement perdue.

Le pauvre Villéon <sup>2)</sup> va de mal en pis. La famille est très inquiète et a lieu de l'être. Je crains beaucoup qu'elle ne le perde et même prochainement. Il achever (sic) d'arranger sa Villemesent pour s'y fixer avec sa femme et ses enfants, ce qui était son plus vif désir. L'étrange chose que nos projets et que l'Écclésiaste avait raison : *omnia vanitas*.

1) Elie de Kertanguy, le fidèle compagnon du solitaire de La Chesnaie, et son frère aîné ont épousé le même jour (21 avril) les deux nièces de Lamennais, M<sup>lles</sup> Augustine et Marie Blaize, dont la famille habitait le château de Trémigon, dans la commune voisine de Combourg.

2) Célestin de la Villéon se remit de cette maladie comme nous l'apprend la lettre suivante, et survécut même à Lamennais. Dans l'*Hermine* (1906) la correspondance des deux cousins qui furent aussi deux amis, a été publiée par M. Roussel.

M. Marion et M. Louvel <sup>1)</sup> ont beaucoup regretté de ne vous avoir pas revu avant votre départ. Je serais heureux d'apprendre qu'il se présente pour vous et pour Didier un cours d'occupations utiles et selon votre goût.

N'est-il plus question du *Progrès* ? Je crois toujours au succès qu'aurait cette publication si l'on en faisait un journal qui fût pour l'industrie ce qu'est le *Droit* pour la classe de lecteurs auxquels il s'adresse. Mais il faudrait pour cela quelques personnes qui eussent des connaissances spéciales pratiques et solides dans les différentes branches du commerce.

L'hiver nous est revenu, si tant est qu'il nous ait quitté. Nous avons aujourd'hui un vrai temps de janvier, noir, âpre et froid. *Pazienza* ! Souvenirs affectueux à tous nos amis. Je vous embrasse de cœur ainsi que Didier.

F. M.

Nouvelle lettre quelques jours après :

La Chênaie, 9 mai 1836.

Votre lettre, mon cher ami, m'a trouvé encore tout souffrant d'une forte indisposition qui s'est terminée par une toux très fatigante. Je vous écris donc à peu près uniquement pour vous dire que diverses circonstances m'ont déterminé à avancer mon voyage à Paris, et qu'à moins d'empêchements imprévus je partirai vers la fin de ce mois ou au commencement de l'autre. Faites en

<sup>1)</sup> M. Marion était l'homme d'affaires des deux Lamennais. M. de la Villerabel a publié en 1886, sous le titre de *Confidences de Lamennais*, les lettres que lui adressa le grand écrivain. Elles sont particulièrement intéressantes.

M. Louvel de la Touche était le gendre de M. Marion.

sorte, je vous prie, que M<sup>me</sup> S. <sup>1)</sup> en soit prévenue, afin qu'elle ne prenne pas la peine de faire deux cents lieues sans nécessité.

Votre malade est dans le même état. La potion vermifuge n'a rien produit. Villéon est en convalescence.

Si les ciseaux ne sont pas achetés déjà, n'en faites point l'emplette : ils me seraient inutiles quant à présent.

M. Marion et M. Louvel qui vinrent me voir hier ont été fort sensibles à votre souvenir, et m'ont bien instamment recommandé de vous offrir les leurs. Je ne verrai Elie que dans quelques jours. Tout à vous de cœur.

La correspondance que nous publions subit ici une interruption de deux ans et plus. D. Richard avait quitté Paris, au printemps de 1836, pour remplir auprès du préfet de la Gironde, M. de Preissac, pair de France, les fonctions de chef de cabinet. Il resta à Bordeaux pendant près de trois ans. Entr'autres relations qu'il s'y fit, notons celles du futur évêque d'Alger, l'abbé Dupuch : des questions de charité avaient mis en présence ces deux hommes si bien faits pour se comprendre <sup>2)</sup>. Lamennais et Richard, durant ce laps de temps, ne furent pas sans s'écrire, et l'on peut conjecturer

1) Le 6 mai Boré mandait à son maître : « Richard que j'ai vu dernièrement m'a dit que M. Georges P. renonçait pour le moment à aller à la Chênaie ; des affaires l'appellent dans son pays. Mme de Vaux en a toujours le plus grand désir et vous la rendrez heureuse, si vous lui accordez cette permission. Elle n'attend que votre signal pour partir ». Le signal ne vint pas.

2) CAMPAUX, p. 269 et SPACH, p. 258.

que leur amitié ne subit ni éclipse, ni refroidissement.

Le 3 août 1838, Lamennais mandait à son beau-frère le lâche attentat dont le fils de celui-ci venait d'être victime :

Hier au soir, en sortant de chez M. Moullin, Ange fut attaqué par six hommes, à trente pas de la maison, au coin de la rue de Bagneux. Il reçut d'un de ces misérables une blessure au-dessous de l'épaule droite, à peu près à la hauteur de la clavicule. M. Richard et le premier chirurgien qu'on a pu trouver lui donnèrent les premiers soins.

A la fin de ce même mois, Lamennais recevait de son jeune ami la lettre suivante :

Bordeaux, le 30 août 1838.

Mon vénérable ami,

En partant pour une course en Hollande, Didier m'a écrit que l'*Omnium*<sup>1)</sup>, réputé mort momentanément, venait de faire une belle résurrection, et il m'a donné l'espérance que vous ne me trouveriez pas trop indiscret, si je vous priais de vouloir bien me mettre en règle pour les cinq actions que je dois à votre sollicitude toute paternelle. C'est presque avec un reproche intérieur que j'ose vous les adresser, et vous détourner de vos travaux pour songer à mes affaires. Mais puisque Didier

1) L'*Omnium* était une association de crédit général préconisée par Lamennais qui publia, dans le *Monde*, à ce sujet, en 1837, un article réédité plus tard (1839) avec d'autres, sous le titre de *Politique à l'usage du peuple* (II<sup>e</sup> vol., p. 175 et suiv.).



n'est plus à Paris, je ne saurais, en vérité, à qui recourir. J'ai confiance dans la bonté dont vous m'avez donné tant de preuves. Vous serez dans le cas, mon excellent ami, de faire pour moi quelques avances. Dès que vous aurez l'obligeance de m'en faire connaître le montant je m'empresserai de vous adresser la somme nécessaire.

J'ai appris avec indignation la brutalité dont vous avez été victime. Il faut être bien tourmenté par la peur pour croire que vous, adversaire si franc, si loyal, vous, possesseur d'une plume cent fois plus puissante que les canons et tous les appareils de guerre, vous iriez fondre des balles et lutter avec des armes inintelligentes. La visite domiciliaire qu'on a faite chez vous me paraît une des plus honteuses démarches de ce siècle <sup>1)</sup>. Il y a là-dessus un tel oubli de la dignité intellectuelle et un matérialisme si repoussant que j'en ai gémi pour notre temps.

Où en est, vénérable ami, votre grand travail philosophique? J'en ai beaucoup parlé à mes nouveaux amis de Bordeaux et nous l'attendons avec une grande **importance**. Les convictions s'en vont de toutes parts, et votre livre fera beaucoup de bien. Le catholicisme semble se raffermir extérieurement, mais de toutes parts j'aperçois des symptômes de son dépérissement moral. On ne croit plus guères à l'infailibilité papale et, à dire vrai, les nouvelles qu'on reçoit de Rome sont de nature à ôter tout

1) Voici en quels termes, dans une lettre à Marion du 10 août (1838), Lamennais parlait de cette visite domiciliaire : « Curiosité infâme, envie de me vexer, voilà, en deux mots, mon cher ami, l'histoire de ma perquisition. Quant aux complots, je ne crois qu'à un seul : celui du pouvoir contre lui-même. Il faudrait être bien fou pour en ourdir d'autres. Que seraient-ils près de celui-là? ». (*Confidences*, p. 163).

ce qui reste de prestige à cette grande et jadis si utile fiction religieuse . . .

Je ne sais quel miracle pourrait raffermir l'échafaudage extérieur du catholicisme actuel. Certes il ne se défend point lui-même ; il se livre lâchement à ceux qui l'attaquent et dans les jours d'irrévérence où nous vivons, il achève de se dépouiller de sa splendeur passée. Les grands dignitaires de l'Église sont sans direction et se conduisent chacun selon ses caprices ou ses lumières personnelles. *L'unité*, cette clé de voûte du catholicisme, n'est conservée qu'en apparence. On la proclame et elle n'est plus ; on l'offre dans les chaires comme un remède aux incertitudes du doute, et on ne sait pas, on ne peut pas prouver qu'elle se trouve quelque part <sup>1)</sup>.

Dans cette espèce de *saute qui peut* des croyances certaines lueurs commencent à poindre. J'ai été profondément frappé d'un sermon prêché à Bordeaux par un professeur fort éloquent de la faculté protestante de Montauban. Il passe pour l'homme le plus avancé et le plus vraiment chrétien de notre communion. On le dit méthodiste, mais son méthodisme n'est plus celui que j'ai connu à Genève, et se rapproche infiniment du catholicisme considéré dans ses dogmes, non dans son vêtement, dans

1) M. Richard ne devait pas tarder à reconnaître qu'il avait vu, ce jour-là, le catholicisme et la Papauté à travers le prisme calviniste de Genève, je veux dire à travers ses anciens préjugés. Pour Adolphe Monod (1802-1856) dont il va être question, Richard se déprit bien vite aussi de sa religion sans dogmes, ni pratiques, et son engouement fut aussi éphémère qu'il avait été vif. Son nom ne devait même plus reparaitre dans sa correspondance. Le protestantisme, pays natal de M. Richard pourtant, était une terre morne et glacée, une sorte d'*iceland* d'où son âme avait hâte de sortir pour une région plus chaude, mieux ensoleillée.

sa hiérarchie extérieure. M. *Adolphe Monod*, c'est le nom de ce pasteur, est plus âgé que moi, mais il étudiait à Genève dans le temps où j'y faisais aussi mes études, et nous nous y sommes connus. Aussi à son arrivée à Bordeaux, où il a passé 3 jours, avons-nous renoué ensemble. Il entend la Trinité comme vous, admet le salut par grâce, demande les œuvres comme preuve de la grâce, cite Fénelon comme s'il était son confrère à Montauban. Vos livres, surtout celui des *Affaires de Rome*, l'ont beaucoup frappé, et il vous admire avec un laisser-aller qui m'a ravi. Comme plusieurs autres pasteurs de ma connaissance, il croit à une révolution religieuse prochaine, et il semble ceindre ses reins pour cette grande bataille morale. — Je vous avoue, mon excellent ami, que le christianisme de M. Adolphe Monod me semble avoir de l'avenir, précisément parce qu'il est large, dégagé de pratiques inutiles, et qu'il puise courageusement et scrupuleusement à toutes les sources religieuses de la tradition humaine. Ce n'est plus là le protestantisme que vous avez si fort ébranlé dans votre *Essai sur l'indifférence*, c'est quelque chose qui me paraît devoir amener, sinon réaliser le christianisme de l'avenir, celui que nous rêvons.

Mais je m'aperçois que je me laisse entraîner au plaisir de m'entretenir avec vous, sans penser que je vous sacrifie. Adieu donc, aimez-moi toujours comme je vous aime.

Votre fils respectueux

David Richard.

Hôtel de la Préfecture.

Si vous voulez bien me répondre quelques lignes, n'oubliez pas de me donner des nouvelles de votre santé.

— Pour moi je suis bien. Ma vie est très remplie et mon entourage excellent. Nous sommes dans les luttes du Conseil général.

Amitiés à votre excellent neveu M. Blaize. Qu'est devenue la loterie des pistolets de combat ?

Lamennais répondit en effet peu de temps après <sup>1)</sup> à son jeune ami, lui donnant toutes les nouvelles qu'il désirait apprendre. La lettre que nous trouvons ensuite par ordre de date dans les documents qui nous ont été confiés par le petit-fils de D. Richard, est adressée à *Madame Théodosie Rivoire, à Saint-Pierre de Martinique*.

L'histoire de la rencontre providentielle de cette personne avec D. Richard dont, sept ans après, elle devait devenir la femme, a été trop bien racontée par M. Campaux <sup>2)</sup> pour que nous puissions mieux faire que de reproduire ici cette page intéressante. Ce n'est du reste pas un hors-d'œuvre et expliquera l'origine des relations de Lamennais avec Madame Rivoire.

« Un jour, — c'était dans l'automne de 1835, — lors d'une de ses visites à La Chesnaie, D. Richard voyageait dans la diligence de Rennes en compagnie d'autres voyageurs, et, en particulier, d'une jeune femme de l'extérieur à la fois le plus modeste

<sup>1)</sup> Le 4 septembre 1838. Lettre publiée par M. Campaux, loc. cit., p. 155.

<sup>2)</sup> Loc. cit., p. 273.

et le plus distingué. Tout à coup, pendant la route, un de ceux-ci est frappé d'une attaque de choléra qui, de Paris, s'était propagé dans la province. On voit d'ici la panique de toute la voiture. C'est à qui s'écartera du malheureux. Seuls D. Richard et la jeune femme s'empressent auprès de lui et lui donnent les soins qui le mettent en état d'atteindre un relais où il peut trouver des secours moins improvisés. Cependant la connaissance s'était faite entre le jeune docteur et la jeune femme au moyen de cette collaboration de charité. On imagine aisément l'intérêt qui s'y mêla pour l'un et pour l'autre. C'étaient deux natures qui venaient de se reconnaître. Les confidences s'échappèrent d'elles-mêmes. Richard apprend de M<sup>lle</sup> Rivoire, — c'était le nom de la jeune femme, — qu'elle va à Rouen rejoindre M<sup>me</sup> Javouhey <sup>1)</sup>, avec qui elle doit prochainement s'embarquer à Brest pour l'Amérique et la Guyane, où elle va à Cayenne, dans l'hôpital de la colonie de Mana, remplir une mission du gouvernement, mission qui n'était autre qu'un ministère de charité.

« Richard, de son côté, lui dit qu'il va voir sur

1) La sainte fondatrice de la congrégation de Saint-Joseph de Cluny. On sait que sa cause de béatification a été introduite.

Deux sœurs de Mme Rivoire étaient également entrées dans la même congrégation. L'une d'elle, Marie de la Croix, alla au Mexique avec l'armée française pour y soigner les blessés. L'autre, sœur Anatolie, fut supérieure de la maison de Chantilly. Les deux, on le verra plus loin, furent en relations avec Lamennais.



son invitation le solitaire de La Chesnaie qui voulait bien l'honorer de son amitié. Il faut se rappeler qu'à ce moment le nom de Lamennais retentissait partout, en politique comme en religion, et que tout ce qui n'était pas illettré suivait avec une attention palpitante les moindres démarches du fondateur de l'*Avenir*... il était encore pour tous le grand champion, admiré et vénéré, de l'Eglise catholique, et d'autant plus vénéré qu'il semblait persécuté.

« A cette confiance des rapports d'amitié qui unissaient son compagnon de route à l'illustre écrivain, et qui le rehaussaient singulièrement à ses yeux, M<sup>me</sup> Rivoire laisse entrevoir la satisfaction qu'elle aurait, ainsi que M<sup>me</sup> Javouhey, de se trouver en présence de l'illustre écrivain. Richard lui répond qu'il se charge de ménager l'entrevue. Là-dessus il prend congé de la jeune femme, arrive à La Chesnaie, raconte à Lamennais son aventure et le désir exprimé discrètement par M<sup>me</sup> Rivoire de lui présenter ses respects. Lamennais, qui n'était pas du tout l'homme farouche qu'on est porté à s'imaginer, autorise Richard à écrire à M<sup>me</sup> Rivoire que la solitude de La Chesnaie sera heureuse de la recevoir avec sa vénérable compagne et de leur donner à toutes deux l'hospitalité.

« En effet, à quelque temps de là, avertis de leur arrivée, Lamennais et Richard allaient au devant des deux visiteuses et les amenaient à La Chesnaie qui se mettait pour elles en fête pendant

la journée qu'elles y passèrent <sup>1)</sup>. Le lendemain, Richard les accompagnait jusqu'à Saint-Brieuc, d'où elles allaient retrouver le prochain port, afin de s'embarquer pour l'Amérique . . . ».

Nous retrouverons désormais le nom de M<sup>me</sup> Rivoire dans tout le reste de cette correspondance. Mais voici la lettre que lui adressa le grand écrivain, le 16 août 1839 :

Paris, 16 août 1839.

Vous voyez, Madame, par la date de cette lettre combien la vôtre a mis du temps à me parvenir. Elle a

1) Il y a ici une petite erreur : par suite de je ne sais quel empêchement la R. M. Javouhey ne put accompagner Madame Rivoire à La Chesnaie, comme nous l'apprend cette lettre de Lamennais qu'elle remettait à sa supérieure en la rejoignant à Saint-Brieuc :

« La Chesnaie, 17 septembre 1835.

« Mme R(ivoire) vous dira, Madame, combien j'ai regretté que les circonstances n'aient pas permis que j'aie eu l'honneur de vous voir. J'aurais été heureux de vous exprimer l'admiration que m'inspirent les œuvres de charité vraiment chrétiennes auxquelles votre vie entière a été consacrée avec un dévouement si infatigable. Que Dieu, Madame, vous bénisse et vous récompense pour tout le bien que vous faites aux hommes ! Vous rencontrerez des obstacles, des contradictions de toutes sortes : ne vous en effrayez point. La Providence ne les permettra que pour éprouver votre constance. La doctrine de Jésus est une doctrine d'amour, mais on ne sait point aimer, et c'est pourquoi on ne la comprend pas.

Recevez, Madame, avec l'expression de mes vœux, celle de ma sympathie la plus vive et de mon plus profond respect.

F. de la Mennais ».

Cité dans *La R. M. Javouhey fondatrice de la congrégation de S. Joseph de Cluny. Histoire de sa vie, des œuvres et missions de la congrégation*, par le R. P. Delaplace, de la congrégation du S. Esprit et du S. Cœur de Marie. Paris, Lecoffre, 1886. Tome second, p. 219.

heminé cependant plus vite encore que le tabac Macouba que vous avez eu l'extrême bonté de m'envoyer. Car celui-ci est encore entre les mains de la douane, qui ne paraît pas disposée à s'en dessaisir. Les gouvernements sont agréables et aimables en toutes choses, petites et grandes, et je ne sache rien de doux comme de vivre sous leur aile : *c'est proprement un charme*, comme disait Jean Lafontaine <sup>1)</sup>. Soyons donc charmés. Je l'ai été, Madame, d'apprendre que votre santé se raffermissait à la Martinique. Elle serait parfaite, s'il vous revenait seulement une faible partie du bien que vous faites aux autres. Les détails que Richard m'a donnés à ce sujet m'ont vivement touché. Hélas ! dans nos vieilles sociétés où l'esclavage est inconnu, sous la forme du moins où il existe aux colonies, les souffrances humaines ne sont pas moins grandes ; elles sont plus profondes encore, et quelque immense que soit la charité qui vous anime, je ne sais si elle ne serait pas effrayée presque jusqu'à en perdre l'espérance. La misère est extrême en ce moment, et l'hiver s'annonce de la manière la plus sinistre <sup>2)</sup>. Priez Dieu qu'il nous soit en aide, car pour les hommes il n'y faut pas compter. Il y a une malédiction sur la richesse ; quand elle vient l'âme s'en va.

Je lisais l'autre jour, je ne sais où, que le climat de la

1) *Fables*, liv. VII dédicace à Mme de Montespan.

2) On n'était qu'au mois d'août et déjà l'hiver s'annonçait en effet de la façon la plus sinistre. Lamennais écrivait, cinq jours plus tard, à son ami Marion, sur le même sujet. « Je crains que les pluies continuelles ne rendent la récolte difficile. Elle a manqué en beaucoup d'endroits. Ici le pain de 4 livres se vend 17 sous ; que sera-ce cet hiver ? » (Op. cit 201). Le sort de la classe ouvrière le préoccupait surtout, car chez lui, en attendant que « vint la richesse », l'âme restait,

Martinique était très malsain. Cela est-il vrai ? j'aime à croire que non et j'ai surtout besoin de le croire à cause de vous. Afin d'avoir une espèce d'asile en imagination, veuillez me dire aussi, si sur le penchant de quelque colline, au bord d'un bois, avec la mer en perspective, on vivrait sans trop de gêne dans une petite maison, avec une très petite fortune <sup>1)</sup>. Au temps où nous vivons c'est quelque chose que de pouvoir se réfugier quelque part, ne fut-ce qu'en esprit.

Agréez, Madame, avec l'expression de ma reconnaissance, celle de mes sentiments aussi respectueux que dévoués.

F. Lamennais.

La lettre suivante est adressée à M. Gonbert, aumônier du pensionnat royal de Saint-Pierre, Martinique, mis sans doute en relations avec le grand écrivain par M<sup>me</sup> Rivoire.

1) Ce n'était pas la première fois que Lamennais rêvait d'aller finir ses jours à l'étranger. Dès 1834, il y songeait. Le 4 janvier de cette année, il mandait au même Marion : « J'ai pris le parti de me retirer, si je le puis, en Orient... D'après les renseignements que m'a donnés M. de Lamartine (qui terminait son fastueux voyage de Syrie), c'est au pied du Liban, à Beyrouth, que je fixerai ma demeure. Le pays est magnifique ainsi que le climat, la population bonne et simple et la vie à très bas prix ». (Ibid. 97).

En réalité il ne quitta jamais la France. Il se fixa même à Paris. Mais pour donner une certaine satisfaction à son humeur inconstante, sinon voyageuse, il changea fort souvent de domicile, comme en témoigne la même correspondance qui renferme, à ce sujet, les détails les plus curieux. Ses séjours à la Chesnaie devinrent de plus en plus rares et de plus en plus abrégés. Il préférait désormais Trémigon.

Paris, 16 août 1839.

Je n'ai reçu que depuis très peu de jours, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et voilà pourquoi je n'y ai pas répondu plus tôt. Les paroles de sympathie et d'encouragement que vous m'adressez du fond de l'Atlantique m'ont été douces, et je vous en remercie. Il y a bien des tristesses dans le siècle où nous vivons, espèce de vallée obscure et profonde creusée entre deux mondes dont l'un s'évanouit et dont l'autre apparaît à peine comme une faible lueur dans l'horizon lointain. Mais l'astre montera, ayons confiance. Qu'importe le temps? Dix-huit siècles de christianisme ont été nécessaires pour amener l'humanité où elle est, et ce qui se prépare sur la terre est plus grand que tout ce qu'ont vu les âges antérieurs. L'avenir auquel la vieille société oppose une si vive résistance, ne sera pas un simple changement, mais une totale transformation. Rien ne subsistera de ce qui est, que l'impérissable racine des choses et de cette racine sortira une magnifique vérité, que travailleront à accomplir, avec la conscience du but où elles tendent, les générations successives. Il n'est rien maintenant qui n'ait pour effet de diviser les hommes, de les armer les uns contre les autres, de les pousser au fratricide : les organisations politiques, les croyances religieuses, le droit, le devoir mal conçus. Est-ce donc que cet état pouvait durer toujours? est-ce que dans les trésors de sa sagesse et de sa bonté Dieu n'avait aucun remède à ce désordre? à cette maladie effrayante? n'est-il pas écrit : *Sanabiles fecit nationes terræ?*<sup>1)</sup> Oui, elles sont guérissables, et elles guériront, lentement peut-être,

1) Sap., I, 14. (Orbis terrarum, porte le texte).



lentement pour nous qui passons si vite, mais certainement.

L'intelligence en se développant nous a ouvert des perspectives nouvelles, nous a montré des régions plus belles, plus heureuses, plus calmes, éclairées d'une plus douce lumière; l'amour nous y introduira. Je vis dans cette foi que rien ne saurait ébranler dans ma raison, ni dans mon cœur. Elle me console, m'anime; elle colore à mes yeux comme de teintes célestes la vie terne et blafarde dont nous portons le poids. Mes relations avec le peuple me font découvrir en lui, au milieu de bien des infirmités, des germes admirables de bien. Ce qui lui manque le plus, c'est une religion qui rassemble et fixe ses pensées flottantes. Il en sent le besoin, mais je ne sais quel instinct invincible pour lui le repousse de celle qu'il a quitté parce qu'elle-même s'est détachée de lui: *Deus providebit*<sup>1)</sup>.

Là où vous êtes, Monsieur, il y a comme partout des douleurs et des joies, des maux qu'on déplore stérilement et d'autres qu'on peut soulager. Je désire que Dieu accorde à votre zèle la seule récompense qui ait ici-bas quelque prix, celle qu'on éprouve en voyant germer quelques grains de la bonne semence qu'on a répandue dans le champ du Père de famille.

F. Lamennais.

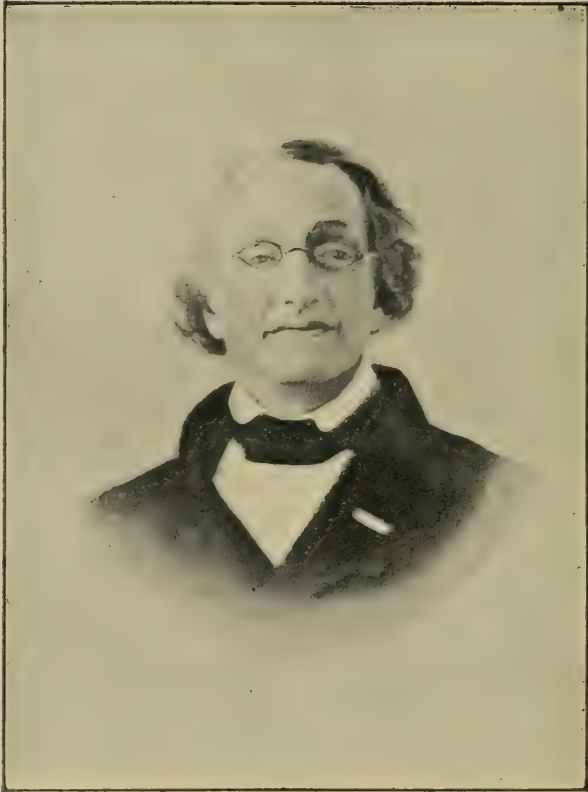
Comme l'on voit, Lamennais se plaisait à vaticiner. Il rêvait d'une république universelle, dont il croyait voir déjà l'aurore. Jusque-là, le christia-

1) Genèse, XXII, 8.

nisme était demeuré lettre morte ; l'avènement de la démocratie devait enfin donner à l'Évangile sa vraie signification ! Le pauvre prophète vécut assez pour voir la République de 1848 et la juger à l'œuvre. Qu'eût-il dit s'il avait connu la République actuelle, celle des Combes et des Clémenceau, lui l'apôtre de la liberté, de toutes les libertés ?







DAVID RICHARD

### III.

**STEFANSFELD.** (1843-1854).

---

Peu de temps après l'embarquement pour la Guyane de M<sup>me</sup> Rivoire, le D. Richard terminait ainsi la lettre qu'il lui écrivait le 23 décembre 1835 : « Tout le monde à La Chesnaie vous admire et parle de vous comme j'aime qu'on en parle, avec affection et vénération. Mon ami vous renouvelle tous ses vœux et ses plus vifs encouragements. Quand je réfléchis au bonheur que j'ai de connaître des âmes d'élite comme la sienne et la vôtre, je sens bien vivement qu'un grand devoir m'est imposé, celui de m'améliorer afin de ne point rester trop au-dessous de vous . . . Courage, ma bonne sœur, vous allez à une noble conquête digne de vous. Je vous y suivrai sans cesse. Entre vous et moi c'est à la vie et à la mort et au-delà. »

On devine sans peine, ajoute l'historien de D. Richard à qui nous avons emprunté cette citation <sup>1)</sup>, que l'intérêt qu'inspirait à l'ami de Lamen-

1) SPACH, p. 256.



nais la vaillante et religieuse missionnaire était d'une nature complexe, mais ce que personne n'aurait pu ni osé prévoir c'est que ce noble sentiment persisterait pendant des années, ou plutôt qu'il se fortifierait dans la séparation même, et l'emporterait, à jour et heure donnés, dans l'âme fidèle de Richard sur toute autre considération.

Cinq ans après, en effet, D. Richard qui avait accepté la difficile mission de réorganiser l'asile des aliénés de Stefansfeld en Alsace, écrivait à M<sup>me</sup> Rivoire pour lui offrir de partager avec lui sa nouvelle position « et de travailler, sous l'œil de Dieu, à la guérison physique, morale et religieuse des infortunées créatures, que la société jusqu'ici avait à peu près considérées comme retranchées à tout jamais de son sein » <sup>1)</sup>. Madame Rivoire, qui n'était pas définitivement agrégée à la congrégation des Sœurs de Cluny, accepta de devenir la femme de D. Richard, et le rejoignit en septembre 1841.

L'ami de Lamennais n'avait pas attendu ce moment pour faire part à son maître de sa résolution et en avait reçu, le 1<sup>er</sup> juin, une lettre de félicitations, datée de Sainte-Pélagie où il était alors emprisonné. Lamennais avait été condamné à un an de prison, le 28 décembre 1840, par la cour d'assises de Paris, pour son ouvrage *Le pays et le*

1) SPACH, p. 267.

*gouvernement.* <sup>1)</sup>)

Lamennais disait à Richard qu'il ne pouvait rien faire de plus sage ni un plus heureux choix. « Vous trouverez, ajoute-t-il, dans votre union avec une personne douée de qualités si rares, et dont les sentiments comme les goûts s'accordent si parfaitement avec les vôtres, toutes les conditions du seul vrai bonheur qu'on puisse espérer ici-bas ; et me voilà désormais tranquille sur votre avenir <sup>2)</sup> ».

Les nouveaux mariés ne manquèrent pas d'aller visiter le prisonnier <sup>3)</sup> ; puis partirent pour l'Alsace où ils allaient se dévouer de concert à l'œuvre

1) Voici en quels termes il dépeignait sa captivité dans une lettre à Marion du 25 novembre : « Pendant une année entière, je ne serai pas sorti une seule fois d'un trou de 5 pieds 8 pouces de hauteur, dont les ouvertures, masquées de barreaux épais, n'ont en tout que 10 pouces de jour ».

Le lendemain de son internement il mandait au baron de Vitrolles, au sujet de sa chambre :

« Ce qu'elle a de désagréable, c'est l'élévation des impôts armées de barreaux de fer. Cela lui donne l'air d'une cave ; mais j'y peux faire neuf pas dans la diagonale, et c'est beaucoup pour un pauvre homme confiné pour un an dans cette espèce de cage. On monte 105 marches pour venir chez moi, je ne compte pas les descendre pour aller dans une petite cour où je serais exposé à rencontrer les gens avec lesquels je ne me sens aucune envie d'établir des relations. Mon quartier est celui des banqueroutiers et autres gens de même espèce ». Correspondance Lamennais-Vitrolles publiée par M. Eugène Forgues. Paris, Charpentier 1886, lettre du 11 janvier 1841. (p. 321).

Rien d'étonnant qu'une incarcération relativement aussi longue ait influé sur la santé d'un homme quasi sexagénaire, et qui avait toujours été d'un tempérament débile.

2) Lettre publiée par Spach, p. 270 et par Campaux, p. 156.

3) Même lettre.

difficile qui leur était confiée, et où David Richard devait, par la nouveauté des méthodes qu'il eut l'intelligence d'employer, s'acquérir une réputation universelle <sup>1)</sup>).

Comme l'on pense bien il restait en relations épistolaires avec Lamennais qui lui écrivait le 27 octobre 1842 pour le féliciter de la naissance d'un fils <sup>2)</sup>), puis de nouveau au commencement de 1843, la lettre suivante :

Paris, 14 janvier 1843.

Je suis toujours heureux, mon cher ami, de recevoir de vos nouvelles, et plus heureux encore lorsqu'elles me donnent l'assurance que vous continuez d'être content de votre position, car votre bonheur en est un pour moi. Je vous aimerais mieux ici, je vous l'avoue ; mais peut-être y a-t-il de l'égoïsme en cela. En attendant ce que la Providence décidera là-dessus, vous faites du bien là où vous êtes et c'est le grand point. Elle vous a traité avec prédilection, en vous donnant une femme excellente et qui réunit une foule de capacités précieuses qu'il est très rare de rencontrer même isolément. Vous n'aviez à désirer après cela qu'un fils et il vous a été donné aussi. Que Dieu vous conserve tous ces biens ! c'est ce que je lui demande de tout mon cœur.

Pour moi ma santé n'est pas bonne. J'ai laissé mes forces en prison avec mon estomac, et voilà que depuis le commencement de l'année la poitrine s'est prise, mais

1) Cf. JANET, *Revue des Deux-Mondes*, avril 1857.

2) CAMPAUX, p. 157

« ceci, je l'espère, ne sera que passager. Au milieu de ces misères j'ai achevé un ouvrage qu'on imprime en ce moment. Vous le recevrez dès qu'il paraîtra, c'est-à-dire, je pense, vers le milieu du mois prochain. C'est une sorte de peinture de la société présente, par conséquent rien de fort agréable, ni de fort consolant. Il n'est pas probable qu'on me tracasse à ce sujet. En tout cas je ne m'en inquiète guères. Si on me laisse en repos j'essaierai de finir l'*Esquisse*, et déjà, ce matin même, j'ai préparé mon premier travail. Je me croirais très avancé, si j'étais débarrassé de la science. Ce n'est pas qu'elle offre, dans les généralités où je me tiendrai, des difficultés trop effrayantes. Mais je dois m'attendre à ce qu'on m'en crée d'autres à côté de celles-là. On n'examinera, on ne discutera point : on dénigrera. L'homme est ainsi fait ; et cependant il viendra vous dire que c'est le vrai qu'il aime et qu'il cherche. Il s'aime lui-même, se cherche lui-même, et se moque du reste. Intérêt de vanité, intérêt d'argent, c'est son histoire et l'histoire du monde. Si je vous avais près de moi, vous m'encourageriez et vos lumières en outre me seraient bien utiles. Je n'ai personne avec qui causer de ce volume où j'aurai à parler de tant de choses. Les deux autres tracassent moins mon imagination. J'y serai plus sur mon terrain. On ne demandera pas là de quoi je me mêle, j'ai des droits acquis, comme on dit à présent. Il me semble aussi que mon esprit serait plus à soi à la campagne et que ma santé s'y raffermirait. Mais l'état de mes affaires me fixe à la ville forcément. J'y suis cloué, rivé. Il me faudrait pour en sortir me faire ailleurs une demeure stable, c'est-à-dire renoncer à voir le peu de personnes dont le commerce répand quelque charme sur ma vie habituellement assez solitaire et très isolée par le fonds. Il est triste de vieillir

seul. Il le sera tous les jours davantage. Mais à quoi cela revient-il ? Le mieux serait de s'étourdir. Heureux ceux qui le peuvent.

Mon neveu vous remercie de votre souvenir. Il vous offre les siens qui partent bien du cœur. C'est toujours la même bonne et droite et généreuse nature que vous avez connue. Il cherche à s'ouvrir une carrière et ce n'est pas chose facile. Voilà près d'un an qu'il postule un emploi gratuit chez un négociant, afin de se former aux affaires ; il n'a pu encore l'obtenir.

Je vois Didier de temps en temps. Lui et sa femme se portent bien. Il poursuit son projet de journal et paraît conserver l'espoir de réussir<sup>1)</sup>. Il me semble que cela traîne beaucoup, et comme ce qui traîne manque le plus souvent, je ne suis pas sans crainte sur l'issue. J'aimerais qu'en attendant il s'occupât de quelque ouvrage qui lui fût une ressource au besoin. Il a comme vous le savez, présenté un drame aux Français : sera-t-il joué ? Les gens au fait de ce tripot paraissent en douter. Les avenues en sont gardées par quelques hommes qui se sont fait un monopole de ce théâtre : Scribe, Dumas, Victor Hugo et Casimir Delavigne, les trois premiers surtout. Somme toute, il est bien difficile de trouver quelque part un coin pour s'y caser. Je m'étonne toujours, en rentrant chez moi, de n'y point rencontrer quelqu'un qui me dise : que venez-vous faire ici ? Et qui me prie, plus ou moins poliment, de déguerpir. Ce ne sera pas agréable de ce temps-ci par cette pluie qui gonfle les ruisseaux, et ce

1) Didier, à cette époque, fondait le journal *L'Etat* qui ne devait avoir qu'une durée éphémère, comme on l'a dit précédemment.



vent qui abat les cheminées. Quel est votre climat de Stephansfeld ? Il doit être moins humide, mais plus froid que celui-ci. Voyez-vous, cher, ce qui m'en dégoûterait : ce sont vos pauvres administrés. Le spectacle de la folie m'inspire une tristesse et comme une sorte d'horreur que je ne puis surmonter. Heureusement pour ces malheureux, vous êtes plus fort contre cette impression. Pensez-vous qu'ils soient en réalité aussi misérables qu'ils nous le semblent ? Les plupart ne sentent pas leur état, mais n'en sont-ils pas plus à plaindre ?

Faites agréer, je vous prie, à M<sup>me</sup> Richard et mon respect et mon affectueux dévouement, avec l'expression des vœux si sincères et si vifs que je forme pour elle, pour vous et pour votre cher petit enfant.

Tout à vous de cœur et à jamais.

F. L.

Un assez long intervalle sépare cette lettre de la suivante qui en donnent les raisons. Richard y raconte divers détails intéressants sur son œuvre. Sa grande âme d'apôtre se laisse entrevoir dans ces confidences à son maître. Rompant avec un système aussi barbare qu'impuissant, c'était par la douceur, et en faisant appel à ce qui pouvait leur rester de raison et de bons sentiments, qu'il essayait de guérir les infortunés confiés à ses soins<sup>1)</sup>.

1) Cfr. l'article de M. Janet, que nous avons déjà cité. En voici un passage : « Le directeur M. D. R. qui semble doué d'une vocation particulière pour les délicates fonctions dont il est investi, y a réalisé pas à pas, avec une hardiesse prudente, toutes les amé-

Stephansfeld, 19 avril 1845.

Mon vénéré ami,

N'attribuez point, je vous en conjure, à un refroidissement d'affection le long silence que j'ai gardé à votre égard. Voyez-y plutôt un effet de la respectueuse réserve que m'inspirent notre triste éloignement, vos importants travaux et la facilité d'obtenir de vos chères nouvelles par nos amis Didier. Vous ne sauriez croire combien vous êtes présent au milieu de ma petite famille, et combien ma femme et mon fils répètent souvent votre nom vénéré. Presque tous les jours mon petit Auguste fait une halte devant votre portrait et répète ce que sa mère lui a appris : *M. de L. grand et courageux philosophe, chéri de papa et de maman*. C'est comme vous le voyez, de la biographie à l'usage d'un enfant de deux ans et demi, mais ce sont des impressions qui restent, et je ne doute pas qu'un jour cet enfant ne vous admire et ne vous aime autant que ses parents.

Didier vous aura dit tous les ennuis que j'ai éprouvés l'an dernier au sujet d'un comptable négligent dont j'ai dû provoquer la révocation. Je n'ai pas encore pu réparer tout le mal qu'il a fait à l'Asile, mais bientôt tout sera rentré dans l'ordre et alors je serai moins accablé de besogne et plus libre de reprendre mes études favorites. Tout est encore mystère dans l'aliénation mentale et l'on doit le plus souvent se borner à combattre des

liorations que l'expérience avait justifiées et il en a introduit quelques-unes que le succès a consacrées... »

« Sa conversation riche d'expérience, aussi remarquable par le sentiment que par la pensée, a singulièrement facilité l'enquête psychologique que nous avions désiré entreprendre sur la folie. »

symptômes au lieu de s'attaquer directement aux principes essentiels du mal. Je suis chaque jour plus frappé du grand nombre d'aliénés chez qui la volonté est presque complètement inerte, et qu'on ne peut faire agir que par une impulsion étrangère. Où chercher, où trouver la source de cette force primordiale qui leur manque ?

Ils n'ont pas la puissance de prier, et ils sentent à peine ce qui leur manque. On n'a d'autres ressources que de s'adresser à leur intelligence et à leurs affections, mais là encore on trouve un vide immense et l'on n'obtient que des manifestations stériles auxquelles manque le souffle de la spontanéité. En général les aliénations les plus difficiles à surmonter sont celles qui tiennent à un *défaut* dans les facultés fondamentales. Quand il y a *excès* on les ramène moins difficilement à l'harmonie. Les salles d'études que j'ai établies nous rendent de grands services, en empêchant les derniers vestiges d'attention de disparaître tout à fait, et en détournant le ~~coeur~~ des idées des monomaniaques toujours très nombreux.

Que j'aimerais à pouvoir parler avec vous, bien cher ami, de tous ces infortunés, et combien je regrette ces entretiens précieux dans lesquels vous me communiquiez toujours des lumières nouvelles et des vues profondes. Cette privation est mon plus grand chagrin dans mon isolement.

Du reste je continue à être satisfait de mon sort. La mission qui m'est confiée est assez intéressante pour m'absorber tout entier, et je trouve dans mon excellente femme une consolation toujours prête pour mes jours de tristesse et d'ennui. Madame Richard aime la solitude et n'aspire pas à une autre position que la nôtre. C'est là pour moi un grand repos d'esprit.

J'ai su par Madame Didier, que vous vous occupez d'un travail sur les Evangiles<sup>1)</sup>, et je m'en suis réjoui. Vous jetterez certainement de grandes lumières sur ce code du christianisme dont on a fait de si pitoyables applications. Après votre beau livre des *Armschagpands et Darvands* que j'ai lu avec un intérêt infini et dont je vous renouvelle tous mes remerciements, il sera bien, il sera salulaire que vous montriez quelle société nouvelle on organiserait en pratiquant fidèlement l'Evangile.

Adieu, mon vénérable ami, gardez-moi, je vous prie, une place dans votre cœur, et croyez aux sentiments de tendre respect et d'affectueux dévouement que ma femme et moi nous vous porterons toujours.

David Richard.

P. S. M<sup>lle</sup> Julie Michel à laquelle vous portez intérêt est sensiblement mieux, mais ne peut être encore considérée comme guérie complètement. Il y a chez elle une lutte dont elle n'est pas encore sortie victorieuse. Tantôt elle est découragée jusqu'au désespoir, tantôt elle monte

1) L'ouvrage dont parle ici Richard parut en 1846, chez Pa-guerre, sous ce titre : *Les Evangiles, traduction nouvelle avec des notes et des réflexions à la fin de chaque chapitre.*

L'idée maîtresse de ce livre, celle que l'auteur ne se lasse pas d'inculquer, c'est que le Christ n'a émis qu'un précepte, celui de s'aimer les uns les autres. Tous les autres dogmes sont d'invention postérieure. A l'en croire, Dieu, par le Messie, aurait tenu à l'homme à peu près ce langage : « Tu peux croire ce qu'il te plaît, admettre à ton gré ou rejeter mon existence, pourvu que tu aimes ton semblable ».

Il y a cependant, au milieu de ces réflexions impies et démagogiques, des pensées fort belles qui méritaient d'être triées et réunies à part. C'est ce que j'ai cru devoir faire dans une récente publication, consacrée à Lamennais moraliste. (Paris, Téqui, 1909).

A. R.

son amour-propre jusqu'à l'orgueil. Espérons qu'un équilibre normal s'établira entre ces extrêmes. Ma femme et moi faisons ce que nous pouvons pour répondre à la confiance des amis qui nous l'ont confiée.

Lamennais ne tardait pas à répondre à D. Richard.

Paris, le 6 mai 1845.

Quoique j'ai souvent, mon cher ami, de vos nouvelles par Didier, je suis heureux d'en avoir reçu directement, et je serais plus heureux encore, si vous veniez nous en donner vous-même. Est-ce que vous ne ferez pas enfin ce voyage, qui ne vous détournerait pas, après tout, pour longtemps de vos occupations habituelles? Quelque dédommagement que vous trouviez à ce qu'elles ont de pénible, par le sentiment du bien fait et du devoir rempli, un peu de relâche et de distraction ne serait pourtant pas de trop et vous devez en avoir besoin.

Ce que vous auriez à me dire des résultats de votre expérience et de vos réflexions m'intéresserait singulièrement. La maladie que vous avez constamment sous les yeux sera longtemps encore, je crois, un profond et triste mystère. Elle paraît se multiplier d'une manière effrayante. Six personnes, dit-on, ont été arrêtées le même jour, subitement atteintes d'aliénation, dans les rues de Paris. Je l'ai vue, après des intermittences, parvenir tout à coup à son dernier terme chez cette pauvre Julia Michel que je vous recommanderais bien instamment si ce n'était chose tout à fait superflue. Si elle peut guérir quelque part, c'est certainement près de vous et de Madame Richard, à qui je vous prie d'offrir mes plus affectueux et mes plus respectueux souvenirs. Embrassez pour moi votre petit enfant que peut-être ne verrai-je jamais, car



je sens que mes forces s'en vont vite. Il y a deux mois que je ne suis sorti. La grippe d'abord m'a retenu pendant cinq semaines chez moi. Elle avait été précédée d'une longue syncope déterminée par des douleurs aiguës, et a été suivie d'une espèce de foulure qui m'empêche encore de marcher. Misère, vie humaine.

J'ai fini le volume où je traite des sciences. Il est entre les mains de J. Reynaud qui le trouve, me dit-il, très exact et très clair et qui paraît frappé du travail qu'il suppose. Je le remettrai ensuite à M. Arago <sup>1)</sup>, et s'il me le rend à temps, il pourra paraître vers la fin de l'année. Je compte sur à peu près une centaine de lecteurs, parmi lesquels je serai fort heureux s'il s'en trouve trois ou quatre qui comprennent véritablement.

Ma traduction des Evangiles, avec des notes et des réflexions, me prendra plus de temps que je n'avais pensé, à cause de mon affaiblissement graduel. Je voudrais, à l'aide de cette sainte et magnifique parole, établir, dans les cœurs surtout, la notion du vrai christianisme, sans controverse et sans dogmatisme. J'aurai bien des gens contre moi, mais il y en a aussi qui seront pour, et j'ai foi en l'avenir. Les hommes passent, le temps les emporte avec leurs passions, leurs opinions, leurs

1) François Arago (1786-1853) l'illustre astronome, était très lié avec Lamennais, en dépit de leur diversité de génie. Son travail de révision n'avancait guère au gré de Lamennais, comme on le verra ci-après.

L'autre ami de Lamennais était Jean Reynaud (1806-1863), connu surtout par son livre *Terre et ciel*, publié en 1854, plein d'idées paradoxales. En 1840, il avait donné à l'*Encyclopédie nouvelle* son Discours sur la condition physique de la terre. Il fut quelque temps saint-simonien.

préjugés de toute sorte : *Veritas autem Domini manet in æternum.*

Adieu, cher bon ami ; tout à vous de cœur.

F. L.

La lettre qu'on vient de lire semble un écho de celle que Lamennais écrivait, le 9 mars précédent, à son ami Marion. Il y mandait : « J'ai beaucoup souffert de la tête et de l'estomac depuis six semaines. Il s'ensuivit il y a huit jours, au milieu de la nuit, une *longue syncope*. Heureusement j'eus le temps de réveiller quelqu'un. Cet accident qui n'est pas, comme vous le savez, nouveau pour moi, n'a point de conséquences graves, mais il m'oblige de me tenir autant que possible sur mes gardes...

« Je viens d'achever le quatrième volume de ma Philosophie. J'y traite des *sciences*, c'est fort ennuyeux, je ne sais pas encore quand il paraîtra, parce que Arago et un autre de mes amis veulent le lire avant que je le publie. Il me reste deux volumes à faire pour achever l'*Esquisse*. Mais avant de les commencer, je veux finir un travail moins long, et en train déjà, lequel me prendra quatre ou cinq mois, c'est-à-dire à peu près l'été » <sup>1)</sup>. Ce travail moins long, c'était, on l'a vu, la traduction des Evangiles.

Le 13 juillet nouvelle lettre de David Richard à Lamennais :

1) Confidences, p. 303, 304.

J'ai reçu avec un vrai bonheur la lettre que vous avez bien voulu m'écrire le 6 mai dernier, et qui me donne de si intéressants détails sur votre santé et vos travaux. Certes, j'avais un grand désir d'aller vous embrasser, mon vénérable ami, et ce voyage me ferait du bien sous tous les rapports; mais je ne suis pas assez riche pour me permettre une pareille jouissance. C'est là un de ces motifs très puissants et qu'on ne peut pas cependant dire à tout le monde. Ce n'est pas précisément l'augmentation de ma famille qui me met dans le gêne, car ma femme administre parfaitement son ménage et avec mon seul traitement nous serons riches plus tard, mais ce sont mes vieilles dettes que j'ai à cœur de liquider complètement. J'y travaille depuis 5 ans, et je suis bien près de toucher au port. Alors je serai infiniment plus libre à tous égards, et certes je ferai le voyage de Paris pour vous voir, et vous renouveler les témoignages de mon tendre respect.

Mad(ame) Didier m'a écrit ces jours-ci pour m'annoncer la mort de son grand-père et le changement que cet évènement va apporter dans sa position. Après avoir touché cet objet en quelques lignes, elle s'étend beaucoup sur votre santé et sur une douleur à la jambe qui vous ferait beaucoup souffrir et vous empêcherait de faire la moindre promenade. Elle ne sait pas me dire si c'est un rhumatisme ou une affection nerveuse, de sorte que je suis très inquiet et viens vous prier de me rassurer<sup>1)</sup>.

1) Lamennais écrivait à Marion, de Paris, le 10 juin 1845 : « Je suis toujours entrepris, non seulement de la jambe mais de tout le côté gauche depuis la hanche. Cela me gêne beaucoup, et je ne vois guère d'espérance de guérison; aussi laissé-je aller les choses comme elles veulent et peuvent, sans m'en occuper autrement. Le mal et le traitement, ce serait deux maux; je me contente d'un seul ». (Confidences, p. 305.)

Je vous plains de toute mon âme de ne pouvoir sortir de chez vous. Avec un tempérament nerveux comme le vôtre, l'exercice et le grand air vous sont aussi nécessaires que le boire et le manger. Pourquoi ne suis-je pas du moins auprès de vous ? J'essaierais de vous distraire un peu de vos tristes préoccupations, en amenant quelques-unes de ces bonnes conversations dont vous faites d'ordinaire tous les frais, mais où cependant l'interlocuteur a aussi sa petite utilité.

Je ne sais si Mad. Didier s'est acquittée auprès de vous, mon digne ami, de la commission que je lui ai donnée de vous annoncer l'heureuse délivrance de Madame Richard qui m'a donné un second fils pour ma fête, la veille de la S.-Jean. Impossible de vous exprimer la joie de cette pauvre mère. Elle s'attendait à de longues et affreuses souffrances, comme l'an dernier de triste mémoire, et grâce au ciel l'accouchement a été court et aussi heureux que possible. Ce sont les enfants de M. Jordan Geoffroy qui sont le parrain et la marraine du nouveau-né. En leur absence, M<sup>lle</sup> Julie l'a tenu devant (sic) les fonts, ce qui a fait à cette intéressante personne un très grand plaisir. Nous avons cru pendant quelques jours que ce nouvel intérêt d'affection (sic) opérait comme une révolution dans son état, mais son rôle nouveau n'a pas persisté au même degré, malgré tous mes efforts pour l'entretenir. L'indifférence se montre déjà. M<sup>lle</sup> Julie revient parfois à l'idée de la fin prochaine du monde, et à ce Messianisme qu'elle a puisé, je crois, dans les conversations de Mickiewicz. Ce n'est point à moi, ni à ma femme qu'elle en a parlé, mais à une jeune dame, sa voisine, qu'elle a presque convertie à sa conviction. Que faire quand on s'appuie sur la foi individuelle et qu'on refuse d'accepter les raisonnements logiques ? J'use alors autant

que je puis du grand principe de l'assentiment universel, et j'oppose la foi générale à la foi particulière.

J'ai eu dernièrement un plaisir très vif, celui de causer de vous quelques heures avec Liszt qui est venu donner des concerts à Strasbourg. Nous nous sommes rappelés les bonnes journées que nous avons passées jadis ensemble, sous votre toit hospitalier de la Chênaie. Liszt parle de vous avec une grande vénération. Il a mit en musique et exécuté devant moi votre poésie en prose des *Forgerons* <sup>1)</sup>. L'accord entre les paroles et la musique

1) Voici ce fameux chant des *Forgerons*. Le lecteur, s'il n'a pas à sa disposition : *Une voix de prison*, ce pastiche des *Paroles d'un Croyant*, ne sera peut-être pas fâché de le trouver ici :

« Le fer est dur, le fer est dur, frappons, frappons.

Le soleil s'est levé si beau ! il inondait de sa splendeur les monts, les plaines, les bois, les lacs ; mais non pour nous, serfs de la faim. Le fer est dur, etc.

Au dehors une fraîche brise caresse les fleurs, courbe les joncs sur le bord des eaux ; ici notre poitrine haletante aspire un air embrasé. Le fer est dur, etc.

Heureux qui voit le soleil ! Heureux qui sent passer sur son front la fraîche brise. Le fer est dur, etc.

Mon vieux père, épuisé par les ans et le labeur, attend dans sa pauvre cabane le pain que lui gagneront mes bras. Le fer est dur, etc.

Mes petits enfants et leur mère se disent : Qu'il tarde longtemps ! Quand il reviendra nous mangerons. Le fer est dur, etc.

Couverts de haillons, presque nus, qui les vêtira cet hiver ? Où trouveront-ils un refuge, lorsque la pluie glacée tombera, lorsque sifflera le vent du nord ? Le fer est dur, etc.

Celui qui me vend pour quelques jours le seul asile qu'ils aient en ce monde, me dit hier : Le terme est échu, paye ou va-t-en. Le fer est dur, etc.

Oh ! que la vie est rude ! Mais l'amour l'adoucit ! que ses maux sont nombreux. Mais le courage les dompte. Le fer est dur, etc.

Courage donc, mes frères, ne cédon pas : luttons en hommes ; Dieu sera pour nous, il nous regarde d'en haut. Leur fer est dur, etc.

La peine aujourd'hui, demain le repos ! à nos fils un avenir meilleur : Le fer est dur, le fer est dur : frappons, frappons. »



est parfait, et l'effet général est admirable. Liszt m'a dit que vous lui aviez fait espérer quelques autres morceaux dans le même genre, mais qu'il ne vous en parlait point par réserve, quel que fût son désir à cet égard. Je crois, bien cher ami, que vous ne sauriez trouver un plus digne traducteur musical, et je joins ma prière à celle de Liszt pour que vous lui confiez quelque'une de vos productions inédites qu'il sent si bien. Nous avons conféré longtemps de votre philosophie dont la fin est impatiemment attendue. Il croit que vous feriez bien d'imprimer à part le volume qui concerne les divers arts. Tous les artistes voudraient avoir ce livre, tandis que la plupart sont un peu effarouchés par la métaphysique inévitable de votre premier volume. Je sou mets cette idée à votre examen, mais je crois que vous ne consentirez pas à dépecer votre œuvre avant même qu'elle soit terminée. Je vous félicite de l'achèvement du volume où vous traitez des sciences, et j'en suis heureux pour moi-même et pour tous les amis de la vérité. La partie qui vous reste à terminer est relative à la société. Je crois que c'est celle que vous traiterez avec plus de facilité, mais non pas avec le plus de plaisir. Au reste, j'ai tort peut-être, il y a toujours du plaisir à semer ce qu'on croit le vrai, dût-on ne jamais voir soi-même la moisson.

J'oubliais de vous dire que Liszt qui est présentement à Zurich reviendra à Strasbourg vers le 20; il y donnera peut-être un concert au profit des pauvres. Les aliénés indigents ne seraient point oubliés. Ensuite il se rendra à Bonn, pour l'inauguration de la statue de Beethoven. Quelle vie merveilleuse que celle des artistes arrivés à ce point de talent et doués d'un tel génie!

Si vous pouvez me donner promptement de vos chères nouvelles, vous ferez un très grand plaisir à ma femme

qui vous a voué la plus tendre vénération et à moi-même  
qui suis à toujours

Votre respectueux ami

David Richard.

Nous avons reçu de pénibles nouvelles au sujet de ma belle-sœur, supérieure à Senlis, et qui a eu dans le temps l'honneur de vous aller voir. Il paraît qu'elle se meurt lentement d'une phthisie pulmonaire. Ma femme en est si affligée que cela nuit quelque peu à ses fonctions de nourrice que du reste elle remplit à merveille.

Le second fils <sup>1)</sup> de David Richard, dont il sera question encore dans la réponse de Lamennais qu'on va lire, Albert, est le père de celui à qui nous devons communication des lettres du grand philosophe <sup>2)</sup>.

Paris, 17 juillet 1845.

J'avais en effet appris par Didier, mon cher ami, l'heureux accouchement de M<sup>me</sup> Richard, à qui je vous prie

1) Le premier, Auguste, mourut prématurément comme aussi son plus jeune frère. Il était commissaire de la marine, et ne laissa point de postérité de son mariage avec M<sup>lle</sup> Brunet, d'une ancienne et honorable famille de la Réunion, sœur du député actuel de cette île au parlement français.

2) J'étais trop intimement lié avec Albert Richard pour qu'il me soit permis de m'arrêter ici sur son éloge. Je rappellerai seulement qu'il devait mourir à 30 ans, professeur agrégé de philosophie au lycée d'Amiens et qu'à ses funérailles un inspecteur général de l'université déclara que sa mort « était une perte pour l'enseignement public ». (Cfr. *l'Histoire du Collège libre de Colmar*, p. 60.)

Pendant la guerre de 1870, réfugié à Fribourg avec son beau-père M. Campaux, professeur à la faculté des lettres de Strasbourg, Albert Richard y donna quelques conférences et publia quelques articles dans la *Revue de la Suisse catholique*, notamment une remarquable étude sur *Les sources du despotisme*. (A. I.)

d'offrir mes bien affectueuses félicitations. Je prends également part au chagrin que lui cause la maladie de M<sup>me</sup> sa sœur. Espérons jusqu'au bout qu'elle n'aura pas la triste issue que la nature du mal fait craindre. Quant à cette pauvre Julia, j'ai bien peur qu'elle ne se rétablira jamais parfaitement, et qu'elle ne soit, sous ce rapport, moins heureuse que M<sup>me</sup> Mickiewicz, très réellement guérie, et cela en un instant, par l'homme qui a tourné la tête à son mari, lequel, à son tour, tourne nombre d'autres. Cela fait guère d'honneur à notre chétive espèce; mais que voulez-vous? nous n'y pouvons rien et chacun a sa part dans la faiblesse commune. *Optimus est ille qui minimis urgetur.* (Horace).

Je ne demanderais pas mieux que de donner quelques frères encore à mes *Forgerons* : mais je n'y ai pas l'esprit disposé en ce moment. L'hiver m'a bien veilli; le travail m'est pénible, ce qui tient en partie à l'état de l'estomac. Ce sera beaucoup si je parviens à finir cette année mes *Evangelies*, quoique plus de la moitié de l'ouvrage soit faite. Aurai-je assez de force après pour continuer l'*Esquisse* et pour l'achever? Je l'ignore entièrement. Le volume sur les sciences est toujours entre les mains d'Arago, qui probablement ne l'a pas ouvert et tout aussi probablement ne l'ouvrira jamais. L'embarras est de le redemander et pourtant il m'importe de plusieurs manières qu'il paraisse.

J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de M<sup>me</sup> Didier. Elle est, comme vous le savez, avec Didier près de sa grand'mère, laquelle n'est plus qu'un estomac. Mais à côté d'elle il y a de mauvaises têtes et de mauvais cœurs, de sorte que cette vie de famille ressemble beaucoup à une vie d'enfer. Je ne sache rien qui divise autant les hommes que l'argent : sitôt qu'on touche à cette corde,

toutes les autres se taisent ou se mettent à vibrer de la façon la plus discordante. Il y aurait cependant, et au-delà, de quoi contenter beaucoup de gens sages dans ce que laisse à ses héritiers l'honorable M. Gendarme. On parle d'une douzaine de millions accumulés à l'aide d'une avarice sordide, au profit d'une progéniture dont le défunt ne se souciait pas le moins du monde. Aussi le lui rendait-on bien. Le beau côté de l'affaire, c'est le changement qu'elle va apporter à la situation de Didier et de sa femme, et dont je me réjouis bien vivement.

Je m'en réjouirais encore plus, si cela facilitait votre voyage à Paris. Peut-être le quitterai-je, soit cette année, soit l'autre pour me retirer à la campagne. J'y songe très sérieusement. La vie qu'il faut mener ici me fatigue. Malgré les précautions qu'on peut prendre on est accablé d'importuns. Puis toujours les quatre murs d'une chambre, jamais le grand air, jamais de silence ni de verdure, rien qui repose avant le dernier repos. Je suis las de cette glèbe du corps et de l'esprit <sup>1)</sup>.

1) Lamennais songeait toujours, on le voit, à quitter Paris pour le grand air, la ville pour la campagne. Le 20 novembre 1844, il écrivait au baron de Vitrolles (Op. cit. p. 417) en faisant allusion au départ de M<sup>me</sup> Clément et de son fils pour l'Algérie : « Si j'étais jeune, ces sortes d'aventures me tenteraient, mais seulement par le côté que prête à l'imagination une nature nouvelle et puissante : la montagne, le désert, la vie sous la tente, les chaudes nuits sous un ciel constellé. Et se dire tout cela dans la rue de Tronchet ! »

Et La Chênaie, que n'y retournait-il, puisque son frère la tenait toujours à sa disposition ? Il s'en expliquait à Marion dans la lettre ci-dessous : « Je vous remercie des détails que vous me donnez sur La Chênaie, quoique je détourne ma pensée de ce lieu dont le nom me rappelle tant de souvenirs et de tant de sortes ».

Tout lui eût, en effet, rappelé ses croyances d'hier, et son actuelle apostasie. Il essayait de donner le change en poursuivant

Pour ce qui est de ma douleur de jambe, elle m'a quitté dans les grandes chaleurs. Peut-être reviendra-t-elle et je m'y attends, car ces sortes d'indispositions sont tenaces, à mon âge surtout. Les médecins n'ont su que me dire. Est-ce nerveux ? est-ce rhumatisme ? est-ce une foulure, l'effet de muscles tirillés ? Ils n'en savent rien du tout. Vous les reconnaîtrez bien là. Cependant le fait reste, ou restait, et ce fait c'était que je ne pouvais marcher. Je ne sens plus qu'un peu de faiblesse dans le côté gauche, et de fois à autres quelques douleurs vagues et très fugitives.

Adieu, mon cher ami, vous savez avec quelle tendresse je vous suis dévoué.

F. Lamennais.

Si vous voyez Listz, veuillez lui dire mille choses affectueuses de ma part.

Dans une lettre à Marion (op. cit. p. 306) datée du 16 août suivant, Lamennais revient sur plusieurs détails de la lettre qu'on vient de lire : « J'ai retrouvé l'usage de ma jambe, malgré quelques douleurs intermittentes et vagues qui passent, je ne sais comment, d'un côté à l'autre, sorte de variété dont je me passerais bien, mais on ne m'a pas demandé mon avis . . . »

« Il est vrai que je traduits les *Evangelies*, tout en m'apercevant qu'ils ne sauraient être traduits.

« J'ai pour maxime de regarder toujours en avant. Le passé est triste comme la réalité, l'avenir est beau comme l'espérance, ou, si vous le voulez, comme l'illusion. La différence, s'il y en a, n'est pas grande ».



Cela ne m'empêche pas toutefois de continuer le moins mal que je peux, parce qu'il me faut un texte quelconque de cet admirable livre, pour y joindre des réflexions qui sont le principal but que je me suis proposé . . . .

« Le quatrième volume de ma *Philosophie* est, depuis plusieurs mois, entre les mains d'Arago. Il l'a trouvé, quant aux faits, parfaitement exact, et c'est pour moi le point principal. Nous devons prendre une demi-journée pour causer ensemble de certaines vues théoriques sur lesquelles il a des observations à me communiquer. Il s'agit de la lumière qui n'est pas la chose la plus claire du monde ».

La lettre suivante, encore de Lamennais, roule sur un triste épisode de la vie de Ch. D., l'ami commun de nos deux correspondants, d'ordre trop intime pour s'y arrêter. Lamennais revient sur ce pénible sujet dans la lettre qu'il écrivait à Richard un mois après. Voici ces deux lettres :

Paris, le 22 février 1847.

Vous avez, mon cher ami, écrit à D. une lettre qui l'a vivement affecté. Dans la droiture et la candeur d'une âme qui ne soupçonne point le mensonge, vous aurez cru à ce qu'on vous disait pour vous tromper et s'autoriser de ce que vous pourriez répondre. J'ai connu cette affaire depuis son commencement presque, et j'ai pu en suivre jour par jour le triste développement. D. n'a rien à se reprocher, il est simplement la victime de la corruption d'autrui. Des deux personnes qui l'ont jeté

dans la position cruelle où il se trouve maintenant, l'une est une femme sans cœur et sans tête à qui la fortune a tourné l'esprit, l'autre un monstre d'ingratitude et de perversité qui exerce sur elle une fascination de reptile sans l'ombre de passion, sans autre but que celui d'un intérêt ignoble, et il n'en était pas à son apprentissage sur ce point. Je vous parle selon ma conscience et avec une parfaite certitude des faits. Il n'y a pas deux jugements parmi les tiers choisis pour confidents par celle même qui voudrait, au besoin, se créer quelqu'appui dans l'opinion. Elle est, certes, bien à plaindre, car elle se perd à tout jamais et je ne vois que des abîmes devant elle. Mais l'aveuglement paraît complet, et j'y remarque l'effet d'anciennes liaisons, d'un milieu funeste habité trop longtemps. On veut aussi faire son roman, goûter du scandale, s'affranchir enfin, et on s'attache à cette idée avec l'obstination d'une âme sèche, d'une raison perdue et d'une vanité sotte et folle. Au milieu de tout cela, D. a besoin d'être soutenu et consolé par ses amis. Vous êtes celui de tous qui peut le plus pour cela. Qu'il vous trouve donc en cette occasion tel que vous fûtes toujours, tel que jamais vous ne cesserez d'être au fond du cœur pour lui.

Veillez présenter mes respectueux hommages à Madame Richard. Il serait superflu de vous assurer de nouveau de ma vieille affection et de mon dévouement.

F. Lamennais.

Paris, 20 mars 1847.

1, avenue Biron, Champs-Élysées.

Je vois, mon cher ami, que vous avez eu dans ces derniers temps, votre large part de chagrin et d'inquiétude : c'est le fond de la vie pour tout le monde, d'où je con-

clus qu'heureux est celui qui approche de la fin. On ne saurait être, plus las que (je) ne suis de cette terre, qu'au reste je n'ai jamais aimée. Leroux me prêcherait longtemps avant de me donner l'envie d'y revenir <sup>1)</sup>.

Je n'ai lu aucune de vos lettres à D.; il m'a seulement dit ce que je vous ai mandé. Je conviens que son caractère a des inconvénients; mais ces inconvénients, sauf quelques nuages dissipés bientôt, on les a supportées pendant huit années, et l'on paraissait même, à tout prendre, fort heureux. Tout a changé au moment où la succession du grand-père a fait à chacun, en ce qui touche la fortune, une position inverse de ce qu'elle était précédemment. Un misérable habitué à vivre de ce genre d'exploitation, a saisi ce moment pour s'emparer d'une tête faible et pousser aux derniers excès du scandale et de l'ingratitude une femme sans principe et sans cœur. Personne ne peut rien sur elle; son état ressemble à de l'aliénation. Elle avait désiré, pour tâcher, je crois, de se ménager quelque appui dans l'opinion, que quelques personnes, (notamment Béranger) s'entremissent dans son affaire. Toutes y ont perdu leur temps et leurs peines, et, sur ce qu'ils ont vu d'elle, ont fini par se retirer avec dégoût. Il faudra pourtant bien qu'on arrive à un dénouement. Que sera-t-il? Toujours triste. Il aurait été, il y a quelques mois, beaucoup plus facile. Maintenant la situation de D. se complique de devoirs stricts envers des tiers. Cela demanderait de trop longs détails qu'une lettre ne comporte pas. Les malheurs se sont enchaînés aux malheurs pour notre pauvre ami.

Béranger n'a été mon voisin que pendant deux mois.

1) Ce premier paragraphe seul se trouve dans Campaux, loc. cit, p. 140.

Avant l'hiver dernier, il est retourné à Passy où je ne puis l'aller voir d'ici. Je ne vois guère non plus Reynaud, et quasi pas, car je ne sors point et n'en travaille pas davantage. Tout mon temps est pris par le tiers, par le quart, par mille choses de détail qui ressemblent à des devoirs et me laissent à peine, non pas de suite encore, trois heures par semaine dont je puisse disposer. Cependant je voudrais finir l'*Esquisse* s'il était possible. Ce n'est pas que le public m'y encourage beaucoup. Les frais d'impression du 4<sup>e</sup> volume ne sont pas encore couverts et ne le seront peut-être jamais. Le silence des journaux en est en partie la cause. Béranger, quoi qu'il ait pu faire, n'a pu obtenir un article dans le National. Si j'y prêchais le matérialisme comme Comte, Littré, Dumont, toutes les portes me seraient ouvertes. Même silence sur les *Évangiles*. C'était beaucoup qu'on ne tonnât pas contre ce livre de sacristie. Un des points, à mes yeux le plus important et que je me suis proposé dans les réflexions, a été de montrer que J.-C. n'a enseigné, ni voulu enseigner aucun système dogmatique de ce qu'il appelle la loi. *Hoc fac et vives* (Luc. X. 28). J'aimerais causer avec vous de cela et de bien d'autres choses. Ne viendrez-vous donc point à Paris? Voilà le printemps qui vient et puis l'été, ce serait le moment. Vous pourriez aussi être d'un grand secours à ce pauvre D. qui a bien besoin qu'on le soutienne et qu'on le console.

Tout à vous et de tout cœur, mon cher ami.

F. L.

N'affranchissez pas vos lettres.

On le voit, Lamennais était mécontent de tout et de tous, sans doute parce qu'il l'était aussi de lui-même. Il se plaint spécialement ici d'une pré-

tendue conspiration du silence sur ses récents ouvrages. Dans un certain camp, on lui savait, peut-être, en effet, mauvais gré de s'être arrêté au déisme et de n'avoir pas poussé la logique jusqu'aux dénégations athées des Comte et des Littré. Il était loin le temps où il se faisait fort d'accuser ses adversaires d'alors à ce dilemme, de nier leur propre existence ou de professer jusqu'au bout le symbole catholique <sup>1)</sup>.

Pour voir dans sa traduction des *Evangelies* un *livre de sacristie*, suivant son expression, il eût fallu, je crois, une forte dose de bonne volonté et se contenter d'en lire le titre. Trop souvent les Réflexions sont celles d'un démagogue insensé, d'un vrai blasphémateur. A l'en croire, JÉSUS-CHRIST aurait prêché une religion sans dogmes, nous l'avons déjà dit plus haut, et par suite une morale dépourvue de sanction.

Pour tout le reste de cette année, la correspondance de Lamennais et de Richard chôme : ou tout au moins rien ne nous en est parvenu. Au mois de mars 1848, nous trouvons Lamennais tout occupé des élections.

Paris, 10 mars 1848 <sup>2)</sup>.

Merci de votre si bonne et si affectueuse lettre, mon cher ami. J'y réponds à la hâte et quelques mots seule-

1) Cf. de La Gournerie, p. 140. *Lamennais d'après des documents inédits*. I. 152.

2) Cette lettre est reproduite dans SPACH, op. cit., p. 293. Par exception (toutes nos autres pièces sont inédites) nous la publions



ment; car depuis 15 jours je suis sur la brèche et tombe de fatigue. Il s'agit de sauver contre d'inférieures factions les grandes conquêtes de février. Dieu nous viendra en aide, et, quoique fassent les hommes, l'humanité marchera. Faites comprendre autour de vous que la République seule nous sépare d'une guerre, non seulement civile, mais sociale, d'un abîme de calamités dont le terme serait hors de toutes les prévisions possibles<sup>1</sup>). Que ce soit là la pensée qui préside aux élections prochaines<sup>2</sup>). Le salut de la France en dépend. Elle sera,

de nouveau à cause de l'annonce de la conversion de D. Richard qui y est mentionnée pour la première fois dans cette correspondance. M. Spach publie aussi une partie de la lettre de Richard, à laquelle répondait Lamennais. Il l'avait terminée ainsi : « Je vous aime et vous vénère comme un père, et je vous demande avec une filiale confiance ce que vous pensez que je doive faire personnellement dans la disposition d'esprit où je me trouve. Vos conseils seront pour moi d'un prix inestimable et seront un titre de plus à la reconnaissance et à la tendresse que je vous ai vouées ».

1) Lamennais écrivait à Marion, le 23 mars 1848, ces lignes : « Je ne prévois que calamités, si la République ne s'affermissait pas solidement. La France a dans les mains son avenir : espérons qu'elle le fera tel, qu'il ne soit pas pour elle plus tard un sujet de regrets amers ».

Lorsque cette lettre arriva au hameau de Mordreux, sur les bords de la Rance où il habitait, le vieil ami de Lamennais venait de mourir. Il s'était éteint, le 12 mars, entre les bras maternels de cette religion qu'il avait toujours aimée et servie, et que le prêtre apostat employait ses dernières années à combattre et à blasphémer. (A. R.)

2) Lamennais recommandait fortement à ses amis de voter pour des hommes d'ordre. Seulement il les voulait républicains.

« Continuez de vous occuper des élections prochaines, écrivait-il à son tailleur Dessolais. Envoyez-nous des républicains fermes et honnêtes, amis de l'ordre et de la liberté. Ces sectes communistes font ici du mal parmi les ouvriers ». (Lettre du 17 mars 1848. Cf. Blaize, II, 214).

Plusieurs citoyens de Béziers avec qui Lamennais entretenait des relations politiques, lui écrivaient le 14 mars en parlant de

je l'espère, je le crois même fermement, éclairée sur le choix qu'elle doit faire par l'instinct de la vie.

Ne prenez, en ce moment, aucune détermination sur la grave démarche dont vous me parlez. Elle doit être pesée sérieusement. Que ne puis-je vous voir, nous en causerions à loisir et plus amplement qu'il n'est possible de le faire par lettres. J'ai fini dans l'*Esquisse* la partie importante où je traite de la religion. Je pense que vous liriez cette partie de mon travail avec quelque intérêt.

Mille respects affectueux à M<sup>me</sup> Richard.

J'embrasse vos petits enfants, et à vous de cœur.

Lamennais.

Rue Jacob, 30, chez M. Blaize.

Le dernier paragraphe de cette lettre fait allusion à la conversion de Richard au catholicisme <sup>1)</sup>.

l'un d'eux, Hippolyte Izoard, qui avait vu Lamennais, lors d'un voyage à Paris. « Aujourd'hui que le grand avenir que votre voix de prophète nous annonçait est près de s'accomplir, nous voulons choisir celui dont le cœur a été digne de battre sur le vôtre pour nous représenter auprès de vous et de la nation ».

A la même époque, Lamennais mandait à M. de Vitrolles : « Deux mots seulement, cher ami, pour vous remercier de votre souvenir en ces moments extraordinaires. Vous sentez que je n'ai pu rester tranquille chez moi, qu'on m'y aurait difficilement laissé. Je suis sur les dents et néanmoins pas au bout de mes fatigues. J'ai quitté mon logis pour me camper auprès de mon neveu, près d'un journal auquel j'ai part ». Ce journal était le « Peuple-constituant » qui ne vécut guère.

1) Vers laquelle il s'acheminait depuis quelque temps, témoin cette lettre du commencement de 1848, où à propos de la révolution suisse il écrivait : « Mes sympathies sont pour les vaincus. Les pères de la confédération ont été frappés par leurs enfants ». Puis passant aux affaires d'Italie : « La Providence a suscité un pape généreux et bienveillant. Lamennais doit être content : tout ce qu'il désirait se réalise peu à peu. Pour moi je ne comprends plus ce que signifie le protestantisme ; je suis catholique ».

dont il va entretenir plus longuement son ami quelques mois plus tard, dans cette admirable lettre <sup>1)</sup> :

Stephansfeld, 5 novembre 1848.

Mon vénérable ami,

Voilà bien des mois que je désire vous écrire; mais j'ai craint d'être indiscret et de vous troubler au milieu de vos nombreuses préoccupations et de vos devoirs politiques si impérieux. Je me suis donc borné à vous contempler de loin en sympathisant à vos peines et en priant Dieu de bénir vos efforts pour le triomphe de la vraie liberté et de la vraie fraternité. Cependant je viens d'accomplir une résolution à laquelle vos instructions passées et vos ouvrages ont eu une trop grande part pour que ce ne soit pas pour moi un besoin de vous en entretenir.

Ne trouvant plus dans le protestantisme qu'un christianisme tronqué, sans unité, sans sève et sans avenir, je me suis spontanément décidé, comme je vous l'ai fait pressentir dans ma dernière lettre, à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Depuis près de douze ans j'inclinai à ce retour à la foi de nos pères, mais un scrupule m'arrêtait : je craignais de faire en cela à l'autorité ecclésiastique un holocauste des principes de liberté civile auxquels je tiens plus qu'à la vie. Mais du jour où mes lectures m'ont démontré que le catholicisme a plus d'affinité encore avec la répu-

de cœur, puisque le catholicisme se fait ami du peuple et que l'autorité tend la main à la liberté. Je me sens tout disposé à rentrer dans le grand chemin du christianisme ». Cité par Spach, p. 291.

1) M. Campaux n'en a cité qu'une phrase. (Loc. cit., p. 142.)

blique qu'avec la monarchie, du jour où j'ai vu Pie IX se mettre à la tête du mouvement libéral en Europe, du jour où j'ai vu à l'œuvre régénératrice le clergé français je n'ai plus hésité et j'ai obéi sans réserve à mes convictions dogmatiques. Aujourd'hui que j'ai fait ce grand pas, j'en suis à ne plus comprendre comment j'ai pu différer si longtemps. Rempli d'un calme, d'une sérénité et d'une joie intérieure que j'avais toujours ignorée, je sens à chaque instant davantage que je suis passé de l'erreur à la vérité, d'un scabreux chemin de traverse à la grande voie de la charité et de la lumière. Quand je réfléchis au mouvement démocratique qui emporte la France, l'Europe et peut-être le monde entier, je suis frappé du rôle immense que prennent les idées religieuses, comme élément de fusion et d'unité. Le rationalisme et le libre examen ont présentement leur ample pâture dans le domaine de la politique et de la liberté temporelle; ils peuvent et doivent conduire chaque homme à se considérer comme indépendant et souverain. Mais où trouver en dehors du catholicisme le ciment qui liera toutes ces pierres éparses pour en faire un édifice bien proportionné et solide de foi et d'amour qui éclaire, chauffe et entraîne tous ces souverains moléculaires pour les fondre et les absorber dans l'obéissance aux lois de Dieu, unique souverain véritable? Il me paraît évident que plus l'homme possédera de liberté individuelle et politique, plus il aura besoin, pour ne pas s'égarer, d'une autorité morale et religieuse qui lui prêche l'unité, la charité et le dévouement. Je balbutie bien mal, mon vénérable ami, ce que vous m'avez tant de fois admirablement démontré. En le faisant je veux vous indiquer les motifs qui ont le plus agi sur mon esprit, lorsque j'ai renoncé au protestantisme.

Me permettez-vous d'ajouter respectueusement que mon vœu le plus ardent pour votre bonheur est que vous-même reveniez un jour à cette Eglise que vous avez illustrée, qui vous honore, qui vous aime et qui, rentrée enfin dans la route que vous lui avez tracée, appelle de ses prières le retour de celui qui fut un de ses plus grands apôtres. Certes personne ne vous est plus tendrement attaché que moi, personne ne vous a voué une vénération plus profonde, et c'est précisément les sentiments dont je me sens pénétré pour vous, mon excellent ami, qui me donnent la hardiesse de vous parler avec toute la sincérité de mon âme. Ce n'est pas la première fois que je me hasarde à vous parler ainsi, au risque même de vous déplaire. Mais l'affection parle à temps et à contre-temps. Pardonnez-moi donc encore si je vous dis qu'il me semble que la politique pratique et de détail prend trop sur votre précieuse vie et vous enlève, avec le repos d'esprit et la sérénité du cœur, la possibilité de remplir pleinement votre mission sacerdotale et providentielle de défenseur de la foi et de l'unité sociale. Ah! quel bien immense ne feriez-vous pas, si reprenant votre grande croisade de l'*Avenir*, vous apportiez à Pie IX l'appui de votre parole et de votre influence! Vous feriez plus pour la vraie cause de l'unité dans la liberté que toutes les armées de la France et toute l'assemblée réunie. On l'a dit, et tout me prouve qu'on a eu raison : quand vous avez rompu avec l'Eglise, vous n'avez pas compris toute la justice qui vous était rendue. Vous connaissez mon cœur, mon vénérable ami; vous entendez mes vœux et mes espérances, et si Dieu vous destine sur la terre un autre apostolat que celui que je rêve pour vous, vous me garderez, j'en ai la confiance, votre estime et votre amitié. David Richard.



Mille tendresses de la part de ma femme et de mes enfants. Si vous pouvez me donner quelques nouvelles de D. dont personne ne sait plus rien, depuis bien des mois, je vous serais bien reconnaissant.

Cette lettre honore grandement son signataire. Sans doute il y a quelque exagération dans l'affinité spéciale que l'heureux converti croit reconnaître entre l'Eglise et la République. L'une et l'autre, il est vrai, se réclament des grands principes évangéliques de liberté, égalité, fraternité, mais elles ne les appliquent pas de la même façon.

Richard, qui semble avoir oublié la première République et ne pouvait soupçonner ce que devait être la troisième, est excusable d'avoir pu croire que ce régime était fait pour assurer le bonheur de l'homme et rétablir l'âge d'or sur la terre.

Quant au rôle du clergé en 1848, on se souvient qu'invité par l'autorité civile à bénir les arbres de la liberté, il s'y prêta de bonne grâce et fut dupe, une fois de plus, de sa crédulité. David Richard, lui aussi, croyait à cette démocratie, menteuse parce qu'antichrétienne. Glissons rapidement sur ce point, pour admirer sans réserve le reste de la lettre. En lui rappelant sa gloire passée, cette Eglise, sa mère, qui l'aimait toujours, cette mission providentielle qu'il avait remplie avec tant d'éclat de longues années, et qui demeurerait toujours sienne, Richard s'efforce de ramener à de meilleurs sentiments celui qu'il continue d'ap-

peler son *vénérable* ami. Il ignorait ce que pouvait être l'âme d'un prêtre apostat; la lettre suivante, en plongeant dans la douleur son âme de néophyte, devait le lui apprendre. Le *converti* ne pouvait *convertir* son *convertisseur* <sup>1)</sup>.

Paris, 9 novembre 1848.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre du 5. Je ne suis pas surpris que vous ayez quitté le protestantisme, pure négation, où il est impossible à la raison de se reposer, et qui ne satisfait pas davantage le cœur. Quant au parti que vous avez pris, il est certainement assez justifié par vos convictions personnelles <sup>2)</sup>. Je suis, pour moi, très loin de les partager, et, au contraire, j'en suis chaque jour plus éloigné; chaque jour ce qui vous apparaît

1) La conversion de David Richard au catholicisme, pour le dire en passant, ne lui fit perdre aucun de ses amis parmi ses anciens camarades et coréligionnaires d'autrefois, « telle était, dit son historien M. Spach, protestant lui-même, l'estime pleine de sympathie dont il jouissait auprès de tous, telle la certitude que l'on avait de sa sincérité ».

Sur les instances de l'évêque de Strasbourg, Mgr Ræss, David Richard devait publier, en juin 1855, les *Motifs d'une conversion du protestantisme au catholicisme*. (Broch. in-12 de 31 p.). Il y parle longuement de Lamennais.

Voir aussi le premier volume des *Convertiten-Bilder aus den 19. Jahrhundert* du Dr Rosenthal (Schaffouse, Hurter, 5<sup>e</sup> volume.) La notice sur David Richard a été reproduite dans le *Correspondant* du 25 septembre 1881, par M. Jules Lacoïnta.

2) Chose curieuse, dit M. Campaux, en citant cette phrase (p. 142), c'était à peu de chose près ce que le Président du consistoire calviniste de Strasbourg, le vénérable M. Mæder, de la bouche duquel nous le tenons, avait répondu lui-même à David Richard qui était venu franchement s'ouvrir à lui de la résolution qu'il méditait. « S'il en est ainsi, lui avait-il dit, après que celui-ci lui avait exposé tous ses doutes, s'il en est ainsi, faites-vous catholique ».

comme vrai, prend à mes yeux un caractère plus évident d'erreur. La paix que vous y avez cherchée, je l'ai trouvée ailleurs, avec une foi plus pleine et plus ferme, plus complètement en harmonie avec toutes les puissances de mon âme, que je ne l'éprouverai jamais. Vous avez choisi un siège dans le passé pour vous y asseoir; vous le pouviez, je ne vous en blâme point, nul ne relève que de sa conscience. La mienne me commande de marcher avec l'humanité que Dieu guide. En ce moment même, au reste, je publie un petit livre, où j'expose ma croyance, toute ma croyance, sur cet important sujet. Il a pour titre : *De la société première et de ses lois ou de la religion* <sup>1)</sup>. Disciple du Christ et non pas de l'Eglise, je me sépare entièrement du dogmatisme de celle-ci, pour me tenir dans l'enseignement de l'autre, dans sa loi, qu'il nommait si bien la Loi de vie, loi impérissable, éternelle, parce qu'elle n'est que la loi souveraine, immuable, la loi nécessaire de la nature.

Je ne puis rien vous dire de D. Il se cache et il a raison de se cacher. Dépouillé par lui de tout ce que je possédais, du pain de ma vieillesse que, sur ses instances successives, j'avais eu la folie de lui confier, je porte la peine de l'aveuglement qui me faisait croire à sa probité. Ceci cependant entre nous, de peur de nuire aux tentatives que je continue de faire pour essayer de sauver quelques débris de ce triste naufrage.

Ne viendrez-vous point à Paris? Vous y retrouveriez quelques-uns de ces vieux amis qu'on aime toujours à

1) Ce nouvel ouvrage que Lamennais venait de publier n'était qu'un tissu de divagations vaguement humanitaires, où l'auteur se montrait plus utopiste que jamais : l'humanité devenait sa seule religion, le peuple, son unique idole.

revoir. L'avenir est gros de tempêtes. Pourquoi ne pas, encore une fois, se serrer la main sur le rivage de la vaste mer qu'elles vont bientôt remuer jusqu'en ses dernières profondeurs.

Quoi qu'il advienne, à vous de cœur.

Lamennais.

Cette paix que Lamennais disait goûter avec une plénitude inconnue de lui tant qu'il était resté dans l'Eglise, il ne la laissait guère soupçonner, s'il faut s'en rapporter au témoignage de ses amis, tels que le baron Cottu et Adrien Benoit, qui affirment, au contraire, qu'à partir de sa rébellion sacrilège, ce ne fut plus le même homme. Irascible au dernier point, le plus léger incident lui suffisait pour rompre avec de vieilles amitiés ; il récompensait le dévouement le plus constant et le plus désintéressé à sa personne par des soupçons aussi odieux qu'injustifiés. C'est ainsi, par exemple, qu'il accusait de sa ruine, non plus seulement D. comme ici, D. qu'il regardait la veille encore comme son fidèle ami, mais son beau-frère Blaize qui avait tout fait pour conjurer cette ruine ou pour la limiter.

Non, il demeurerait ce qu'il avait toujours été : le jouet de ses impressions et de ses nerfs.

Tout en gardant sa loyauté native, sa droiture de caractère que nul de ceux qui le connurent ne lui dénia jamais, le malheureux apostat ne pouvait pas ne pas faire parfois de tristes retours sur le passé, sur soi-même, et sentir la vérité de cette

parole de l'Esprit-Saint qu'il avait tant de fois rappelée : *Non est pax impiis* <sup>1)</sup>. L'isolement où il vivait n'était pas la seule cause de la tristesse profonde qu'il accusait à cette époque. Il mandait, en effet, le 1<sup>er</sup> février 1848, à son frère Jean, après un silence qui durait depuis de longues années déjà : « Complètement seul dans mon intérieur, ma vie est des plus tristes. Que faire à cela ? Nul n'y peut rien ; c'est la suite naturelle, la conséquence inévitable de la vieillesse » <sup>2)</sup>.

Le Christ dont il se réclamait encore, il le reniera bientôt comme il avait renié son Eglise, pour s'enfoncer dans les régions du déisme, régions plus froides encore que celles du protestantisme qu'il félicitait Richard d'avoir quittées.

La lettre suivante de Lamennais est de 1853. C'est donc de nouveau une interruption de plusieurs années dans nos documents.

Paris, 31 mars 1853.

Il y a longtemps, en effet, mon cher ami, que nous ne nous étions donné signe de vie ; d'où vous pouvez juger combien votre souvenir affectueux m'a été agréable. Vous me faites espérer pour l'été prochain un plaisir plus complet encore, celui de vous voir et de causer avec vous plus longuement et plus librement qu'on peut le faire dans une lettre. Ce ne sont pas les sujets d'entre-

1) Isaïe, XLVIII, 22.

2) Cité par Ropartz : *La vie et les œuvres de M. Jean de Lamennais*, p. 469.



tien qui manquent aujourd'hui : il n'y en a que trop pour ce qu'ils ont de gai ; mais quand ceux-ci commencent à fatiguer et attrister l'âme, elle peut se réfugier en des régions plus hautes, et c'est, pour moi, ce que je fais, ou tâche de faire le plus que je peux. Ce n'est pas que là même on s'entende beaucoup mieux. Un mien oncle, homme d'esprit, disait : « Il est difficile qu'on se choque dans le vaste champ des idées, puisque c'est même un hasard quand on s'y rencontre »<sup>1)</sup>. Je ne sais pas si c'est difficile, mais je sais bien que cela est, et que les pauvres humains trouvent le moyen de se choquer partout. Entre vos administrés et la gent réputée raisonnable, vous ne devez pas trouver la différence grande.

Ma santé n'est pas, il s'en faut, de beaucoup aussi bonne qu'on vous l'a dit. Je souffre habituellement de l'estomac et je deviens impotent des pieds par l'effet de la goutte. Vous me trouverez très vieilli à tous égards. Savez-vous, mon ami, qu'au mois de juin prochain j'aurai 71 ans accomplis : vrai gibier de fosse. Heureusement à la suite de ceux qui s'en vont, en viennent d'autres, que d'autres suivent à leur tour, et ainsi dure le monde.

J'ai reçu avec votre lettre le billet de banque qu'elle contenait. L'arrangement que vous me proposez me convient parfaitement, mais à une condition : c'est qu'il ne vous gêne en aucune manière. A juger des choses par

1) Cet oncle de Lamennais, était M. Robert des Saudrais dont les lecteurs de la *Revue des questions historiques* connaissent les lettres savoureuses. Il était mort en 1829, à 85 ans. Lamennais mandait à M<sup>me</sup> de Senfft dans une lettre du 15 juin : « Je viens de perdre mon pauvre oncle qui avait été pour nous un second père ».

le plaisir que j'ai eu de passer une année avec vous, c'est moi qui vous serais redevable <sup>1)</sup>).

Remerciez pour moi Madame Richard de son souvenir et faites lui agréer mes sentiments les plus respectueux. J'embrasse vos enfants. Tout à vous de cœur.

F. Lamennais.

Voici ce que M. de Vitrolles écrivait à Jean, le lendemain de la mort de son frère, un an après la lettre qu'on vient de lire.

« Le coup du 2 décembre avait frappé comme une massue sur la tête de notre ami. Atterré pendant près de six semaines, au point qu'il se refusait à me voir, il ne s'était relevé qu'en employant toutes les facultés de son esprit à se rassurer, sur l'avenir qu'il désirait, par des espérances vives et prochaines qu'il avait réduites en système. Il ne sortait plus de ce cercle : *circa unum et idem*, et ses conversations les plus intimes étaient de longues tirades sur ce sujet et qui duraient bien trois quarts d'heure ou une heure, sans permettre qu'on l'interrompît. En même temps, il s'exaltait dans ses idées et arrivait sur les sujets politiques et religieux à ces extrêmes que la raison humaine

1) Ce passage a besoin d'une explication qui est tout à l'honneur de David Richard. Comme on l'a vu, Lamennais eut à ce moment des embarras financiers qui vinrent encore s'ajouter à l'amertume de sa triste situation. Richard eut alors l'idée de venir à son aide, par des subventions mensuelles, prétextant délicatement qu'il n'avait pas indemnisé son maître pour les frais qu'il lui avait occasionnés en passant, en 1835, toute une année à La Chesnaie.

la plus forte ne peut aborder, sans tomber dans l'absurde. C'est dans ces dispositions qu'est venue l'atteindre la maladie qui devait terminer ses jours » 1).

Tel est le Lamennais à qui nous aurons affaire désormais : un éternel utopiste doublé d'un énergumène.

Richard qui avait pu, dans l'intervalle, aller passer quelques jours, du 18 au 30 juin, à Paris, écrivait à Lamennais à son retour, la lettre suivante :

Très cher et très vénérable ami.

Depuis que je suis de retour en Alsace, je pense bien souvent au bonheur que j'ai eu de vous revoir, et à ces bonnes et longues causeries par lesquelles nous avons cherché à combler le vide de douze années de séparation.

Maintenant que j'ai appris le chemin de Paris, je me promets bien de ne plus rester si longtemps sans y retourner pour vous embrasser et conférer avec vous des grandes questions qui nous occupent tous les deux à des points de vue différents. Ce qui fait le grand charme de notre amitié, c'est, ce me semble, notre mutuelle bonne foi et notre entière franchise : c'est que nous ne laissons jamais empiéter les idées qui divisent sur le domaine des sentiments qui nous unissent. Je conserve une vive reconnaissance, mon très cher ami, pour l'accueil si affectueux que vous avez bien voulu me faire. Je n'ai qu'un regret,

1) Cf. *Lamennais d'après des documents inédits*. Nouv. édit. II, 361, 362.

c'est de m'être laissé trop détourner par les choses du dehors, et de n'avoir pu vous consacrer plus de temps. Quand vous m'écrivez, veuillez me dire comment vous êtes content de votre santé, et si vous avez beaucoup avancé l'introduction de votre belle traduction de Dante. Permettez-moi de vous renouveler la recommandation que j'ai pris la liberté de vous faire, de ne pas rester trop renfermé chez vous et de faire le plus souvent possible quelque bonne promenade avec l'excellent M. Gérard votre secrétaire. La belle saison passe vite, et il est bien important d'en profiter pour être en état d'affronter la tristesse et les rigueurs de l'hiver.

A mon arrivée j'ai retrouvé ma famille en très bonne santé. Elle me charge de tous ses respects pour vous, et serait bien heureuse que vous puissiez venir passer quelque temps au milieu de nous. Ce n'est pas que nous ayons toujours ici un ciel sans nuages. Cette année les orages sont plus fréquents que d'ordinaire dans notre Alsace. Si vous lisiez les journaux, vous auriez pu y voir que dans la nuit du 13 de ce mois, le feu du ciel est tombé sur un bâtiment agricole que j'ai fait bâtir en 1849 et l'a complètement consumé. Les bestiaux seuls ont pu être sauvés. Vous devinerez facilement quels ont été nos soucis pendant cette nuit terrible. Le vent était si impétueux qu'il emportait des tisons enflammés sur toutes les parties de notre établissement, et qu'on n'entendait pas même le son du tocsin. Grâce au ciel nous ne nous en sommes pas trop mal tirés. Personne n'a été blessé, et le feu, après quelques heures d'efforts, a été concentré dans son foyer primitif. Quant à nos 520 malades, qu'on a dû à tout événement faire lever au milieu de leur premier sommeil, ils se sont beaucoup mieux montrés qu'on ne pouvait l'espérer. Non seule-

ment aucun d'eux n'a profité de la confusion inévitable dans un incendie instantané, pour commettre du désordre ou pour s'évader, mais une trentaine d'entr'eux ont travaillé bravement toute la nuit à porter de l'eau et à pomper. Le lendemain tout était rentré dans l'ordre. On a déjeuné et fait la visite comme si rien ne s'était passé. Le dommage, évalué à environ 23.000 fr., sera payé par la compagnie d'assurances ; mais vous comprenez que ce sinistre n'est pas de nature à alléger mes occupations habituelles. Je vais faire placer des paratonnerres sur tous nos bâtimens, et rebâtir notre ferme à une distance plus grande des quartiers habités par les aliénés.

Vous trouverez ci-inclus, mon vénérable ami, un troisième billet de cent francs. . .

Veillez agréer, mon très cher ami, les nouvelles assurances de mon tendre respect et de mon inaltérable dévouement.

David Richard.

On voit par cette lettre que Richard, tout en conservant avec Lamennais la même cordialité dans les relations, ne se laissait pas entamer par lui dans ses convictions religieuses. Il avait pu constater dans ses visites à Lamennais, combien était triste l'existence de son ancien maître, loin des régions ensoleillées de la foi qu'il avait si bien décrites, jadis, pour les avoir longtemps habitées.

Lamennais répondait à Richard dès le surlendemain :



Paris, 3 août 1853.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre du 1<sup>er</sup> août, dans laquelle était inclu un billet de banque de 100 fr., formant avec les deux autres que vous m'avez précédemment envoyés la somme de 300 fr. Je ne saurais trop vous répéter de ne vous gêner en aucune manière pour le reste.

Je vous plains du désastre qui vient de frapper votre établissement, à cause surtout du surcroît de soins et d'embarras qui en résulte pour vous. Je ne sais si, dans un orage si violent, un paratonnerre eût garanti les bâtiments incendiés par la foudre. C'est cependant toujours une précaution très bonne à prendre. Vous savez qu'il faut tenir grand compte dans la pose des paratonnerres, lorsqu'il y en a plusieurs, de la distance où ils doivent être entre eux. Leur action utile ne s'étend pas au delà d'un cercle déterminé par un assez court rayon <sup>1)</sup>.

Le plaisir de vous revoir après une aussi longue séparation n'a pas été moins grand pour moi que pour vous ; mais comme tous les plaisirs il a duré bien peu. Si d'heureuses circonstances, malheureusement peu espérables, vous rappelaient à Paris et vous y fixaient, il me semble que ma vie, solitaire par choix, triste par le vide qu'y crée cette solitude même, en serait toute changée. Les sujets de causerie ne s'épuiseraient pas. Rien n'égale à mes yeux le charme de penser tout haut. Qu'importe la diversité, la contrariété même des idées, pourvu que les cœurs s'entendent ! Et qu'aurait-on à se dire, si l'on

1) Le reste de cette lettre a été publié par Spach (p. 305) et Campaux, (p. 158).

n'avait que les mêmes pensées ? Il suffit que, de part et d'autre, on cherche le vrai, et quand on le cherche sincèrement, il est bien difficile qu'on ne le trouve pas, autant que l'infirmité de notre esprit nous permet de l'atteindre. Le plus grand obstacle que nous ayons à vaincre dans cette sainte et magnifique recherche, est l'influence puissante qu'exerce sur nous, à notre insu souvent, le milieu dans lequel s'est développée notre intelligence. Voilà pourquoi le progrès de l'esprit humain est si lent, et ne devient guère visible que dans la suite des générations : d'où, tout à la fois, l'importance de l'histoire et la difficulté de la bien comprendre.

Nous naissons, nous vivons, nous mourons dans une espèce de boîte, assez mal charpentée, dont les parois sont notre horizon. Les plus hardis y font un trou de vrille ; mais aussitôt effrayés, courroucés du rayon qui passe à travers, les habitants de la boîte, pieux conservateurs des vénérables ombres séculaires, crient haro sur le démolisseur.

Ma traduction de Dante est terminée, ainsi que les notes. Mais il faudra que le tout soit précédé d'une introduction que je prévois devoir être assez longue et que j'ai déjà commencée. Cela me contrarie, non pas tant à cause du travail, qu'à cause des colères qu'il soulèvera très probablement. On ne me pardonnera (pas) mon trou de vrille. Mais qu'y faire ? <sup>1)</sup>

1) Le dernier *trou de vrille* de l'impie vieillard fut cette fameuse *Introduction* à la traduction de la *Divine comédie* que la mort, en lui arrachant la plume de la main, ne lui permit pas de terminer. Ce fut aussi un dernier blasphème, une dernière insulte jetée à la face de cette Eglise qui l'avait si longtemps réchauffé dans son sein, et à l'amour maternel de qui, si longtemps, il avait répondu par l'amour filial le plus

Il me serait doux, mon cher ami, de vous voir au milieu de votre famille, à qui je vous prie d'offrir l'expression des sentiments que vous me connaissez pour tout ce qui vous touche. Mais mon âge, ma santé, mes forces qui déclinent rapidement, m'interdisent désormais les voyages. Je ne puis donc espérer que de vous revoir ici, où je vous attends au plus tard l'année prochaine. Je forme les plus beaux projets du monde de courses et de promenades et j'y manque toujours. Vous me direz qu'il y a fort peu de raisons à cela. Je le sais à merveille, mais à quoi me sert-il ? Une des humiliations de la vieillesse est de se donner tort vingt fois le jour, et de n'en valoir pas mieux.

On craint beaucoup ici que la récolte soit mauvaise. Le pain est à 16 sous les quatre livres et l'on annonce qu'il montera encore, à moins que la ville, suivant l'usage, ne le maintienne à ces prix par des sacrifices très lourds pour elle, étant déjà, de son aveu, endettée de 107 millions. Cela, et d'autres choses, ne nous pré-sage pas un avenir très gai. Si j'étais le peuple, je souhaiterais que le bonheur qu'on me fait eût pour résultat une bonne et salutaire aliénation, pour me retirer à Stephansfeld.

A vous, de cœur, mon bien cher ami.

F. Lamennais.

passionné, le plus ardent. On souffre de voir la rage insensée, déployée contre la papauté, par ce même homme qui autrefois la donnait comme le pivot même du monde intellectuel et moral ; dans ces pages sacrilèges que l'on dirait écrites sous la dictée même de Satan, il lui prodiguait le sarcasme et l'insulte. Il croyait faire en cela œuvre de démolisseur, il ne faisait qu'œuvre de *blasphémateur impuissant*, et sa seule excuse, si elle était fondée, serait dans une irresponsabilité plus ou moins grande, résultat d'un état moral complètement déséquilibré. (A. R.)

Le commencement de la lettre suivante, du 10 octobre 1853, se rapporte aux arrangements financiers de nos deux correspondants dont nous avons parlé : ces détails n'ont aucun intérêt pour le public. D. Richard s'excuse de son sans-façon à l'égard de son illustre ami : « J'agis envers vous, mon vénérable ami, comme un fils envers son père, et j'ai la confiance que vous ne serez point mécontent de moi ». Puis il ajoute :

La maladie de M<sup>me</sup> Richard m'a inspiré de vives inquiétudes. Une fièvre ardente, continue, avec douleurs de tête très vives, une grande inappétence et surtout une insomnie que rien ne pouvait faire cesser, tout se réunissait pour faire craindre une issue fatale. Heureusement un mieux assez sensible s'est manifesté depuis la nuit dernière, et je commence à respirer.

Je fais des vœux pour que votre santé soit toujours bonne, mon excellent ami, et je vous prie d'agréer la nouvelle expression de mes sentiments de vénération et d'entier dévouement.

David Richard.

M<sup>me</sup> Richard devait se remettre bientôt de la maladie dont s'entretiennent les deux amis, et survivre de longues années à son mari <sup>1)</sup>.

Lamennais répondit à Richard :

1) Je l'ai beaucoup connue pendant les dernières années de sa vie qu'elle passa dans une charmante solitude, à Niederhaslach, un des plus jolis coins de nos belles Vosges. Elle y était la providence des infortunés et des malades (que son titre d'officier de santé lui donnait le droit de soigner), digne jusqu'au bout d'avoir été la compagne de David Richard et l'amie de Lamennais. (A. I)

Paris, le 4 octobre 1853.

Je suis bien touché, mon cher ami, des inquiétudes que vous a fait éprouver la maladie de M<sup>me</sup> Richard. Dites-lui, je vous prie, combien je m'intéresse à sa convalescence heureusement commencée et dont le progrès sera, je l'espère, rapide. La saison ni trop chaude ni trop froide où nous sommes, me paraît favorable au rétablissement de sa santé, bien que je ne m'en aperçoive guère pour la mienne. Il est vrai que, de quelque manière que le temps passe, il est difficile qu'il ait pour effet de nous rejoindre.

Que soixante-douze ans sont un pesant fardeau ! Aussi bienvenu sera le jour où il me sera donné de le secouer. Je suis comme vous me dites qu'était naguère M<sup>me</sup> Richard : j'aspire au sommeil.

Ne vous inquiétez pas le moins du monde des petits arrangements convenus entre nous. En novembre, en décembre, quand vous voudrez, pourvu que vous ne vous gêniez pas.

N'oubliez pas votre résolution de faire ici un voyage tous les ans. Vous y avez de vrais amis qui seront toujours bien heureux de vous revoir. Parmi ces amis, croyez fermement qu'il n'en est point de plus tendre et de plus dévoué que

L.

On devine trop la nature de ce *sommeil* auquel aspirait le Lamennais tombé dans l'incrédulité. Sur le point de mourir, il parlera de son repos en Dieu. Ici la pensée de Dieu semble absente et très vraisemblablement il s'agit du sommeil éternel, du nirvana bouddhique, chimère que le pauvre dévoyé poursuivait depuis qu'il



avait renoncé au ciel catholique. Il était loin, le temps où il écrivait à son frère : « Prie pour moi Celui qui est ici-bas notre unique consolation et qui sera, je l'espère, notre éternelle récompense » et à son ami Bruté dont il venait de se séparer, après un mois « trop heureux » passé l'un près de l'autre : « Que j'aimerais à vivre ensemble. Ah ! c'est de vivre ensemble en JÉSUS et de sa vie ici-bas : au ciel nous serons unis et perdus en Lui ! » <sup>1)</sup>.

Un mois après, nouvelle lettre de Richard :

Stephansfeld, 1<sup>er</sup> novembre 1853.

Cher et très vénérable ami.

Je trouve une occasion favorable pour vous faire remettre ces quelques lignes... par Mlle de Nancy, cette excellente personne à qui vous avez toujours témoigné de la bienveillance et qui professe pour vous les sentiments les plus dévoués et les plus respectueux. Ayant appris directement ce matin même que vous êtes souffrant et ne voulant pas vous donner la peine de m'écrire vous-même, j'ai pensé que, par l'intermédiaire de cette amie, je saurais l'exacte vérité. Puisse-t-elle m'apprendre que la nouvelle qui m'est parvenue est exagérée et que vous êtes mieux portant qu'on ne me l'a fait craindre ! Quoi qu'il en soit, Mlle de Nancy doit être considérée par vous comme une véritable amie, toute prête à vous rendre tous les services que vous me

1) *Lamennais d'après des documents inédits*, I, 34.

demanderiez à moi-même, si j'avais le bonheur d'être auprès de vous. Elle est la discrétion même et vous pouvez lui parler avec pleine confiance de ce qui vous intéresse.

J'ai le bonheur de pouvoir vous annoncer que M<sup>me</sup> Richard est depuis quelques jours sensiblement mieux et commence à se lever plusieurs heures chaque journée. Sept semaines de souffrances l'ont beaucoup éprouvée : mais les forces reviennent peu à peu, et j'en bénis d'autant plus le ciel que le danger a été jugé plus grand par les médecins. Ils avaient constaté l'existence de deux tumeurs squirreuses, l'une au sein, l'autre dans la région du foie, et leur pronostic était des plus alarmants. J'ai pu constater une fois de plus dans ces pénibles circonstances combien est profonde et salutaire l'idée chrétienne que les souffrances sont une visite de Dieu, un creuset pour purifier l'âme. Pendant le cours de sa maladie, ma pauvre femme a lu et s'est fait lire toutes les œuvres de saint Jean de la Croix, et cette nourriture spirituelle l'a toujours maintenue dans le plus grand calme, dans la plus grande résignation, dans un état qui ressemblait au bonheur. Cependant elle est d'un naturel excessivement vif, et la pensée de laisser deux enfants en bas-âge était bien faite pour la jeter dans de pénibles angoisses. Il n'en a rien été, grâce aux secours de la religion et à la confiance filiale qu'elle a placée dans la miséricorde de Dieu et dans les mérites de Notre Seigneur et Rédempteur.

Ce spectacle a été pour moi un grand enseignement, et il me semble, mon cher et vénérable ami, que lorsque l'heure sera venue de quitter ce monde d'agitation, d'erreurs et de fragilités, je saurai mieux considérer en face ce passage terrible, mais glorieux, cette nouvelle

naissance que vous avez si admirablement peinte dans vos ouvrages. Quelle leçon pour l'homme que les souffrances volontaires et la résurrection de JÉSUS-CHRIST, notre Dieu et notre Sauveur ! Puissé-je ne pas l'oublier quand le moment sera venu, et suivre l'exemple que m'a donné ma bonne et généreuse femme ! Heureuse aujourd'hui de sa santé qui renaît, elle me charge pour vous de ses respects les plus tendres et les plus affectueux.

Je compte, mon très vénérable ami, que l'année prochaine ne se passera pas sans que je puisse aller de nouveau vous embrasser et passer avec vous quelques bonnes journées. Votre amitié est un trésor dont j'apprécie toute la valeur et je vous prie de vouloir bien me la conserver toujours. Accueillez dès aujourd'hui avec votre bonté habituelle l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

David Richard.

P. S. Parmi les consolations qu'a eues M<sup>me</sup> Richard pendant sa maladie, il faut compter la visite de ses deux sœurs dont l'une, la supérieure des Dames de S. Joseph à Senlis, a eu l'honneur de vous voir plusieurs fois et se rappelle toujours avec reconnaissance l'accueil si aimable que vous lui avez fait.

Cette lettre est la dernière que nous ayons de M. Richard à Lamennais, et c'est la plus belle après celle où il lui mandait sa conversion.

Cette constance, cette résignation chrétienne, dans l'épreuve et la souffrance, de M. et de M<sup>me</sup> Richard, aurait dû, ce semble, faire rentrer

en lui-même le vieillard dont les jours étaient désormais comptés; nous verrons ci-dessous ce qu'il en fut.

Le lecteur admirera, nous en sommes certains, le tact, la discrétion de M. Richard et devinera sans peine, sous cette réserve, son zèle d'apôtre. Oh! s'il avait pu, à son tour, ramener à la vraie foi celui qui l'y avait amené lui-même!

Voici par quel triste persiflage Lamennais répondait à l'intérêt pour le salut de son âme que Richard manifestait d'une manière discrète dans sa touchante lettre :

Paris, le 4 novembre 1853.

Mlle de Nancy a pris la peine de m'apporter hier, mon cher Richard, votre lettre du premier de ce mois, laquelle contenait le billet de 100 fr. que vous m'annonciez. Je présume toujours que ces remises ne vous causent aucune gêne, sans quoi j'en serais très contrarié.

Ce que vous me dites du mieux qu'éprouve M<sup>me</sup> Richard me donne beaucoup de joie, et d'autant plus que j'y vois la garantie d'un rétablissement aussi complet que prochain. J'en suis presque aussi heureux que vous, car personne ne s'intéresse plus vivement à tout ce qui vous touche l'un et l'autre. Je vous prie d'en assurer de ma part M<sup>me</sup> Richard, en lui présentant mes respects affectueux.

Des journaux s'étaient plu à répandre le bruit que j'étais malade et quasi mourant, ce qui a jeté mes amis dans l'inquiétude et m'a valu nombre de visites, y compris celle d'un aumônier qui vint hier m'offrir ses servi-

ces. C'est la seconde fois que cela m'arrive. A cause des autres au moins, on devrait bien s'abstenir de s'occuper de moi avec une sollicitude si aimable. A trois reprises différentes on a montré le même intérêt pour Béranger <sup>1)</sup> et un plus grand encore ; car on le disait enterré et, pour qu'on n'en doutât, on racontait tous les détails de son enterrement. Celui d'Arago n'est que trop certain. La science a fait en lui une perte irréparable. Qui le remplacera dans l'emploi de secrétaire de l'Académie ? On parle de M. Regnault, de M. Chevreuil et de M. Pouillet. L'intrigue probablement décidera du choix, comme elle décide de tout aujourd'hui.

Vous me faites désirer l'an prochain, par l'espérance que vous me donnez de vous voir. Je crois que, même le reste à part, un voyage annuel à Paris vous serait utile. A Paris il faut se faire voir, si l'on ne veut pas être oublié de ceux de qui l'on dépend. Du reste Paris est fort triste en soi. On y rencontre à chaque pas des ruines, et point de jour où l'on n'apprenne quelque arrestation ou quelque proscription nouvelle. *Pazienza !* disent les Italiens.

Nous avons eu à la fin d'octobre des chaleurs de printemps et l'on se passe encore de feu. Je crains une dure compensation, mais en attendant je jouis de cette douce température. *Carpe diem*. Horace a raison. A quoi bon tant de prévoyance ?

1) Béranger, dont Lamennais mêle ici le sort au sien, devait bientôt se convertir et plus tard faire une fin chrétienne, après toute une vie passée à jeter le ridicule sur cette religion qui allait recueillir son dernier soupir.

Les jugements de Dieu sont aussi impénétrables que terribles !



A vous de cœur, mon cher ami. Le jour me manque pour continuer et je ne saurais écrire à la bougie.

L.

Moins de deux mois après, dernière lettre de Lamennais à Richard, lettre dont le ton enjoué apparaît sinistre, lorsque l'on vient à considérer que son auteur n'avait guère plus d'un mois à vivre, et qu'il s'affermissait de plus en plus dans la résolution de *s'appartenir jusqu'au bout*, comme il s'exprimait dans une lettre du 12 décembre précédent à Dessoliaire 1), c'est-à-dire de mourir loin de l'Eglise et de ses suprêmes consolations.

Paris, 8 janvier 1854.

Je reçus hier, mon cher ami, votre lettre chargée, laquelle contenait un billet de 100 fr. qui m'est arrivé d'autant plus à propos qu'on m'a volé chez moi environ 1500 fr., en outre d'effets de toute sorte. Le monde, de haut en bas, est aujourd'hui une caverne pire que celle de Rolando. Malheur aux Gil Blas, simples et naïfs, tels que, depuis 72 ans, j'ai l'honneur d'être.

Je suis ravi que M<sup>me</sup> Richard, à qui je vous prie de faire agréer mes affectueux respects, ait enfin recouvré une santé qui vous est si précieuse, ainsi qu'à vos amis, parmi lesquels j'ose me nommer, et des premiers. J'ai souffert du froid comme tout le monde. Il y a un mois que je garde la chambre. Pascal disait que c'est le secret

1) Cf, Blaize, II, 266.

d'être heureux. Je crois peu aux secrets, et celui-là, s'il existe, me paraît avoir été bien gardé depuis le commencement du monde.

Vous avez donc 620 personnes sous votre administration. Quoi, rien que cela ? Il est vrai que force est de faire un choix et comme ce sont naturellement les plus nombreux qui le font, tant pis pour les autres ! M<sup>me</sup> de Sévigné voyait des barreaux devant la plupart des gens qui lui parlaient et ceux-ci ne voyaient (rien) devant elle, et tous avaient raison plus ou moins : de sorte que le mieux peut-être est d'en prendre son parti et de réciter dévotement, les mains jointes et les yeux fermés, la belle oraison du P. Canaye <sup>1)</sup>, qui, depuis tant de siècles, et aujourd'hui plus que jamais, est le fond de l'enseignement qu'avec un zèle si louable, on s'efforce d'inculquer aux peuples.

Viendrez-vous à Paris cette année ? c'était votre dessein, et je veux espérer que vous ne l'abandonnerez pas.

A vous de cœur, mon cher ami.

Lamennais.

Sur le manuscrit même de la lettre qu'on vient de lire David Richard a écrit cette note :

Cette lettre est la dernière que j'ai reçue de mon ami, M. de Lamennais, avant sa mort, survenue le lundi 27 février 1854, à 9 heures du matin, dans sa demeure, rue

1) Le P. Jean Canaye est un jésuite du XVII<sup>e</sup> siècle (1594-1670), connu surtout par la boutade humoristique intitulée : *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye*, insérée dans les œuvres de St.-Evremond.

du Grand Chantier, n° 15. Peu de jours auparavant, j'avais appris de M<sup>lle</sup> de Nancy et de M<sup>me</sup> Geoffroy S. Hilaire qu'il était en pleine convalescence. C'est une perte dont je ne me consolerais jamais. Lamennais avait toujours été pour moi d'une bonté toute paternelle et il m'en avait donné des preuves par la manière dont il m'avait accueilli à mon dernier voyage à Paris du 18 au 30 juin 1853.

Stefansfeld, le 3 mars 1854.

David Richard.

Ces lignes forment une sorte d'oraison funèbre particulièrement significative et émouvante dans sa brièveté. Lamennais avait toujours été *un homme de cœur*<sup>1)</sup>. Le présent témoignage en est une preuve de plus.

Cinq ans après, le 11 juillet 1859, D. Richard mourait à son tour; il n'avait que 53 ans! « Je ne décrirai point ses funérailles, dit son historien<sup>2)</sup>; je n'essaierai point de prendre la stupeur des habitants de Stefansfeld, la douleur résignée, silencieuse de ses Sœurs de charité, l'empressement, le concours des notabilités de Strasbourg et du département, les sanglots du voisinage autour du cercueil de Richard. Ce n'était là qu'un témoignage et une expression plus ou moins douloureuse du sentiment public. Mais qui pourrait compter les larmes versées alors en secret, et

1) *Lamennais d'après des documents inédits*, I, XIX.

2) Spach, p. 308.

les réunir dans la balance où Dieu pèse les mérites de l'homme de bien » <sup>1)</sup>).

M<sup>me</sup> Swanton-Belloc rencontra un jour David Richard dans un salon où se réunissaient plusieurs hommes de mérite, admirant sa physionomie « qui se distinguait entre toutes par une rare expression de douceur et de sympathie », elle dit à la maîtresse de la maison : « Il me semble qu'il ne manque à cette belle tête qu'une auréole pour en faire l'idéal de la sainteté et du dévouement » <sup>2)</sup>).

<sup>1)</sup> Au cinquantenaire de la fondation de l'Asile de Ste-fansfeld, 4 novembre 1885, « le récit ému des actes de l'administration de D. Richard a fait la plus belle partie de la fête ». Campaux, p. 298.

<sup>2)</sup> *Magasin pittoresque*, 1862.



*Le portrait de Lamennais qui orne cet opuscle nous a été libéralement communiqué par la **Revue hebdomadaire**. Celui de David Richard est la reproduction d'un daguerrotype datant des dernières années du directeur de Stefansfeld.*





## TABLE DES MATIERES

---

	<u>Pages</u>
Avant-propos . . . . .	I
I Paris, La Chesnaie (1834-35) . . . . .	7
II Bordeaux, (1836-39) . . . . .	61
III Stefansfeld. (1843-54) . . . . .	79

---

Portrait de Lamennais . . . . .	I
Portrait de David Richard. . . . .	79

---







